

LES **DO**

LES DOSSIERS  
**DE L'OBSTÉTRIQUE**



REVUE D'INFORMATIONS MÉDICALES  
ET PROFESSIONNELLES DE LA **Sage-Femme**

# **476** JANVIER 2018

45<sup>e</sup> année ISSN 0767-8293



**LA SAGE-FEMME  
ET LE CORPS**

Corps, mythes et religion ☉ Corps, arts et politique  
Corps, histoire et philosophie ☉ Corps, genre et sexe



# GRANDIR NATURE

## Votre partenaire de confiance pour accompagner les mamans allaitantes

Numéro dédié aux professionnels : 03 88 50 07 99



Grandir Nature est devenu en 10 ans la référence pour la location de tire-lait et le soutien aux mamans allaitantes.

Nos 10 modèles<sup>1</sup> hospitaliers et compacts sont à un tarif unique de 12,07<sup>2</sup> € par semaine et sont livrés dans toute la France sous 48 h.



Valérie, notre consultante en lactation et son équipe de conseillères sont à votre service pour toute question concernant l'allaitement ou l'utilisation du matériel :

[Consultante-lactation@grandir-nature.com](mailto:Consultante-lactation@grandir-nature.com)



NUMÉRO DÉDIÉ AUX MAMANS  
APPEL GRATUIT DEPUIS UN POSTE FIXE

N° Vert 0 800 622 833

DU LUNDI AU VENDREDI DE 8H15 À 19H00



# GRANDIR NATURE

aider les mamans



[leblogallaitement.com](http://leblogallaitement.com)

[www.grandir-nature.com](http://www.grandir-nature.com)

<sup>1</sup> Tous nos tire-lait électriques sont des dispositifs médicaux de classe IIa qui portent au titre de cette réglementation le marquage CE.

<sup>2</sup> L.P.P.R. : code 1105712 (12,07€) pour la location hebdomadaire ; code 1140252 (6,04€) pour le set de pompage simple. Grandir Nature est un prestataire conventionné N° FINISS 672656030

## COMITÉ DE RÉDACTION

### RÉDACTEUR EN CHEF

Benoît LE GOEDEC, Sage-femme

### SAGE-FEMME

Christine BUZENET, Sage-femme

## CONCEPTION GRAPHIQUE

### AGPA Éditions

12 rue du Quatre-Septembre

75002 Paris

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35

agpaedit@wanadoo.fr

## MARKETING - CONGRÈS ET PUBLICITÉ

Serge KEBABTCHIEFF et Adeline MARÉCHAL

serge.kebachtchiff@eska.fr et congres@eska.fr -

Tél. 01 42 86 55 65

## ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

Kylian CAMPBELL, Chorégraphe, Danseur

Jean-Christophe DUTREY, Comédien, Professeur de

théâtre, Metteur en scène

Dominique FOLSCHIED, Philosophe

Dominique GAUCH, Psychanalyste, Théologienne

Hélène de GUNZBOURG, Sage-femme, Philosophe

Mai LE DÛ, Sage-femme enseignante

Mathieu LE MENTEC, Infirmier

Dominique MEMMI, Sociologue

Marika MOISSEEFF, CNRS-Laboratoire d'anthropologie

sociale (PSL Research University, Paris, France)

Claire PERRIN, Directrice de l'École de Sages-

femmes de Tours

Céline PUILL, Sage-femme, Sociologue

Nathalie SAGE PRANCHÈRE, Historienne

Emmanuel THIBAUT, Enseignant de Seitai,

Anthropologue

Marie-Paule STÉPHAN, Conception, réalisation,

suivi du numéro

## FONDATEUR DE LA REVUE

JEAN OSSART

## ÉDITION

agpaedit@eska.fr

## ADMINISTRATION/ABONNEMENTS

adv@eska.fr

## DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Serge KEBABTCHIEFF

## PUBLICITÉ - CONGRÈS - COMMUNICATION

Adeline MARÉCHAL - Tél. 01 42 86 55 69

congres@eska.fr

Serge KEBABTCHIEFF - Tél. 01 42 86 55 66

serge.kebachtchiff@eska.fr

## Éditions ESKA

12 rue du Quatre-Septembre - 75002 Paris

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35

<http://www.eska.fr>

**Périodicité mensuelle** 11 numéros par an.

Tous les mois sauf août.

**Vente au numéro** 8,50 euros

Tous droits réservés. Les articles et tableaux ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation des auteurs et de la rédaction. Ceci recouvre : copie papier, intranet, internet, etc. L'ensemble des contributions constituant cette publication est la propriété exclusive des Éditions ESKA. Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Revue adhérente au S.N.P.M., membre de la F.N.P.S. Commission paritaire n° 0222 T 81395

Signataire de la Convention U.D.A. S.N.P.M.

Dépôt légal : Janvier 2018

## ABONNEMENTS

### DOSSIERS DE L'OBSTÉTRIQUE

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax : 01 42 60 45 35

[www.eska.fr](http://www.eska.fr) - [adv@eska.fr](mailto:adv@eska.fr)

## SOMMAIRE

# 476 - JANVIER 2018

### 03 ÉDITORIAL

Une année d'engagements

BENOÎT LE GOEDEC

## Numéro Spécial Congrès "Je suis la Sage-femme"

04

### Corps, mythes et religion

05 De la mère vampirisée à la mère zombifiée : le corps de la mère dans les films d'horreur

Marika MOISSEEFF,  
Anthropologue

12 La femme, un corps au risque de l'altérité

Dominique GAUCH,  
Psychanalyste, Théologienne

16 Les organes médiateurs de la naissance

Hélène de GUNZBOURG,  
Sage-femme, Philosophe

20

### Corps, arts et politique

21 Création de danse : corps mécanique, corps esthétique

Kylian CAMPBELL,  
Chorégraphe, Danseur

22 Corps en scène, enjeu de lutte et de pouvoir pour le comédien, pour la sage-femme

Jean-Christophe DUTREY,  
Comédien, Professeur de théâtre,  
Metteur en scène

26 La sage-femme a-t-elle un corps ?

BENOÎT LE GOEDEC,  
Sage-femme, Philosophe et Coach

29 La sage-femme a-t-elle un corps ? Mais qui accouche qui ?

Céline PUILL,  
Sage-femme et Sociologue

32 Éprouver son corps dans l'enseignement en maïeutique, une expérience originale

Mai LE DÛ,  
Sage-femme enseignante  
et Sociologue  
Claire PERRIN,  
Directrice de l'École  
de Sages-femmes de Tours

34

### Corps, histoire et philosophie

35 La naissance d'un corps professionnel aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les sages-femmes

Nathalie SAGE PRANCHÈRE,  
Historienne

40 "Parfum de femme"

Dominique FOLSCHIED,  
Philosophe

44

### Corps, genre et sexe

45 La revanche de la chair

Dominique MEMMI,  
Sociologue

48 Accueillir un enfant nécessite-t-il de lui assigner un genre ? D'un premier énoncé performatif aux dénonciations intersexes

Mathieu LE MENTEC,  
Infirmier

52

### Ateliers

53 Toucher le corps, toucher la vie

Emmanuel THIBAUT,  
Enseignant de Seitai  
et Anthropologue

59 KIOSQUE

61 AGENDA

61 FORMATIONS

## LES ANNONCEURS

C2 Grandir Nature

03 Nébilis

61 Association Nationale  
Nataion & Maternité

62 Institut Naissance  
& Formation

C3 46<sup>es</sup> Assises des  
Sages-femmes

60 Collège National  
des Sages-femmes

62 NFERAIDO

63 Médicoformation

C4 Air Liquide

62 ANSFL

Pour vous abonner, retournez-nous le bulletin en page 64.

# Une année d'engagements

PAR BENOÎT LE GOËDEC, SAGE-FEMME, RÉDACTEUR EN CHEF

**CETTE FIN D'ANNÉE 2017**, l'association « *Je suis la sage-femme* » et les éditions ESKA se sont de nouveau associées pour vous offrir leur congrès annuel.

Ce partenariat permet de mener ce type de projet, unique dans le paysage de la maïeutique.

Le congrès proposé est résolument tourné vers les sciences humaines, part au moins égale si ce n'est plus, à la médecine, dans nos pratiques et dans l'engagement des sages-femmes auprès des femmes, des familles et des sociétés.

Et si les interventions peuvent sembler n'être qu'une réflexion, ce n'est que par ce questionnement que chacun d'entre nous peut trouver une possibilité d'approfondir la recherche de son identité et de la place de la sage-femme dans le monde. Il est donc essentiel de se poser là. *A posteriori*, l'évidence de ces propos jaillit dans la pratique clinique par le regard que cela amène à porter sur nos pratiques.

Cela est d'autant plus essentiel que nous voyons depuis un ou deux ans l'émergence, sur la place publique, des paroles de la violence et des discriminations subies par les femmes, dont les sages-femmes sont parties prenantes, aussi bien en tant que victimes qu'initiatrices parfois.

*La sage-femme et le corps* fut la ligne conductrice de ce colloque.

Le corps des femmes, la représentation de la naissance, la chair et l'esprit, l'identité corporelle de la sage-femme, la sexualité, la difficulté de faire face au corps de l'autre, et au sien, dans la rencontre à l'altérité, son enjeu politique, etc. furent des sujets traités avec une qualité exceptionnelle.

La satisfaction de l'auditoire est totale, aussi bien celle des sages-femmes présentes que des chercheurs, sociologues, anthropologues ou autres, présents.

Il est difficile de promouvoir un tel congrès auprès des sages-femmes quand elles ne cherchent, dans les congrès, que du pratique reflétant la pratique de la salle de naissance, antre de leur métier mais lieu où la domination pèse beaucoup et où l'autonomie se perd. Et pourtant... C'est aussi là que les femmes sont dans un espace particulier, en ouverture et en vulnérabilité, faisant le saut dans l'infini. Et ce, bien au-delà de la pratique médicale des sages-femmes.

L'association « *Je suis la sage-femme* » continuera alors sa recherche et ses colloques afin d'être au cœur des sociétés, là où les sages-femmes se trouvent. Dans l'espoir, toujours, de réunir plus de sages-femmes et de montrer la complémentarité de ce type de colloque, unique, avec les autres congrès professionnels.

*Les Dossiers de l'Obstétrique* vous livre l'essentiel des interventions des orateurs, sous forme de retranscriptions telles que les auditeurs présents ont pu les entendre. Pour garder une trace et pour continuer à le faire vivre et que les débats alimentent encore nos réflexions.

L'ensemble de la rédaction en est fière.

Nous vous présentons nos meilleurs vœux 2018, pour une année d'engagement auprès des femmes, des familles et de notre profession, là où la parole des sages-femmes est essentielle.

Qu'elle soit aussi, pour chacun et chacune d'entre vous, une année paisible, sans violence, avec la capacité de porter un regard de gratitude sur ce que nous sommes et avons au bout de nos mains et de nos yeux, dans le respect permanent de l'autre et de l'humanité. •

# Nébilia®

L'équilibre nutritionnel de Bébé au quotidien

Moi, je veux un lait  
sans huile de palme



Convient aussi en relais ou complément de l'allaitement maternel.

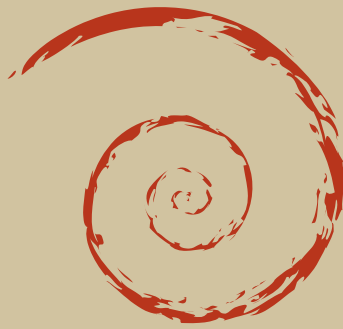
Sans huile de palme

Enrichi en bifidus

Enrichi en oméga 3 / 6

Commandez tous nos produits  
en quelques clics sur

[www.nebilia.fr](http://www.nebilia.fr)



# Corps, mythes et religion



Art aborigène

05  
DU BÉBÉ VAMPIRE  
AU BÉBÉ ZOMBIE

---

16  
LES ORGANES MÉDIATEURS  
DE LA NAISSANCE

---

12  
LA FEMME, UN CORPS  
AU RISQUE DE L'ALTÉRITÉ

---

# De la mère vampirisée à la mère zombifiée : le corps de la mère dans les films d'horreur<sup>1</sup>

## Berceuse aux Petits Vampires

Dodo petits vampires  
la vie pourrait être pire  
la vie, mes sangsues  
que de moi avez reçue  
la vie vient et puis s'en va  
V I E N T, V A  
à épeler comme ça,  
c'est facile,  
on pense pas.

Dodo mes voraces,  
Tout mon bien, toute ma race,  
près de vous mes féroces  
Attila n'était qu'un gosse,  
La vie passe, passera,  
P A S S E R A,  
la vie, la vie que l'on a  
On la donne, il reste quoi

Dodo cannibales,  
je suis comme votre balle,  
je viens et je roule,  
entre vos mains tendres goules,  
la vie ne rembourse pas,  
les nuits blanches, les coups bas,  
la vie c'est peut-être ça,  
on vous mange et  
on s'en va

Dodo mes barbares,  
en vous déjà se prépare  
la minuscule graine  
qui s'étendra souveraine  
qui demain vous mangera,  
l'amour c'est peut-être ça  
tout ce qu'on a dans le cœur,  
ne vaut pas la moindre fleur...

Dodo petits vampires,  
ça serait tellement pire,  
de n'avoir personne  
P E R S O, deux N, E

ANNE SYLVESTRE.

<https://www.youtube.com/watch?v=sDceuXKP4Gw>

Bien qu'en tant que chercheur en ethnologie, je sois une spécialiste de la culture aborigène australienne (Moisseeff, 1995, 1999), un autre volet de ma recherche anthropologique consiste à essayer de mettre en évidence l'exotisme des sociétés occidentales contemporaines. De ce point de vue, se pencher sur la spécificité de « notre » façon d'appréhender la reproduction s'avère éclairant (Moisseeff, 2005, 2011). Je me propose, en effet, de présenter une analyse de l'évolution de la relation mère-bébé dans les films d'horreur. Il s'agit donc d'aborder la question de la maternité sous un angle peu conventionnel, voire quelque peu osé. Et cependant, l'aspect gore de ces films renvoie, de mon point de vue, à la réalité de la violence de l'accouchement lui-même mais aussi à la façon dont la prise en charge de la grossesse par l'institution médicale peut être vécue par la mère et par le père. Les représentations du bébé que ces films produisent ont par ailleurs certainement également un rapport avec les images que nous fournit l'échographie obstétricale depuis quelques décennies.

Je me propose d'évoquer ici l'évolution récente de la relation mère-enfant dans les films d'horreur dont le motif central est un bébé *in utero* qui vampirise littéralement sa mère : afin de la contraindre à le perfuser en sang frais, il l'oblige à se transformer en tueuse en série et à éliminer tout protagoniste masculin. L'unité mère-bébé, incarnée par le ventre enceint, va ainsi pouvoir se refermer sur elle-même en s'excluant de la sphère sociale. Et, phénomène tout à fait remarquable, la constitution de ce couple exclusif se fonde sur le refus de toute intervention médicale. Mais, de façon complémentaire, on sous-entend qu'une mère privée de tiers masculin au cours de sa grossesse risque d'être dévoré par son enfant.

De fait, dans les sociétés occidentales, en intervenant de plus en plus tôt dans le processus de la grossesse, voire dans la conception, l'institution médico-obstétricale

a progressivement pris la place de tiers médiateur fondamental entre la mère et l'enfant, un rôle conféré, dans d'autres contextes culturels traditionnellement étudiés par les ethnologues, à la collectivité masculine (Moisseeff, 1995, 1998). Dans des travaux antérieurs (Moisseeff, 2000, 2008 a et b, 2009, 2014), j'ai tenté de montrer que nombre de films d'horreur soulignent l'aspect horrifique de la gestation en la présentant comme un processus invasif susceptible d'attenter à l'autonomie de la femme en la transformant en esclave de sa fonction reproductrice. Dans ces films, les forces génésiques à l'origine de la vie sont dépeintes sous la forme d'un monstre renvoyant à un univers purement organique situé hors de la société humaine correspondant à un en deçà de la différenciation des formes vivantes. Beaucoup de mythes, appartenant à d'autres aires culturelles ou à d'autres

1. La version originale de ce texte a paru en 2017 sous le titre « Du bébé vampire au bébé zombie ou l'évolution récente du rapport mère-enfant dans le cinéma d'horreur » in Drina Candilis-Huisman et Michel Dugnat (éds), *Bébé sapiens. Du développement épigénétique aux mutations dans la fabrique des bébés*, Éditions Érès, Toulouse : 313-328.

époques, font également correspondre les temps primordiaux de nos origines à un tel univers indifférencié. Cependant, ce qui tend alors à être souligné est le risque pour l'enfant de ne pouvoir accéder à l'autonomie nécessaire à sa constitution en être social indépendant de sa mère (Moisseeff 1995, 1998).

Ces représentations prennent appui sur ce à quoi renvoie la grossesse, à savoir une fusion physique mère/bébé où l'enfant est situé en tant qu'objet du processus reproducteur incarné par sa mère : non seulement il est primitivement englobé dans le corps maternel, mais encore il n'accède à la fonction procréatrice qu'à la puberté. L'accouchement ne confère à l'enfant qu'une autonomie physique partielle : il n'accède à sa mobilité pleine et entière que progressivement, tout en demeurant dépendant quant à ses besoins fondamentaux, et immature sur le plan sexuel pendant plus longtemps encore. Pour que l'individu devienne pleinement autonome sur le plan sexuel, on estime bien souvent indispensable de le hisser hors du rapport d'englobement initial dont il est issu, par des procédures de médiation particulières qui prennent fréquemment place aux alentours de la puberté, parfois sous la forme de rites d'initiation masculine et féminine (Moisseeff, 1995, 1998, 2012).

Pour mettre en évidence la spécificité des représentations de la grossesse dans les films d'horreur élaborées dans nos sociétés d'aujourd'hui, je vais exposer quelques données succinctement résumées concernant la culture traditionnelle des Aranda, un groupe aborigène du désert central australien (Moisseeff, 1995).

Une représentation traditionnelle de la dépendance originelle de l'enfant au corps de sa mère

Chez les Aborigènes, la constitution de l'embryon résulte du mélange, au sein de la matrice maternelle, des substances paternelle et maternelle qui aboutit à la constitution d'une matière décrite comme étant au départ complètement informe et immobile. Pour se différencier en un petit être humain sexué et mobile, cette masse informe doit être pénétrée, dans un

second temps, par un esprit qui est issu du paysage. Les esprits-enfants sont censés survoler le territoire et choisir les femelles fécondes dans lesquelles ils vont s'incarner. Ce sont les hommes initiés qui, en exécutant des rites, inciteraient les esprits-enfants à s'incarner en êtres vivants.

**C'est ce que nous conte de manière allégorique le mythe d'origine suivant :**

*“ Le ciel et la terre ont toujours existé mais au début la terre était plate et sans forme. Aucune montagne, aucune dune, aucune rivière ne marquaient sa surface nue. Elle était recouverte par la nuit et le froid car le soleil et la lune restaient en sommeil dans ses profondeurs. Aucune plante, aucun animal ne pouvait exister dans de telles conditions.*

*Néanmoins une vague forme de vie existait sous la forme de masses semi-embryonnaires issues de la transformation inachevée en êtres humains de divers animaux et végétaux, à demi-développés, tous amalgamés ensemble par centaines. Ces créatures, les inapatua, – terme signifiant « êtres incomplets » ou « humains rudimentaires » –, étaient reliées les unes aux autres, et ne pouvaient ni bouger, ni voir, ni respirer : leurs doigts et leurs orteils, leurs membres étaient des ébauches à peine différenciées, tandis que leurs yeux, leur bouche, leur nez restaient clos. Ils ne pouvaient donc se développer en hommes et femmes individualisés, mais ils ne pouvaient pas non plus vieillir, pourrir ou mourir, car si la vie était inconnue il en était de même de la mort. Retenons ce fait : nous sommes dans un univers suspendu entre vie et mort. Cependant, sous terre, la vie existait déjà dans sa plénitude, sous la forme de milliers d'êtres surnaturels créés, encore assoupis qui, comme le ciel et la terre, ont toujours existé. Puis, le temps vint où des êtres dits numbakulla, – terme signifiant « issus de rien », « existant par soi-même » –, s'éveillèrent. Ils brisèrent la croûte froide et obscure de la terre, laissant échapper le soleil qui, pour la première fois, put l'illuminer et la réchauffer de ses chaleureux rayons, tandis qu'elle se recouvrait de nappes et de points d'eau. Sur la voûte du ciel ainsi libéré se dessinèrent les étoiles et la lune, et la profonde rivière qu'est la voie lactée.*

LL

Pour se différencier en un petit être humain sexué et mobile, cette masse informe doit être pénétrée, dans un second temps, par un esprit qui est issu du paysage.

77

*Ainsi, il y a très longtemps, deux numbakulla, deux êtres issus d'eux-mêmes, du ciel où ils résidaient, pouvaient voir, sur terre, des inapatua – des ébauches d'humains – amalgamés ensemble sur les bords de lacs salés. Ces créatures informes, privées de membres et d'organes des sens différenciés, ne mangeaient pas et ne se déplaçaient pas. Les Numbakulla descendirent de leur résidence céleste, munis de couteaux de pierre, avec lesquels ils vinrent séparer les uns des autres et modeler un à un les inapatua. Ils dégagèrent d'abord leurs membres, puis ouvrirent leur bouche, leur nez, leurs yeux, et enfin les distinguèrent en hommes et femmes, leur conférant par là même la responsabilité de participer ensemble, et de façon complémentaire, à l'incarnation de nouveaux êtres (cf. Spencer et Gillen 1927 ; T. Strehlow 1964, Moisseeff 1995).”*

\*\*\*

Ces personnages issus d'eux-mêmes que sont les Numbakulla renvoient aux membres de la collectivité masculine auxquels est délégué le rôle de médiatiser les relations entre les mères et leurs enfants. Une responsabilité qui leur revient en vertu des opérations appliquées à leur corps lors de différents rites initiatiques qui les transforment en êtres existant par eux-mêmes, c'est-à-dire aptes à vivre indépendamment de leur mère dans le corps de laquelle ils ont été ensermés lors de la grossesse. Ce parcours initiatique proprement masculin reconduit la séparation des sexes et la distinction de leurs rôles socioculturels. Il institue les hommes initiés en tiers médiateur les autorisant à jouer un rôle crucial dans l'accession des



individus à l'autonomie vis-à-vis de leur génitrice. Un rôle, comme je l'ai suggéré, qui tend chez nous aujourd'hui à être délégué à l'institution médico-obstétricale.

### Considérons d'un peu plus près le mythe qui fait état de la manière dont on libère les enfants du risque qu'ils encourent à rester sous domination maternelle

Tous les ingrédients nécessaires à l'alchimie de la vie sont décrits comme originellement amalgamés les uns aux autres au sein du grand tout constitué par la terre-mère qui les contient tous en son sein : ils forment une masse amorphe, hybride, inanimée, maintenue en léthargie. Le contenu de cette terre grosse de tous les possibles ne renvoie, en fait, qu'à la virtualité de la vie. Nous avons bien entendu ici affaire à une métaphore de la grossesse, ou plus exactement, d'un point de vue aborigène, de la première phase de la grossesse : ces créatures informes et immobiles, immergées dans un environnement aqueux et salé que sont les *inapatua* n'ont pas encore été pénétrées par le principe différenciateur représenté par les esprits-enfants. Il s'agit, en quelque sorte, d'une représentation de l'état foetal. Pour que ces êtres potentiels puissent accéder à une vie véritable, il faut faciliter leur prise d'autonomie par rapport au corps maternel, en les scindant de la terre nourricière à laquelle elles sont primitivement rivées.

Et les personnages à qui est dévolue cette fonction sont, dans le mythe, les *Numbakulla*. Ils renvoient, en fait, symboliquement à la collectivité masculine constituée d'hommes auxquels l'initiation a permis de se distancier de leurs mères, les autorisant, par là, à exister par eux-mêmes. Ainsi libérés de l'englobement maternel, ils sont habilités à devenir les initiateurs des filles et des garçons qu'ils libèrent à leur tour de la gangue maternelle. Tout comme le ciel auquel ils sont symboliquement associés, d'englobés initialement dans le ventre de leur mère, ils finissent, de par leur fonction différenciatrice séparatrice, par surplomber la fonction procréatrice maternelle, associée quant à elle à la sécrétion des corps des bébés qui ne sont originellement que des rudiments d'humains. Pour les humaniser, il faut inci-

ter les esprits-enfants à pénétrer les ventres féconds maternels qui vont permettre de les différencier, puis les façonner par des opérations physiques intervenant au cours de différentes étapes initiatiques.

En effet, dans ce mythe, l'individualisation du corps propre est présentée non comme un acquis – la naissance ne suffit pas à conférer au bébé le statut d'une personne indépendante –, mais comme un processus progressif qui requiert des procédures de médiation ultérieures, postnatales, pour séparer l'individu de sa mère. On insiste ici sur le risque encouru par l'enfant de ne pouvoir accéder à une autonomie pleine et entière vis-à-vis de sa mère, d'où l'importance conférée aux initiateurs masculins et, plus généralement, à la différence des sexes et à la reconduction de leur séparation.

### La symétrisation des sexes en Occident

Chez nous, le travail sur la différence des sexes consiste à confier à l'institution biomédicale le soin d'établir la symétrisation des rôles sexuels lors de la conception. La biologie tend, en effet, à insister sur l'équivalence des rôles masculin et féminin dans le processus de conception. Au vagin correspond le pénis, aux ovaires correspondent les testicules, aux ovules correspondent les spermatozoïdes, au chromosome Y correspond le chromosome X, aux œstrogènes correspond la testostérone. Mais demeure, malgré tout, ce qui est au fondement de la pomme de discorde entre les sexes : l'utérus, rappel constant de cette différence des sexes que l'on aimerait bien gommer, au besoin en l'extirpant du corps féminin via l'utérus artificiel, pour consacrer définitivement l'égalité des sexes (*Atlan, 2005*). Confier cet organe, l'utérus, aux bons soins quasi exclusifs de l'institution médicale s'est avéré une manière assez efficace de disjoindre ce qui l'en est du sexe, en tant qu'activité érotique, et ce qui l'en est de la reproduction. La sphère domestique est le lieu consacré des échanges érotiques tandis que l'hôpital est le lieu du contrôle sur cet organe subversif qu'est l'utérus et, par là, de la main mise des médecins sur la grossesse (*Moisseff 2009*).

Cette évolution des pratiques reproduc-

tives s'est accompagnée d'une emprise croissante de l'institution médicale sur le corps de la femme et, plus généralement, sur les éléments biologiques à l'origine de la vie : gamètes, embryon, fœtus, etc. Tout se passe comme si la gestion de la grossesse, en ayant été radicalement séparée de l'érotisme proprement dit, avait acquis la possibilité d'être perçue comme une entité autonome, quasi indépendante de la relation entre les sexes. Et ce, d'autant plus que la biotechnologie s'évertue à jeter les lumières sur ce processus dont le déroulement s'effectue dans l'obscurité de l'antre maternelle. Paradoxalement, comme l'ont indiqué certaines réactions lors de ces journées à Cerisy, l'échographie, qui vise pourtant à éclairer cette scène, ne fait que consacrer son caractère énigmatique, en la rendant non seulement toujours aussi fascinante mais également potentiellement de plus en plus terrifiante. Et c'est ainsi que la grossesse va pouvoir, sur d'autres écrans, ceux du cinéma d'horreur, prendre l'aspect d'un monstre. On lui donne alors l'occasion de s'échapper de cette amphore de Pandore qu'est le ventre enceint pour peupler le monde de mille démons. Et ces démons prennent parfois l'aspect d'un bébé.

### La représentation des mères en hôtes porteurs

Dans l'imaginaire collectif occidental contemporain, tout se passe comme si les agents de la grossesse, c'est-à-dire les femmes, étaient dorénavant perçues, à l'exemple d'organismes parasités, comme des hôtes porteurs. De fait, le corps enceint est un objet dont le contrôle échappe en partie aux femmes puisqu'il leur est fait obligation d'en confier la gestion à l'institution médicale. Et tout se passe aussi comme si l'enfant lui-même avait acquis une autonomie vis-à-vis du corps de sa mère le rendant susceptible de la vampiriser.

Dans les récits qui constituent nos mythes de création actuels, et par contraste avec le mythe de création aborigène, c'est l'autonomie de la femme qui est mise en péril par son accaparement par le bébé. Celui-ci la transforme en esclave dont la tâche consiste à se dévouer corps et âme à son rejeton. C'est en quelque sorte ce

qu'Anne Sylvestre évoque dans la chanson présentée en exergue de cet article *Berceuse Aux Petits Vampires* et dont je reprendrai les paroles essentielles :

“ ... Mes vampires, mes sangsues, mes voraces, mes féroces, mes cannibales, mes barbares, près de vous Attila n'était qu'un gosse ; la vie ne rembourse pas les nuits blanches, les coups bas ; on vous mange et on s'en va l'est-à-dire qu'une fois que vos enfants vous ont mangés tout crus, ils s'en vont... ; la vie que l'on a, on la donne, il reste quoi ? [Mais] en vous, mes enfants, [et plus spécifiquement, devrait-on préciser, en vous mes filles] déjà se prépare la minuscule graine qui demain vous mangera. ”

Et dans les films que je vais évoquer, il est effectivement question de bébés accaparant entièrement leur mère au point de la vampiriser pour ensuite la transformer en zombi en la ressuscitant après l'avoir conduite à sa mort. Dans ces films d'horreur, les forces génésiques sont, en effet, dépeintes sous la forme de puissances démoniaques susceptibles de faire perdre leur identité à ceux et celles qu'elles possèdent en s'agrippant à leur organisme (Moisseff, 2004b).

**Pour illustrer ce fait**, j'évoquerai tout d'abord un épisode de la série télévisée *Buffy contre les vampires*<sup>2</sup> intitulé « *Cœufs surprises* ». Un parasite préhistorique ayant l'aspect d'un utérus gigantesque se développe dans les sous-sols du collège où il y pond ses œufs de manière ininterrompue. Ces œufs sont distribués aux élèves par un professeur pensant leur donner d'inoffensifs œufs de poule afin qu'ils en prennent soin et que leur soit ainsi inculqué le sens des responsabilités parentales. Malheureusement, chacun de ces œufs contient, en guise de poussin, un animal monstrueux, une sorte de gros scorpion qui, une fois éclos, se faufile dans le dos de sa maman ou de son papa d'adoption qu'il transforme en automate.

L'héroïne, Buffy, découvre dans un livre consacré à la créature le principe de cette vampirisation : « *Les rejetons s'agrippent sur un organisme d'accueil – toute personne se trouvant à leur portée au moment de l'éclosion – prenant le contrôle de ses fonctions*

*motrices grâce à leurs neurones de contact.* » Le parasite est alors à même de contrôler le corps et les pensées de son hôte porteur, le métamorphosant en marionnette décérébrée, sans volonté propre, uniquement dévouée à « son » parasite et prête à tuer pour le protéger. Fort heureusement, Buffy, l'héroïne, a eu la judicieuse idée de poignarder son « bébé » et elle est ainsi à même de détruire l'utérus géant à la hache. Chacun peut alors recouvrer ses esprits.

Au cours du même épisode, la maman de Buffy confie au bibliothécaire du collège ses pensées concernant la responsabilité des parents à l'égard de leurs enfants : « *Ils ne sont pas un fardeau mais... j'ai bien envie de dire fardeau tout de même!* ». De fait, dans nos sociétés, on répète à l'envie que les enfants sont chronophages, consommant le temps et l'énergie de leurs parents, et tout particulièrement de leur maman, la métamorphosant en esclave totalement dévouée à son petit. Une jolie manière d'évoquer la « préoccupation maternelle primaire » si chère à Winnicott (1969 [1956]). De la même manière, dans les films d'horreur que j'évoque ici et dont les adolescents sont la cible privilégiée, la procréation est associée à la perte de la liberté, de l'identité et de la vie. En cela, elle est opposée à l'érotisme proprement dit (Moisseff 2010, 2012).

**C'est exactement ce que décrit déjà, dans les années cinquante**, un classique de la Science-fiction, *Les amants étrangers*, de Philip Jose Farmer (1961).

Le héros, Hal, est envoyé en mission sur une autre planète où il rencontre une très belle femme, Jeannette, qui l'initie au plaisir sexuel. Elle lui avoue qu'elle est alcoolique et, pour la sevrer, il lui donne, à son insu, un antidote. Jeannette tombe alors gravement malade. Elle a une très forte fièvre, sa peau se parchemine et elle a du mal à respirer. Hal est ainsi conduit à découvrir sa nature véritable. Elle appartient en fait à une autre espèce, celle des *lalithas*, un genre de parasite mimétique, proche des insectes, qui prend l'apparence de son partenaire sexuel. Car, chez les *lalithas*, il

“  
Sous couvert de tels récits... il est aussi question d'énoncer des propos de grande gravité : la vie et la mort peuvent se combiner lors d'un même événement dont la femme est le véhicule, transformant la mise au monde en une tragédie.

”

n'y a que des femelles. Elles ont suivi une évolution parallèle à celle des humains, ce qui leur a permis de devenir très intelligentes. Elles constituent la quintessence de la féminité mais, lorsqu'elles sont enceintes, elles meurent. Leur épiderme se calcifie transformant le corps maternel en cocon à l'intérieur duquel les larves, leurs filles, se développent en se nourrissant des organes internes de leur mère.

La seule façon pour les *lalithas* de ne pas mourir est d'absorber de l'alcool car il les rend stériles en inhibant l'ovulation en même temps qu'il bloque leur développement à l'âge de vingt-cinq ans en leur conférant l'immortalité. Elles sont donc éternellement jeunes, intelligentes et, du coup, elles ont été élevées au rang de déesses adulées par les mâles humains. Les *lalithas*, à n'en pas douter, renvoient à la moitié féminine de l'humanité supposée appartenir, en fait, à une autre espèce : elles ne sont qu'en apparence semblables aux humains ordinaires, les hommes, mais leurs entrailles habitées par des forces génésiques mortifères révèlent leur nature *alien*. L'alcool qui, tout comme la pilule contraceptive, les prémunit contre la grossesse leur permet de conserver leur pouvoir de séduction sur les hommes. Je rappellerai ici que la *Lolita* de Nabokov (2001 [1955]), qui partage de nombreux traits avec la *lalitha* de Farmer, meurt, elle aussi, en mettant au monde une fillette mort-née le jour de Noël...

2. Joss Whedon, 1997-2003.

Ainsi sous couvert de tels récits, en apparence farfelus ou transgressifs, il est aussi question d'énoncer des propos de grande gravité : la vie et la mort peuvent se combiner lors d'un même événement dont la femme est le véhicule, transformant la mise au monde en une tragédie. C'est également ce dont il est question dans les films dont j'ai montré des extraits au cours du colloque.

### Baby Blood

Au début du film d'Alain Robak *Baby Blood*, sorti au cinéma en 1989, tout se passe comme si l'on dépeignait l'univers indifférencié des êtres rudimentaires que sont les *Inapatua* du mythe de création aborigène. On nous montre, en effet, l'environnement terrestre tel qu'il est supposé avoir émergé au cours des temps primordiaux (volcans en éruption, vastes océans et forêts vierges, etc.). Une voix monstrueuse, qui va s'exprimer tout au long du film, explique que de ce chaos a émergé dans un marais d'Afrique toutes les formes de vie sauf une, celle de ce parasite qui s'adresse à nous, et qui proclame qu'il est destiné à supplanter l'espèce humaine dans cinq millions d'années. Il s'immisce tout d'abord dans un félin qui atterrit dans la cage aux fauves d'un cirque où travaille une jeune femme, Yanka. Afin de s'inoculer en elle, le parasite use d'un tentacule qui, une nuit, la féconde. Elle est enceinte. À partir de ce moment-là, la créature qui a pris la forme d'un bébé ventriloque – il communique sans cesse avec sa mère et uniquement avec elle, semble-t-il par télépathie – lui impose de fuir, de vivre en SDF dans divers taudis, et de tuer tous les hommes qui se trouveront à sa portée afin qu'elle puisse le nourrir du sang de ces victimes masculines. Nous sommes ainsi conduits à assister à une suite de scènes toutes plus sanguinolentes et explosives les unes que les autres.

Yanka, que son bébé conduit à vivre de manière parfaitement asociale et isolée, veut mourir. Mais le bébé parasite qu'elle a dans son ventre la force à vivre car il a besoin d'elle pour survivre et, à terme, s'incarner en être autonome. Elle finit

tout de même par mourir. La créature effrayée, après l'avoir vainement appelée, la ressuscite de l'intérieur en réactivant les pulsations du cœur de Yanka<sup>3</sup>. Le bébé peut alors naître. Il émerge sous la forme d'un bébé humain qui, après avoir tué sa première victime en l'attirant par ses pleurs, abandonne sa défroque de bébé humain pour se donner à voir pour ce qu'il est véritablement, à savoir un animal archaïque monstrueux. Afin de rejoindre l'océan qui est, comme il l'a énoncé auparavant, son élément naturel, il oblige Yanka à prendre un bus transportant des footballeurs. Ces mâles avinés tentent de violer Yanka. Pour, croyons-nous, venger sa mère, la créature provoque l'explosion du bus. En fait, une fois qu'elle a rempli la seule fonction qui était utile à son bébé d'adoption, celle d'un organisme d'accueil, Yanka meurt elle aussi tandis que « son bébé » rampe jusqu'à l'univers aquatique, l'océan dont on nous laisse subodorer qu'il en ressortira un jour métamorphosé en sorte de supplanter l'espèce humaine. La grossesse est donc ici décrite sous son angle exclusivement aliénant et mortifère. Pour mémoire, rappelons que dans le dictionnaire, il est signifié que chez les vivipares, l'embryon se développe *aux dépens des tissus maternels*<sup>4</sup>.

À l'inverse, de ce qui se passe dans le mythe de création aborigène, la fin de ce récit se termine quasiment comme il a commencé : la destruction de toute altérité au travers des meurtres en série systématiques de tous les hommes rencontrés nous fait revenir à l'univers indifférencié des origines. L'absence de toute médiation sociale entre la mère et l'enfant au cours de la grossesse va de pair avec l'élimination de la collectivité masculine représentée par ces hommes.



Nous avons ici affaire à la mise en scène du renfermement sur elle-même de la cellule mère-enfant au cours de la gestation. Ce processus est induit par l'élimination des médiateurs que sont les hommes. Dans notre culture contemporaine, la médiation suprême entre la mère et l'enfant, assurée dans la culture traditionnelle aborigène par les initiateurs masculins, est déléguée à l'institution médico-obstétricale et aux PMI. Yanka est, elle, incitée par son enfant à refuser véhémentement d'être emmenée

à l'hôpital, ce qui aurait pu la sauver. Son refus d'être prise en charge par les instances médicales conduit à sa mort. Seul son bébé monstrueux lui survit. Il est donc bien question ici de souligner le danger pour la mère, plus que pour l'enfant, de refuser l'intervention d'instances tierces.

Nous allons retrouver cette même défiance à l'égard de l'institution médicale dans le film suivant, *Grace* de Paul Solet, sorti en 2009. Plus que d'un bébé vampire, il va s'agir cette fois d'un bébé zombie : un mort-vivant auquel sa mère va insuffler un semblant de vie en le nourrissant, non de son lait, mais de son sang.

### Grace. Love. Undying

Arrêtons-nous un instant sur le sous-titre du film *Grace : Love. Undying*. Il inverse l'expression usuelle en anglais qui est « *undying love* » signifiant « amour éternel » ou amour que l'on ne peut tuer. La forme inversée qui nous est ici livrée peut se traduire par « *l'amour, ce qui défait la mort* ». Et, de fait, on va nous montrer que l'amour maternel peut ressusciter, au moins partiellement, un bébé né sans vie. Mais il nous sera aussi montré, qu'à l'instar de ce qui se passe pour les *Lalitha*, un tel miracle ne peut advenir qu'au prix du sacrifice, par la mère, de sa propre vie. Pour ranimer son enfant mort, la mère va devoir s'exclure, comme Yanka, de la « vraie » vie, c'est-à-dire s'extirper de toute socialisation, ce qui va la détacher de la communauté humaine et de la société des vivants.

L'affiche du film est centrée sur un biberon contenant du sang sur la tétine duquel est posée une mouche. Les mouches, dans ce film, sont l'indice visible de la putréfaction des corps qui, par ailleurs, demeure invisible à l'écran. On évoque ainsi l'état de mort vivant de ces êtres que l'on désigne habituellement par le terme *zombies* dont l'aspect conserve l'apparence des vivants mais qui sont en réalité des cadavres. Et le film va s'évertuer à montrer que chez ces êtres, la vie végétative perdure à condition qu'ils demeurent hors de toute sphère socioculturelle. Et c'est ainsi que, par contraste, on souligne que l'insertion dans le socioculturel serait seule à même de leur conférer une forme d'humanisation. Leur exclusion de cette sphère, par le refus systématique de toute médiation sociale, les confine à un état semblable à celui des

3. Nous sommes ainsi conduits à visualiser ce qui est supposé être l'intérieur du corps enceint de la jeune femme.

4. Voir l'entrée ovipare du Petit Robert 1995.

*inapatua* aborigènes : ils ne sont ni vivants, ni morts et sont en deçà de l'humain, ce pourquoi ils ne se nourrissent que de sang. Un sang non cuisiné, non pasteurisé, cru. Si le cuit et le cuisiné renvoient à une procédure de socialisation fondamentale (Lévi-Strauss, 1964), alors ce sang cru et crûment ingurgité symbolise l'absence d'insertion dans un réseau de sociabilité, comme l'indique le résumé de l'histoire de Grace, un bébé fille qui amène sa mère à s'exclure de la société à laquelle elle appartenait, en lui imposant de vivre uniquement pour son enfant et sur un plan purement organique.

Madeline, ou Maddy, et son mari Michael ont fait deux tentatives infructueuses de grossesse. Avant son mariage, Madeline a entretenu une relation intime avec Patricia, dite aussi Patty, avec qui elle a suivi des études féministes et dont elle a été l'assistante. Patty est devenue sage-femme et, après avoir obtenu un doctorat en obstétrique holistique, elle ne pratique que des accouchements « naturels » dans sa clinique alternative. Dans cette clinique, il n'y a ni médecin, ni homme, et tout se passe comme si les obstétriciens incarnaient la domination masculine sur les corps féminins que toute féministe digne de ce nom devrait combattre pour recouvrer sa liberté.

De fait, Maddy et Patty sont farouchement opposées à l'institution médicale classique et, notamment, aux obstétriciens mâles, et refusent de se plier aux technologies auxquelles ils ont recours pour contrôler la grossesse. Maddy décide donc de n'avoir recours qu'aux soins d'une sage-femme, en l'occurrence Patty. La belle-mère de Maddy, Viviane, la mère de son mari, est juge et elle est, au contraire, très en faveur du recours aux médecins et à l'obstétrique classique. La diète végétarienne de sa belle-fille lui répugne. Elle dit avoir eu à juger le cas d'une femme ayant causé la mort par inanition de son bébé en ne le nourrissant que de jus de blé et que s'il n'avait tenu qu'à elle, elle l'aurait bouclée à perpétuité.

À la suite d'un accident de voiture, le mari de Maddy meurt et il semble que le bébé soit lui aussi mort dans le corps de sa mère. Maddy accouche effectivement d'un bébé mort. Et pourtant il semble que la force de son amour ait réussi à ramener à

la vie la petite Grace, nom qu'elle donne à sa fille et qui évoque le miracle de la ressuscitation dont celle-ci est l'objet. Maddy retourne donc chez elle avec son bébé et s'isole complètement du reste du monde. Tout semble aller pour le mieux quand des mouches de plus en plus nombreuses font leur apparition au-dessus du berceau tandis que le bébé vomit le lait de sa mère. En revanche, il dévore goulûment le sang qui s'écoule des plaies de plus en plus importantes qu'il provoque sur les seins maternels. Anémiée et totalement épuisée, la mère tente de substituer à son sang celui qu'elle extrait de quartiers de viande de bœuf, en dépit de son dégoût de végétarienne pour la viande. Mais le bébé vomit ce sang car elle ne peut se nourrir que de sang humain.

Viviane, la belle-mère, inquiète de n'avoir aucune nouvelle de sa petite-fille, envoie un médecin chez sa belle-fille. Maddy le tue de peur qu'il ne lui fasse retirer son enfant par les services sociaux. Elle extrait du sang du cadavre du médecin pour le donner à Grace. Sur ces entrefaites, sa belle-mère fait son apparition et tente de kidnapper l'enfant. Elle tue par accident sa belle-fille mais celle-ci, comme si elle avait été transformée en vampire par son enfant, tue à son tour sa belle-mère en la mordant à la carotide.

Patty, la sage-femme qui est à l'évidence amoureuse de Maddy, vient porter secours au couple mère-enfant, en l'occurrence deux morts-vivants, avec lesquels elle s'enfuit. Toutes trois s'installent dans un mobile-home dans le désert. Mais l'enfant zombie est maintenant pourvu de dents. Au terme de cette histoire, on nous fait comprendre qu'il va falloir de plus en plus de sang pour subvenir à la croissance de l'enfant. La morale de cette histoire pourrait être que les bébés sont des *aliens* aux besoins insatiables susceptibles de provoquer l'involution de la société humaine vers un état indifférencié et présocial à l'image de l'univers des *inapatua* aborigènes.



Ici encore, la mort des différents protagonistes masculins s'accompagne d'un isolement du monde social du couple mère-enfant et de sa suspension dans un

“  
Le sang omniprésent dans ce type de films d'horreur symbolise ce qui circule durant la grossesse entre la mère et l'enfant.

”

état intermédiaire entre la vie et la mort, bien propre à nous remettre en mémoire le monde originel indifférencié du mythe de création aborigène. Tout comme dans *Baby blood*, le bébé réduit ici encore sa mère en esclave de sa fonction reproductrice : elle est devenue un être parfaitement asocial ne pouvant plus survivre que de façon végétative dans un monde purement féminin. Paradoxalement, tout laisse supposer dans ces films réalisés par des hommes, qu'en se rebellant contre l'emprise de l'institution médico-obstétricale sur le corps maternel, les femmes courent le risque de s'enfermer dans leur rôle maternel.

Ces nouveaux mythes évoquent sous un angle très inattendu, me semble-t-il, l'avenir du bébé sapiens sur le berceau duquel se sont penchés avec tant de tendresse les divers intervenants lors de nos rencontres à Cerisy. À la différence du lait dont se nourrit l'enfant, une fois qu'il acquiert une relative indépendance vis-à-vis du corps de sa mère, c'est-à-dire après l'accouchement, après qu'il se soit extirpé des entrailles maternelles, le sang omniprésent dans ce type de films d'horreur symbolise ce qui circule durant la grossesse entre la mère et l'enfant. Durant la gestation, ces deux organismes sont inextricablement interdépendants, l'un ayant charge de perfuser l'autre sans qu'il soit possible de les séparer sinon au risque de provoquer la mort du « symbiote » qu'est le bébé, ici dépeint sous les traits d'un parasite.

La fonction maternelle, et le risque d'inanition réciproque encouru par mère et enfant est également le sujet d'un film de Saverio Costanzo sorti en 2014, *Hungry Hearts*, qui n'est, pour sa part, ni un film de science-fiction, ni un film d'horreur. Film tout à fait dramatique où

Texte extrait du livre *Bébé sapiens Du développement épigénétique aux mutations dans la fabrique des bébés*, sous la direction de Drina Candilis-Huisman et Michel Dugnat, paru le 5 octobre 2017, Éditions érès, avec leur aimable autorisation (cf. rubrique Kiosque, page 59)

une jeune maman se retire du monde pour protéger son bébé garçon de toute influence néfaste provenant de l'extérieur, le danger se concentrant sur la nourriture. Comme Maddy, elle est végétarienne et suit une diète et des préceptes alternatifs d'éducation, et refuse elle aussi toute interférence avec le milieu médical ou les services sociaux. Pour sauver le fils de cette relation exclusive totalement mortifère pour l'un et l'autre, il faudra tuer la mère...

**Je souhaiterais conclure** en revenant au lien qu'il est nécessaire d'établir entre la naissance et la mort puisque ce risque est latent lorsqu'il est question de mise au monde. Dans les sociétés occidentales, parallèlement au fait que le corps soit devenu la référence première de l'identité personnelle, la loi a consacré la « sanctuarisation du corps humain », en proclamant la nature sacrilège de toute atteinte au corps « *y compris après la mort* » (Gasnier, 2012, p. 232). Ce constat est d'autant plus remarquable que, comme le rappelle le juriste Jean-Pierre Gasnier, jusqu'à une période récente, en dehors des « dispositions relatives aux funérailles », le cadavre n'intéressait pas le droit (*ibid.*, p. 230). La loi traitait la dépouille mortelle comme une chose, certes particulière mais néanmoins dépourvue de toute personnalité juridique. Aujourd'hui, en conséquence des pouvoirs sur les matériaux humains concédés à la biologie, l'origine et le terme de la trajectoire d'un sujet ont tendance à s'étendre en deçà – les cellules-souches, les embryons congelés – et au-delà – maintien en vie pendant des années de sujets dans le coma – de ce qui la bornait traditionnellement : la naissance et la mort. En effet, les nouveaux textes de loi ne protègent « pas seulement le cadavre, [...] mais également les ossements, les cendres issues du corps, ou des parties de corps » (*ibid.*, p. 232), de même que les « produits » humains issus de la biotechnologie. De manière corrélative, nous avons les plus grandes difficultés à nous séparer de nos défunts, de même qu'il est devenu parfois difficile de mourir.

Boris Groys a ainsi pu déclarer en 2011, lors d'une conférence au Louvre intitulée *Vampires : la communauté qui vient*, que depuis qu'on a décrété la mort de l'âme, les corps paraissent être devenus immortels.

De fait, leur maintien en vie paraît pouvoir être reconduit indéfiniment au sein des organismes de santé qui en ont la gestion. En ayant développé les moyens de prolonger médicalement, et *ad vitam aeternam*, la vie organique, ces organismes de santé sont effectivement à même de maintenir entre la vie et la mort des individus en fort mauvais état, voire dont la mort cérébrale a été prononcée et qui pourront ainsi faire l'objet de prélèvements pour suspendre l'arrêt de mort pesant sur d'autres individus. Pour « se débarrasser » de ces corps devenus immortels, on se retrouve donc devant l'obligation d'édicter de nouvelles lois autorisant l'euthanasie. Il faut mettre en rapport cet état de fait avec la multiplication des fictions mettant en scène zombies, vampires et autres morts-vivants.

Le prolongement de la notion de personne en deçà de la naissance et au-delà de la mort a certainement quelque chose à voir avec la nouvelle forme de mythologisation qui est la mise en images de la procréation dans les films d'horreur du type dont il a été ici question. Dans d'autres cultures, le bébé est censé avoir partie liée avec le monde des morts. Tout se passe aujourd'hui chez nous comme si cette capacité du bébé à pouvoir incarner un mort ou la mort, en dépit des progrès médicaux mais aussi en raison de la multiplication des images échographiques, trouvait une forme de concrétisation sur les écrans de cinéma.

Devenir mère, c'est comme dans d'autres initiations, accepter qu'une part de son être antérieur meure pour faire place à une transformation jamais totalement maîtrisée. •

## BIBLIOGRAPHIE

- Atlan, H. 2005. *L'utérus artificiel*. Paris, Seuil.
- Farmer, P. J. 1990 [1968]. *Les amants étrangers*, Paris, J'ai Lu.
- Fellous, M. 1991. *La première image*. Enquête sur l'échographie obstétricale, Paris, Nathan.
- Gasnier, J.-P. 2012. *Un cadavre dans le placard*, in *Rencontre autour du cadavre* de H. Guy et al., Saint-Germain-en-Laye, Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire, p. 229-238.
- Lévi-Strauss, C. 1964. *Mythologiques 1. Le cru et le cuit*, Paris, Plon.
- Moisseeff, M. 1995. *Un long chemin semé d'objets culturels : le cycle initiatique aranda*. Paris, Éditions de l'EHESS.
- Moisseeff, M. 1998. *Rêver la différence des sexes : quelques implications du traitement aborigène de la sexualité*, dans *Sexe et guérison* de A. Durandau, J.-M. Sztalryd et C. Vasseur-Fauconnet, Paris, l'Harmattan, p. 45-74.
- Moisseeff, M. 1999. *An Aboriginal Village in South Australia*. Canberra, Aboriginal Studies Press.
- Moisseeff, M. 2000. *Une figure de l'altérité chez les Denticio ou la maternité comme puissance maléfique*, dans *En substances*. Textes pour Françoise Héritier de J.-L. Jamard, E. Terray et M. Xanthakou, Paris, Arthème Fayard, p. 471-489.
- Moisseeff, M. 2004a. *Perspective anthropologique sur les rôles parentaux dans Guérir les souffrances familiales* de P. Angel et P. Mazet, Paris, PUF, p. 29-45.
- Moisseeff, M. 2004b. *L'amour extraterrestre : une mythologie à méditer*, dans *Corps et affects* de F. Héritier et M. Xanthakou, Paris, Odile Jacob, p. 325-338.
- Moisseeff, M. 2005. *La procréation dans les mythes contemporains : une histoire de science-fiction*. Anthropologie et sociétés, vol. 29, n° 2, p. 69-94.
- Moisseeff, M. 2008a. *Alien ou le retour d'un mythe polynésien*, dans *Le siècle* de Lévi-Strauss, Paris, CNRS, p. 157-164.
- Moisseeff, M. 2008b. *Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction ?*, dans *Bébés et cultures* de M. Dugnat, Ramonville Saint-Agne, Érès, p. 61-68.
- Moisseeff, M. 2009. *Alien ou l'horreur de la procréation dans la mythologie occidentale contemporaine*, dans *Aux origines de la sexualité* de P.-H. Gouyon et A. Civard-Racinais, Paris, Fayard, p. 446-465.
- Moisseeff, M. 2010. *Apprivoiser la métamorphose pubertaire*, Ethnologie française n° 1, p. 75-84.
- Moisseeff, M. 2011. *Grossesses extraterrestres et implant nasal : une mythologisation du biopouvoir ?*, dans *L'Imaginaire médical dans le fantastique et la science-fiction* de J. Goffette et L. Guillaud, Paris, Bragelonne, p. 303-316.
- Moisseeff, M. 2012. *L'Objet de la transmission : un choix culturel entre sexe et reproduction*, dans *Se construire comme sujet entre filiation et sexualité* de K.-L. Schwering, Toulouse, Érès, p. 47-76.
- Moisseeff, M. 2014. *Le pouvoir animalisant de la viviparité*, dans *Métaphysique d'Alien* de J.-C. Martin, Paris, Léo Scheer, p. 107-119.
- Nabokov V. 2001 [1955]. *Lolita*. Paris, Folio Gallimard.
- Robert, P. 1995. *Le nouveau petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Spencer, B. et F. Gillen. 1927. *The Arunta*, Londres, MacMillan.
- Strehlow, T.G.H. 1964. *Personal Monototemism in a Polytotemic Community*, dans *Festschrift für A.E. Jensen* de E. Haberland, M. Schuster et H. Straube, Munich, Klaus Renner Verlag.
- Winnicott, D. W. 1969 [1956]. *La préoccupation maternelle Primaire* in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, p. 168-174.

# La femme, un corps au risque de l'altérité

LE THÈME DE VOTRE COLLOQUE EST DIFFICILE, difficile pour plusieurs raisons : la première est la question du corps, qui – et vous le savez par expérience – ne peut être réduit au corps physiologique ni même au corps psychique ; la seconde difficulté est la question de la sage-femme. Je ne puis témoigner d'une expérience que je n'ai connue que de la place de l'accouchée et non de la sage-femme. C'est donc de la femme que je parlerai. Je ne parlerai pas de « l'être femme » en tant que généralité, concept ou idée mais de la femme en tant que singularité. Pour moi, la question de la femme, de son corps, est celle d'une vie cherchant à se faire existence, un chemin inimitable. C'est le peintre Chagall qui, dans une lettre adressée au poète roumain Benjamin Fondane<sup>1</sup>, écrit « Ne vous découragez pas dans votre inquiétude, la route marche et ne finit pas ».

**N**ous sommes dans un temps où prolifèrent les explications scientifiques, psychologiques et psychanalytiques. Nous ne savons plus les paroles du philosophe Walter Benjamin qui, dès les années 1930, écrivait que la prolifération des explications, loin d'être un progrès, était une galvanisation qui s'accompagnait d'un appauvrissement de la pensée. Or, expliquer le corps de la femme, faire l'impasse sur le mystère nouant étroitement corps et âme, est, à mon sens, en appauvrir la pensée. L'âme ne peut être réduite à un appareil psychique, elle résiste aux explications psychologiques, elle est énigme et mystère. Or ne pas prendre en compte l'ombre portée du mot *âme* c'est refuser de penser le corps à sa juste mesure, c'est oublier que corps et âme sont étroitement enchevêtrés et cela, pas seulement dans la pathologie hystérique ou la psychosomatique. Si l'âme est « chose obscure » c'est que le sujet humain ne cessera d'échapper à la science et aux concepts, que toute parole posée sur une vie humaine sera toujours *avant-dernière* parole. L'âme humaine est cette « chose

curieuse », écrit Le Clézio, « fantôme sans couleur et sans forme qui est glissé dans le fourreau de la chair et qui est digne et qui rend tragique. « Signe de Dieu, ajoute-t-il, coulé dans un corps ».

Mais voilà (!) que pour penser le corps de la femme je fais appel à la parole poétique d'un écrivain, nouant ensemble les mots *âme*, *Dieu* et *corps* dans une mystérieuse alchimie. C'est donc en associant les mots *corps*, *âme* et *Dieu* que je vais essayer de penser le devenir femme, *corps et âme*.

Je dois préciser ce que recouvre le mot Dieu dans mon approche. Ce mot ne recouvre pas l'objet d'une croyance religieuse. Dieu, dans mon approche, ne peut plus être défini, qualifié ni même justifié. C'est le philosophe Jacques Derrida qui écrit dans son livre *Les yeux de la langue* que, pour l'hébreu biblique, le mot Dieu est le nom d'un abîme, un abîme, non un néant. Pour le poète Benjamin Fondane, le mot *Dieu* est le nom d'une absence radicale ; pour la poésie du *Livre biblique de l'Exode*, le mot Dieu recouvre l'expérience injustifiable rationnellement d'une présence habitée d'absence. *La Bible* lui donne un nom : *La Shekhina*. Nous sommes donc dans cette compréhension poétique du mot Dieu, bien loin des évidences et des affirmations des discours religieux comme des discours antireligieux. Nous sommes sur le versant d'une *expérience poétique*. Le mot expérience ici n'est pas entendu dans son sens ordinaire de nos jours, à savoir l'expérience scientifique objectivée, prouvée, répétée et vérifiée. Ici, le mot expérience est référé à son sens étymologique, venant du latin *experiri*. L'expérience est alors une traversée qui n'est pas sans péril ni sans danger et qui conduit à une connaissance qui certes n'est pas connaissance scientifique mais connaissance existentielle. Un devenir soi. Il ne s'agit plus de comprendre la vie pour vivre mais de se risquer à vivre pour penser sa vie, pour se penser sur sa propre route.

LL

Fantôme sans couleur et sans forme qui est glissé dans le fourreau de la chair et qui est digne et qui rend tragique. Signe de Dieu, coulé dans un corps.

77

1. Benjamin Fondane, *Le mal des fantômes*, Verdier ainsi que *Les Cahiers Benjamin Fondane*, site <http://www.fondane.com>.

De tout temps la femme a été associée au mystère de la vie, éveillant d'ailleurs la méfiance, parfois la haine, de certains hommes soucieux de rationalité, mais surtout niant leur peur des profondeurs, leur peur de l'impensable, de l'inexplicable. Or nous portons tous en nous cette contradiction entre raison et impensable, et Freud comme chacun de nous. En lui, cette contradiction s'est nouée, du moins telle est ma manière de l'entendre, entre l'homme scientifique, amoureux des idées claires et logiques comme il le dit de lui-même dans une de ses lettres de jeunesse, et le psychanalyste (il sera le premier psychanalyste de tous les temps!), cette part inédite de lui-même qui va le conduire dans une folle aventure, débutant par une plongée dans les fonds ténébreux de l'inconscient. Pour Freud, le défi a été de résoudre l'énigme du désir, mais il n'a pas pris en considération, et c'est là les limites de la psychanalyse, que dans les plis les plus secrets de l'âme humaine peut être cachée aux yeux de la raison la possibilité du mystère d'une transcendance, mystère d'une Altérité radicale, irréductible à nos savoirs et à nos images. Or si une énigme en appelle à sa résolution, le mystère, lui, ne peut être résolu. Tout l'effort de pensée sera de se penser comme constitué d'impensable! Notre société ne nous prépare plus à une telle « folie », une telle sagesse! Pour certains cette transcendance est éprouvée comme une Altérité radicale devant laquelle l'humain se cherche, se dit, parfois même, se crie. Je vous rappelle que Freud, en ses débuts, fut ridiculisé par ses collègues l'accusant de s'attacher à des absurdités et à des questions inutiles et stupides. « *Les plus remarquables créations du génie furent le fruit d'efforts obstinés, écrit le philosophe russe Léon Chestov, mais absurdes et qui semblaient à tous ridicules et d'aucune utilité* ». Mais voilà qu'à son tour, Freud se montre ironique, parfois méprisant, quand il s'agit de la question de Dieu, refusant *a priori* de penser le mystère de toute transcendance. « *Est-ce un devoir pour tous que de croire en de telles absurdités?* »<sup>2</sup> écrit-il. Le ton est ironique ou agacé.

On ne peut témoigner de respect à l'adversaire qu'en avouant que sa pensée « nous rend furieux », écrit le poète Benjamin Fondane. Freud n'est certes pas mon adversaire, et quand il aborde le domaine de la religion comme il le fait dans ses essais *L'Avenir d'une illusion* et *Malaise dans la civilisation*, ou quand il écrit sur la sexualité féminine, s'il ne me rend pas furieuse, je dois dire qu'il m'agace vraiment et j'ai fait de cet agacement le levier de mon travail d'écriture. Je pense en effet que lorsqu'il s'agit de la question de Dieu et du corps de la femme, le psychanalyste n'a pas le dernier mot. C'est le poète qui peut nous enseigner, lui qui a accès à des sources qui échappent à la raison scientifique lorsqu'il se fait le témoin de l'expérience des profondeurs.

La poésie, à la condition de ne pas être porteuse

“

Soudain, la lumière d'un tableau ou le bleu de la mer ou encore un poème montant de la page comme un chant mystérieux, se font « brusque coulée de présence à soi ».

”

d'idéalisme ou d'une justification esthétique du monde, se fait en effet le véhicule privilégié de ces expériences d'un indicible. C'est à son lecteur que s'adresse le poète. Et il ne le convoque pas sur le versant du savoir mais tente de le rejoindre dans son existence même, dans sa sensibilité. J'appelle sensibilité la part poreuse de notre être, celle qui se fait tout ouïe à l'énigme du désir et au mystère du monde. Or il y a une parenté de sensibilité entre la femme et le poète. Si le poète offre son âme à son lecteur, la femme, elle, s'offre comme matière première pour la vie d'un autre, un enfant. L'expérience des commencements d'une vie, concrètement vécue par une femme au creux de son corps, peut l'ouvrir à cette sensibilité qui dit la condition humaine et sa part d'impensable. Car, en ces lieux extrêmes des commencements, la femme est exposée au réel et à ses effets dans les profondeurs. Le « réel » est un impensable qui s'impose, un *soudain* qui ne se décide pas, ne se contrôle pas, tel le réel de l'arbitraire, le réel de l'absurde, le réel de la mort. Mais le réel ne s'impose pas seulement aux commencements comme à la fin d'une vie, il est aussi et plus spécifiquement pour ceux qui ont gardé leur âme d'enfant poète, l'inouï d'une *expérience poétique*. Certains en témoignent : *Soudain, la lumière d'un tableau ou le bleu de la mer ou encore un poème montant de la page comme un chant mystérieux, se font* « brusque coulée de présence à soi » comme l'écrit le philosophe Lucien Jerphagnon dans son dernier livre. Cette expérience ne peut s'expliquer ni se décrire, elle est sans preuve objective, reste injustifiable devant le tribunal de la raison et pourtant elle peut orienter la quête désirante de toute une vie. Elle est mystère d'une Altérité radicale qui s'est fait présence à soi faisant trace dans le corps et l'âme d'un sujet et elle s'imposera, dans l'après, comme une exigence intérieure à chercher... à se mettre en route à l'appel d'un Autre mystérieux... Cela ne peut que commencer par un vertige!

L'Altérité, dans son mystère, ne rejoint que le plus fragile, le plus poreux, l'enfant ouvert par tous ses pores au mystère du monde, la femme ouverte par son corps aux commencements et aux fins mais aussi à l'énigme

2. Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF.

du désir de l'Autre<sup>3</sup>, le primitif qui prend au sérieux ce que l'homme moderne, riche de la science, méprise trop souvent et le poète qui, comme le primitif, est « dans la famille humaine comme un enfant, un gardien des ténèbres, un être pré-logique »<sup>4</sup> qui n'oublie pas, lui, que l'âme humaine n'est pas seulement faite pour les zones tempérées mais qu'elle a soif d'infini, d'indicible, d'invisible, elle a soif d'altérité et de transcendance, et si on ne l'autorise pas à cette folie poétique, elle étouffe et elle peut même désespérer.

Si le féminisme est de penser la femme à partir d'elle seule, soit en dehors de son rapport à l'homme, je ne suis pas féministe, car ce sont des hommes qui m'ont permis de devenir la femme que je suis et certains m'ont considérablement aidée, par-delà leur mort, grâce à leur œuvre dont leur existence fut la matière première. Freud, tout d'abord, qui a eu l'intuition de l'*énigme* du désir inconscient (ce qu'aucune pratique comportementaliste ne prend en compte, se maintenant à la surface), plus tard sur mon chemin, les philosophes Kierkegaard, Léon Chestov et le poète Benjamin Fondane, tous trois penseurs existentiels en leur siècle, penseurs du mystère de l'âme humaine. Ces hommes m'ont donné le courage du sérieux de la question de Dieu, jusqu'à comprendre que le mot Dieu, quand il recouvre une *expérience poétique*, loin de désigner l'objet d'une croyance, dit un *rien*, un rien qui n'est pas rien et d'où peut jaillir une force d'appel à devenir soi, comme ces impératifs de certains récits bibliques : *Lève-toi ! Va !* Et parfois, *Quitte !* Pour les penseurs existentiels, *le plus important* est ce courage de l'impossible qui a pour nom Dieu, un impossible qui ne comble pas mais qui creuse, un impossible qui ne rassure pas mais qui trouble et inquiète tout en mettant sur une route qui marche.

Nous ne le savons plus, de nos jours, les textes bibliques sont des textes poétiques avant que d'être des textes religieux. Ils portent en eux ces questions du plus profondément humain et de son mystère. Et à cet égard, la femme a une place toute particulière. Je citerai rapidement trois passages :

Tout d'abord, au *Livre de la Genèse*, premier livre de la Bible hébraïque, il est dit que Dieu créa Adam, soit l'humain, masculin et féminin<sup>5</sup> encore indifférenciés. Puis, Dieu créa la femme à partir d'une côte de cet Adam. Une lecture un peu rapide et partisane a fait dire aux machistes

3. Je ferai remarquer que sans certaines femmes, ses premières patientes, Freud n'aurait pu inventer la psychanalyse. Si Freud a eu le génie de prendre au sérieux ce que nombre de ses collègues considéraient comme stupide et fou, à savoir ce que ces femmes avouaient de leurs désirs les plus obscurs, ces femmes, elles, ont eu le courage et l'audace de l'inconscient, de l'incompréhensible et du répréhensible en une Vienne pudibonde. C'est donc entre ces femmes hystériques et Freud qu'est née la psychanalyse, à l'épreuve de l'Autre énigmatique, à l'épreuve de l'amour de transfert !

4. Benjamin Fondane, *Rimbaud le voyou*, Non Lieu, 2010.

5. Genèse 1 : 27 ; Genèse 2 : 21-23 - dans ce dernier passage le mot hébreu pour dire « homme » n'est plus Adam mais Ich ; le mot femme étant Icha.

LL

Les textes bibliques sont des textes poétiques avant que d'être des textes religieux. Ils portent en eux ces questions du plus profondément humain et de son mystère.

77

que la femme était donc subordonnée à l'homme et aux féministes que ces textes étaient machistes. Mais le domaine de pensée et d'expérience de ce récit poétique est bien autre. Je poursuis mon récit : Adam est d'abord plongé dans une profonde torpeur, peut-être est-ce la première anesthésie de tous les temps, et au réveil, ce n'est plus Adam, mais en hébreu c'est Ich et Icha qui adviennent au monde, soit l'homme et la femme, côte à côte<sup>6</sup>. Ce récit mythique dit bien autre chose que le récit vulgarisé faisant naître la femme d'une côte de l'homme, comme si elle était une partie dont l'homme serait le tout. Nous savons le désastre de telles interprétations. Mais le texte fait naître Ich et Icha, l'homme et la femme, de l'Adam, du genre humain. Il ne suffit donc pas d'être inscrit aux lois du genre humain pour être un homme ou une femme ; être homme ou être femme est un devenir, une « seconde naissance » qui ne peut faire l'impasse sur l'autre et dont aucun n'aura le premier mot. L'homme ne peut se prévaloir d'être à l'origine de la femme ni la femme se prévaloir d'être à l'origine de son enfant. *L'Aleph* échappe à l'un comme à l'autre. Prendre corps, prendre vie, c'est en passer par l'autre. La sensibilité poétique de ces textes ne propose pas l'individualisme mais l'altérité, elle ne construit pas le *contre* mais le *avec* et j'ose dire, mais là j'anticipe, qu'elle dit la subjectivité comme promesse pour l'un comme pour l'autre.

Plus loin dans la Bible, dans l'évangile de Marc plus précisément, alors que le récit dit l'impensable du tombeau vide dont nul n'a jamais retrouvé le cadavre, ce sont des femmes, quelques femmes, présentes devant le tombeau vide, qui seront mises en demeure de dire cet impensable aux hommes, de le dire ou bien de le taire, peut-être de le taire par peur du ridicule et de l'incompréhension. L'impossible leur est donc confié. Le texte le plus ancien se termine par des pointillés<sup>7</sup> : que vont-elles faire ? Le texte ne le dit pas. Mais plus tard on éprouvera le besoin d'écrire un épilogue, peut-être pour échapper à l'incertain de la question ou en nier la crainte, le vertige...

6 Le mot hébreu pour dire « côte » peut aussi se traduire par « côté ».

7 Elian Cuvillier, *L'Évangile de Marc*, Labor et Fides, 2002.



Enfin, dans le tout dernier livre de la Bible, livre poétique par excellence, je veux parler de *L'Apocalypse de Jean de Patmos*, dans ces commencements mythiques, alors que le mal sous la figure du Dragon s'installe sur la terre, la plus exposée est la Femme<sup>8</sup> parce qu'elle est tout à la fois désirante et porteuse d'une vie désirante, celle de l'enfant. Elle est Femme et Mère. Le Dragon se tient devant la Femme qui va enfanter, prêt à dévorer cette vie naissante. Mais l'enfant est emporté auprès de Dieu, entendez du côté de la vie<sup>9</sup>, et Dieu soustrait la femme à l'emprise du Dragon et l'emmène au désert. Elle y vivra, un certain temps, de manne, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour tenir, jour après jour, à l'épreuve d'une confiance sans garantie, à laquelle la Bible donne le nom de foi. Que tente de nous dire le poète biblique sous les figures du Dragon, de la Femme et de l'Enfant ? Il nous dit que, dès les commencements mythiques, Mère et Enfant sont vulnérables car vivants et désirants, ils sont exposés au mal ; il nous dit aussi qu'il y a de l'Autre radical pour eux. Le poète nous dit que notre condition humaine, sous la figure de la Femme, nous expose, dès les commencements, au réel d'une Altérité radicale et au réel du mal. Et c'est le réel du mal qui fait de notre condition humaine une tragédie, alors que le réel d'une Altérité radicale lui donne ou lui redonne sa dignité, son possible.

Mais notre condition humaine n'est pas seulement biblique, loin s'en faut. L'Altérité radicale n'est pas sa seule question fondamentale car peut-il y avoir une vie humaine qui échapperait à la question de l'autre, le prochain, soit à la question de l'amour ?

Alors, pour parler de l'amour, c'est vers un autre poète que je me tourne. Je ferai appel au poète Rainer Maria Rilke :

« L'amour, écrit-il dans sa *Lettre à un jeune poète*, est difficile, l'amour qui lie un être humain à un autre est peut-être ce qui nous fut imposé de plus difficile, la tâche suprême, l'épreuve finale, le travail dont tout autre travail n'est que préparation. Mais un apprentissage est toujours une longue période close : ainsi l'amour, pour qui aime, demeure longtemps et jusque bien avant dans la vie, une solitude, un être seul plus intense et plus profond. Aimer ce n'est rien d'abord de ce qui s'appelle s'épanouir, s'abandonner et s'unir à un autre être. Mais c'est pour l'individu une noble invite à mûrir. »

Je pense que cette noble invite à mûrir relève plus du désir de devenir soi que de l'amour proprement dit. C'est le courage d'être soi, à l'épreuve de l'Altérité, qui prépare à l'amour. Mais l'amour en est le levier et aussi, pour certains, la foi, quand elle est comprise comme l'épreuve d'une confiance sans garantie. Et bien souvent c'est une femme et c'est un homme poète qui témoigne

“

Aimer ce n'est rien d'abord de ce qui s'appelle s'épanouir, s'abandonner et s'unir à un autre être. Mais c'est pour l'individu une noble invite à mûrir.

”

de ce courage existentiel des profondeurs, courage d'une vie qui se cherche entre énigme et mystère, entre altérité radicale et amour. Alors Rilke a raison, dans ces conditions, aimer devient la tâche de toute une vie, un long apprentissage.

Quoique vivant dans une société patriarcale, le poète biblique ne se fait pas le chantre de la puissance ni du virilisme mais de la vulnérabilité humaine qui, loin d'être faiblesse, ouvre à la possibilité d'un courage qui soutient le sérieux de cette aspiration de l'âme humaine à un infini, à un indicible et qui refuse de donner le dernier mot aux *a priori* rationnels. Et, sans glorifier la Femme comme un idéal, Jean de Patmos comprend la Femme comme métaphore d'une humanité enceinte de ce plus profondément humain qui nous constitue, conjuguant altérité et amour, lorsque corps et âme sont étroitement associés. Ce n'est pas l'espèce humaine qui peut répondre d'une telle grossesse, mais chacun en son nom, homme et femme, à la condition de prendre au sérieux la part poétique de son être, celle qui l'apparente à un enfant, à un primitif, à un être pré-logique. Descendre vers ce profondément humain n'est pas seulement un vertige mais c'est surtout une traversée qui défait le mépris de Dieu et le mépris de la femme pour nous ouvrir au courage d'un devenir soi qui blesse la raison.

Mais, ne vous découragez pas dans votre inquiétude, nous dit le peintre poète, la route marche et ne finit pas... •

Dominique Gauch est psychanalyste et théologienne, auteure de différents articles parus dans des revues de psychanalyse et de théologie ainsi que d'un article paru dans *Les Cahiers Benjamin Fondane*, 2015/18. Elle est aussi l'auteure d'un livre paru en 2017 aux éditions érès : « *Entre rêve et foi, où se tient le sujet du désir ? - Freud, Fondane, Job et le Dieu biblique* » (cf. rubrique Kiosque, page 59).

8. Apocalypse 12.

9. Jean de Patmos devait connaître ce verset biblique du *Livre du Deutéronome* : « Voilà je mets devant toi la vie et la mort. Choisis la vie ».

# Les organes médiateurs de la naissance

## Les médiateurs « évanouissants »

Deux organes médiateurs apparaissent au moment de la naissance qui ont un rôle essentiel sans lequel aucune vie humaine ne peut advenir, aucun être humain ne peut naître et grandir, aucune femme ne peut donner naissance et vie à son enfant donc devenir mère.

Ces deux organes ont des caractéristiques communes et des fonctions biologiques ou symboliques c'est-à-dire culturelles semblables, organes de nature ils s'en détachent pour jouer leur rôle de transmetteur de culture à l'être humain naissant. Et aussi à sa mère.

Ils intéressent à la fois la mère, l'enfant, le médecin, l'anthropologue et le psychanalyste, ils questionnent l'art et le cinéma (nous venons de le voir).

La sage-femme entretient avec eux un rapport particulier, médiatrice elle-même elle s'en approche de très près, elle les connaît et contribue à leur existence, à leur mise en forme.

Ces deux médiateurs sont le placenta et le sein maternel.

## Les points communs de ces deux organes

- Tous deux organes de médiation, intermédiaires entre la mère et l'enfant.
- Appartiennent à la fois à la mère et à l'enfant, ou plutôt posent tous deux la question de leur appartenance : à quel corps appartiennent-ils ? à la mère, à l'enfant, à la médecine à la science, à personne ?
- Tous deux sont des organes corporels, anatomiques, visibles, descriptibles, palpables.
- Ont tous deux un rapport aux fluides corporels : le sang, le lait, fluides vitaux mais parfois mortels, porteurs de vie et aussi de mort (maladies contaminations, épidémies). Organes biologiques, producteurs de fluides et d'hormones.
- Organes de passage, de filtration, de production.
- Donc, tous deux potentiellement vénérés ou redoutés, car ils ont en commun ce rapport étroit et difficilement séparable à la vie et à la mort, au désir et au dégoût, à l'angoisse.
- Tous deux sont séparables du corps qui les porte, le corps de la femme et appelés à disparaître. Pas de la même façon cependant, et sous quelle forme ?
- Ils sont également voués à perdurer et à revenir, mais sous quelle forme ?

- Dans cette mesure ils peuvent aussi devenir des objets « utiles », perdre leur fonction biologique ou même symbolique de médiateurs et être recyclés dans le grand processus économique ou politique ou même culturel d'utilisation des corps.

C'est pourquoi, nous venons de le voir, ils peuvent devenir des objets aussi bien utilitaires que redoutables. Recyclés, ainsi ils deviennent incontrôlables, capables de s'infiltrer dans tous les orifices, tous les imaginaires et se venger (ce qui apparaît dans les œuvres artistiques et de science-fiction).

- Tous deux ont ainsi un rapport à la castration : pour la psychanalyse elle est la caractéristique de la perte d'un objet fondateur du désir humain, ou d'une parcelle du corps symboliquement investi. Perte du monde utérin pour le placenta, perte du premier objet nourricier lié à la mère, fondateur de l'attachement primaire, de l'éros et de l'amour, pour le sein.

Objets à jamais perdus, et dont le manque marquera la construction psychique de chacun d'entre nous.

## Le placenta

### • ORGANE MÉDIATEUR DE LA NAISSANCE

C'est une évidence.

« *Organe éphémère qui se développe dès la nidation du blastocyste dans l'utérus et qui est naturellement expulsé dans les 15 à 30 minutes qui suivent la naissance* », dit le dictionnaire *Wikipédia*.

Étrange organe qui rapproche la femme des autres espèces animales mammifères mais qui la sépare des hommes qui n'ont pas d'utérus mais qui ont eu cependant, de leur conception à leur naissance, un rapport singulier à leur placenta.

Étrange car de quel corps est-il l'organe ? Il se partage en deux parties vivantes qui communiquent mais qui ne doivent pas fusionner, l'une participe de l'organisme de la mère, l'autre du fœtus. Il filtre les échanges vitaux, le sang, l'oxygène et le gaz carbonique, les nutriments, les hormones les déchets du corps fœtal.

C'est une énigme pour la science médicale : le système immunologique de la femme reste silencieux et tolérant devant ce corps étranger, conçu dès la conception d'un autre en elle, traversé de cellules étrangères au sien.

C'est ainsi que la médiation vitale peut devenir mortelle aussi bien pour la mère que pour l'enfant.

### • À QUI APPARTIENT LE PLACENTA ?

Impossible à dire : constitué par les cellules embryonnaires fœtales il s'en détache cependant pour s'insérer dans la paroi utérine de la femme et il est traversé par ses propres fluides, son sang, ses cellules.

Elle ne le connaît pas et pourtant il se développe dans son corps à partir d'elle aussi.

C'est un organe vital pour son enfant mais il peut aussi la faire mourir d'hémorragie, si la séparation devient rupture.

Et si la séparation ne se fait pas, par exemple en cas de rétention pathologique, le danger est tout aussi grand.

Organe du corps maternel, il est conçu avec l'enfant, il le nourrit et l'oxygène, il vit avec lui pendant toute sa vie utérine, c'est son premier compagnon, son double dans certains mythes, son jumeau.

**Le double** peut être un compagnon ou un ennemi : dans la littérature, le cinéma et dans les mythes. *L'inquiétante étrangeté* (Freud, 1919) est la sensation angoissante du déjà-vu, déjà-connu qui fut séparé ou a disparu et qui revient dans le présent sous forme menaçante comme une présence maléfique (par exemple : la vision d'un automate, son propre reflet dans le miroir que l'on ne reconnaît pas, une impression de présence sans qu'il y ait quelqu'un de réel).

Le double et le jumeau sont toujours inquiétants, dans toutes les cultures et sont ainsi évoqués dans la littérature comme dans le cinéma (Hitchcock, Dostoïevski).

Dans certaines cultures, le placenta, jumeau ou double, est le lien avec la communauté des ancêtres et le monde des morts. En cela il est vénéré mais pour protéger son propriétaire et lui permettre de conserver ce lien bénéfique, il faut bien s'occuper de lui et de sa fonction symbolique lorsqu'a disparu sa fonction biologique et, selon les cas, l'enterrer dans des espaces géographiques bien définis ou le consommer en un repas totémique. Il peut être vénéré comme un organe de fécondité comme il peut être redouté comme un fantôme persécuteur.

Ces rituels n'ont pas disparu et même si, dans nos sociétés, ces pratiques sont refoulées, elles apparaissent cependant dans les demandes des familles qui veulent récupérer le placenta et même le consommer (cuit bien sûr).

### • LE PLACENTA APPARTIENT-IL AU CORPS MÉDICAL ? OU À L'ÉCONOMIE ?

Est-il un objet « biopolitique » ? Doit-il être soumis au contrôle des corps ou des fragments de corps ou d'organes ?

Là encore, il apparaît sous son double aspect : vertueux et dangereux.

L'hôpital le récupère et, soit le conserve à des fins thérapeutiques ou pour la recherche où il est très précieux pour greffer des cellules-souches régénératrices et traiter certaines aplasies médullaires ou graves déficits immunitaires, soit le transmet à l'industrie cosmétique.

Le placenta après avoir quitté l'utérus et être séparé de l'enfant n'a pas de statut juridique clair. Il n'appartient ni à la mère ni à la famille, pas de statut patrimonial, il ne peut être donné sinon de manière anonyme et gratuite comme un autre organe ou un autre fluide (lait, sang).

En France, la conservation privée du placenta et du cordon à des fins thérapeutiques ultérieures n'est pas autorisée, pas plus que les banques privées de sang du cordon.

Par contre, il est juridiquement considéré comme un déchet opératoire potentiellement dangereux et il doit disparaître.

Mais là se pose la question éthique : recyclé dans l'industrie pharmaceutique, don sans consentement réel qui pourrait valoriser ce placenta, déchet méprisé, objet tabou ? Ne risque-t-il pas, en échappant à toute information, à tout consentement ou presque, de revenir hanter les vivants qui ont produit ce déni symbolique ?

*Tant de mythes et de rites de récits circulent autour du placenta, toujours en rapport avec cette double représentation, corruptible, représentant la mort, traité comme un cadavre ou un revenant, double dangereux ou bien protecteur de l'enfant.*

J'en garderai un — qui est plutôt une fable — qui nous plonge dans un monde de science-fiction, celle inventé par Jacques Lacan. Elle s'appelle l'*hommelette* :

Lacan imagine le placenta et ses annexes sous la forme d'une lamelle qu'il appelle l'*hommelette*. C'est en effet un organe inquiétant qui ne disparaît jamais, quelque chose d'extra-plat qui se déplace comme l'amibe et qui, comme lui, est immortel et survit à toute division. « *Et ça court, supposez que ça vienne vous envelopper le visage pendant que vous dormez tranquillement. Cette lamelle, cet organe qui a pour caractéristique de ne pas exister, n'en est pas moins un organe. Le sein, le placenta représentent bien cette part de lui-même que l'individu perd à sa naissance et qui peut servir à symboliser le plus profond objet perdu. Cette lamelle est donc l'évocation de l'objet du désir, l'objet qui comblait autrefois et dont la perte, le manque est à l'origine du désir* » (Séminaire XI : Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse).

*La séparation et la perte du placenta sont à l'origine, comme celle du sein, d'un interdit majeur fondateur de la culture : l'interdit de l'inceste, de la fusion avec le corps maternel. Il n'y a pas de retour possible, c'est pourquoi toute culture humaine et la psychanalyse évoquent la délivrance et la section du cordon comme acte fondateur de la vie dans le monde. Une fois séparé, le nouveau-né ne connaîtra plus jamais la quiétude du monde utérin, il vivra dans le monde de l'air, de la lumière, de la faim et de la soif, du rythme de la respiration autonome, la sienne, du jour et de la nuit, des caresses de l'amour et de l'absence et de la perte. C'est pourquoi la sage-femme qui procède à ces gestes séparateurs a un rôle si essentiel dans la culture.*

## Le sein

### • À QUI APPARTIENT LE SEIN, À QUEL CORPS ?

Objet médiateur de la naissance, il prend le relais du placenta

Entre la mère et l'enfant. À qui appartient-il ?

À la femme, c'est une partie de son corps dont elle prend conscience dès la puberté, partie érotique esthétique, extrêmement investie culturellement, qu'elle ressent, dont elle doit prendre soin, qu'elle peut montrer ou cacher selon les circonstances, les heures et la culture.

Le sein féminin est représenté érotisé, désiré, vénéré ou détesté.

Mais là, lorsqu'elle devient mère, il ne lui appartient plus vraiment, il devient sein maternel.

Appartient-il au nouveau né ? C'est ce qu'il imagine ou plutôt qu'il hallucine car à ce stade il ne peut encore imaginer.

Au début il n'appartient donc à personne, ou aux deux protagonistes. L'homme se sent exclu s'il ne s'identifie pas au bébé, ce sein érotique qu'il croyait posséder lui échappe.

Le bébé qui vient de naître ne se perçoit pas séparé de sa mère et il ne perçoit pas non plus son corps. Le sein vient combler la faim et il est son propre objet, il fait partie de lui c'est pourquoi, lorsque le sein s'éloigne, le nourrisson est souvent en rage, désespéré, en proie à la première angoisse. Il l'appelle avec le premier cri, ou plutôt le deuxième cri, lorsqu'il se rend compte que ses cris font venir cet objet qui n'est pas encore sa mère.

Le sein est donc fusionné et séparé aussi bien pour la mère que pour l'enfant car lorsqu'elle le donne à son bébé, elle a une certaine conscience qu'il ne lui appartient plus.

Le sein se sépare du corps de la mère lorsque l'enfant s'en empare et pourtant, c'est de son corps à elle qu'est produit le lait. Mais le lait ne vient que lorsque l'enfant tète.

Ceci peut être — et nous le constatons souvent — une grande source d'angoisse pour la jeune mère et bien des difficultés d'allaitement en sont l'expression.

Se mêle à cette angoisse, aussi bien la crainte du tarissement d'un processus qu'elle ne contrôle pas, qui lui échappe, ou la peur de l'excès et, bien sûr, la peur de la morsure et du vampire (bébé diabolique, bébé vampire).

Le sein a deux faces comme le placenta, une face liée au corps de la femme qui en est le prolongement, et une face apparente, visible, palpable, avec le mamelon qui entre dans la bouche du bébé.

Objet symbolique et culturel, ses représentations traversent les temps.

C'est donc un objet très investi et détachable du corps féminin sinon anatomiquement (comme le placenta) du moins symboliquement.

### • LE SEIN ET LE LAIT MATERNEL COMME OBJETS UTILES ÉCONOMIQUES OU POLITIQUES

Le sein comme objet politique a commencé au XVIII<sup>e</sup> siècle avec Jean Jacques Rousseau.

Lorsque Jean-Jacques Rousseau, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, recommandait aux jeunes mères d'allaiter elles-mêmes leur nourrisson pour laisser ainsi la nature se réveiller dans tous les cœurs, en particulier l'amour maternel et l'attachement familial, son argument est politique, et rejoint celui du Contrat Social : l'homme est naturellement bon, la société le corrompt.

La mère a un rôle social à jouer aussi important que le père si ce n'est davantage, celui de transmettre à ses enfants l'ordre moral naturel, celui de la famille, celui de l'amour et, par conséquent, le bonheur individuel, familial et social.

Les injonctions faites aux femmes sur la question de l'allaitement se radicalisent<sup>1</sup> tout au long du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Elles se transforment en fonction des besoins économiques, des guerres et des crises démographiques, évoluant avec les découvertes scientifiques et médicales, les progrès de l'hygiène avec la révolution pastorienne et, bien sûr, à la lumière des idéologies, qu'elles fussent religieuses, nationalistes, totalitaires ou libérales.

Après la dernière guerre, en France, les pouvoirs publics, par l'intermédiaire des services médicaux et sociaux, des centres de prévention maternelle et infantile (PMI) et par la formation donnée au personnel de santé chargé de veiller sur les mères et leurs enfants, ont eu une politique de prévention fondée sur l'abandon de l'allaitement maternel au profit de l'allaitement dit artificiel, c'est-à-dire au biberon. Plus hygiénique, facilement stérilisable, le biberon correspondait au désir du pouvoir médical de contrôler non seulement la santé mais les habitudes de vie, les rythmes, les rations, les corps de sa population.

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la peur change de camp, l'ennemi est partout, l'information se diffuse en réseau sur la toile et le souci général, s'appliquant à l'alimentation, devient celui de l'empoisonnement. L'alimentation industrielle produite par les multinationales de l'agro-alimentaire et de l'industrie pharmaceutique est perçue comme dangereuse. Les pollutions chimiques et la contamination des produits alimentaires, le mensonge des politiques, de leurs agences et de leurs experts, trop souvent affiliés aux intérêts industriels, ont rendu la population très méfiante. Les crises, celle de « la vache folle » et celle du sang contaminé par le virus du sida (VIH) à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ont entretenu les phobies d'empoisonnement alimentaire. En outre, le développement irrésistible de l'obésité et des maladies qu'elle engendre est devenu un problème de santé mondial, sans oublier l'augmentation des allergies, la plupart ali-

1. Cf. Cesbron Paul, Knibielher Yvonne, *La naissance en Occident*, Paris, Albin Michel, « La cause des bébés », 2004.

mentaires, et qui affectent les nourrissons souvent par l'intermédiaire du lait de vache. L'allaitement maternel prolongé permettrait d'échapper à tous ces risques et, de plus, favoriserait le précieux lien mère-enfant qui renforcerait l'immunité affective et le développement intellectuel de l'enfant.

Dans un contexte de phobie du monde, même justifié, les sectes se sont infiltrées, comme toujours, prônant au nom d'une pureté radicale, l'allaitement maternel exclusif pendant plusieurs mois, voire plusieurs années.

### • LE SEIN OBJET PERDU, LE SEVRAGE

Le sein est aussi l'objet perdu source du désir humain. Le sein reste un objet de perte et de nostalgie, mais son absence est fondatrice de liens d'attachement autres à la mère, dont la présence et les soins viennent combler le manque en laissant toujours plus d'espace à l'imaginaire, à la créativité, aux désirs autres.

L'allaitement est pour nous, les êtres humains, loin d'être « naturel ». Le sein est investi par le bébé comme premier objet d'attachement et, peu à peu, en reliant le sein à sa mère comme premier objet d'amour et de perte, car il devra le quitter un jour et entrer dans le monde de la parole, comme un objet qu'il devra perdre avec le sevrage et ceci irrémédiablement. C'est donc un long processus que ce passage de la possession à l'abandon, de la fusion à la séparation, de la toute-puissance à l'amour et le respect de l'autre. Pas toujours facile, pas toujours accompli, c'est le processus de la culture.

Qui passe par le sein et le sevrage.

Avec l'interdit de l'inceste, interdit de posséder le corps de sa mère, fondement de toutes les cultures, avec l'interdit de manger l'autre, le sevrage est irrémédiable, on ne mangera plus jamais le corps de sa mère ni d'aucun humain.

*À travers tous les mythes, contes et récits de fusion et de sevrage, j'en choisis un, celui que raconte Kierkegaard. Kierkegaard médite longuement sur le personnage d'Abraham et le début de l'histoire humaine comme commencement. Et dans cette méditation, il compare le saut dans l'inconnu d'Abraham et le risque qu'il prend de sacrifier son propre fils à la demande de Dieu au sevrage qu'impose, malgré son désir, la mère à son enfant, et le risque qu'elle prend à lui faire de force quitter son sein.<sup>2</sup>*

Comme le refrain d'une triste ballade, comme si les deux thèmes se répondaient, il raconte le long cheminement d'Abraham sur la montagne de Moriah où il doit sacrifier Isaac, sa volonté inébranlable de suivre l'appel de Dieu, aussi « paradoxale » soit la demande, et à la fin de chaque étape la volonté, tout aussi inébranlable, de la mère qui détache son enfant de son corps nourricier pour lui ouvrir le monde.

*« Lorsque l'enfant doit être sevré, la mère se noircit le sein, puisque ce serait une cruelle chose qu'il restât désirable tandis même que l'enfant n'y doit plus tirer de nourriture. Ainsi l'enfant croit que sa mère est changée, mais la mère est la même, et son regard est toujours plein de tendresse et d'amour. Bénie soit la mère qui ne doit point recourir à de plus terribles expédients pour sevrer son enfant. »*

## Conclusion

### • LA SAGE-FEMME ET LES ORGANES MÉDIATEURS ÉVANOUISSANTS DE LA NAISSANCE

La sage-femme est toujours là dans ces moments fondateurs et prend soin de ces deux médiateurs « évanouissants » qu'elle connaît.

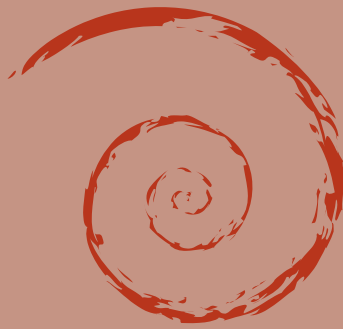
La sage-femme entretient un rapport particulier avec ces deux organes, elle est elle-même médiatrice de la naissance et c'est à ce titre qu'elle les connaît et les comprend.

Elle a sa manière d'entrer dans l'utérus ou de participer elle aussi au mode intra-utérin, elle sépare le placenta au moment de la délivrance, elle le palpe, l'examine, le scrute et décide de son sort extra-utérin.

Quant au sein, elle est la première à donner le nom de mère à cette femme, à l'autoriser à devenir mère en lui mettant son enfant dans les bras et en l'approchant du sein maternel, avant même tout conseil, qui surviendra plus tard.

Ses rapports ne sont pas toujours simples non plus, la peur, le dégoût, la violence, la contrainte économique ou logistique ne l'épargnent pas, mais elle a une connaissance particulière, une sagesse qui la définit et ces deux organes en font partie. •

2. Kierkegaard Søren, *Crainte et Tremblement* (1843).



# Corps, arts et politique



Art aborigène de la Terre d'Arnhem

21  
CRÉATION DE DANSE :  
CORPS MÉCANIQUE,  
CORPS ESTHÉTIQUE

---

22  
CORPS EN SCÈNE, ENJEU  
DE LUTTE ET DE POUVOIR  
POUR LE COMÉDIEN, POUR  
LA SAGE-FEMME

---

26  
LA SAGE-FEMME  
A-T-ELLE UN CORPS ?

---

29  
LA SAGE-FEMME A-T-ELLE  
UN CORPS ? MAIS QUI  
ACCOUCHE QUI ?

---

32  
ÉPROUVER SON CORPS  
DANS L'ENSEIGNEMENT  
EN MAÏEUTIQUE, UNE  
EXPÉRIENCE ORIGINALE

---

# Création de danse : corps mécanique, corps esthétique

CHORÉGRAPHIE : LIFE

---



Photos : MLD

# Corps en scène, enjeu de lutte et de pouvoir pour le comédien, pour la sage-femme

## D'ABORD, LA QUESTION EST TOUJOURS

*"comment on fait pour apprendre tout ça?"*. Je réponds en général que c'est lorsque je sais tout que les vrais problèmes commencent. En fait cette réflexion n'est pas si innocente parce que cela implique que le regard que le public a sur le comédien est d'abord un travail de mémoire, on va dire mentale. Et là arrive la question, *"Qu'est-ce que veut dire interpréter : est-ce que c'est bien dire un texte, bien le phraser, mettre le bon sentiment au bon endroit, la respiration, la belle respiration au bon endroit?"* Cela paraît un peu tout cela, généralement partagé. Et pourtant, si on part en quête de tout cela, on a fait du théâtre avant de savoir tout ça. J'arrive toujours à imaginer qu'un homme de Cro-Magnon ou de Néandertal allait chasser le mammoth, le dinosaure, courir par ci et par là et le soir devant tout le village, il va le représenter. Il ne va pas mettre de voix, il n'a même peut-être pas beaucoup de vocabulaire. Par contre il a un corps. Et il va mettre ce corps en scène. Et là, on est déjà sur un acte théâtral. On ne redit pas quelque chose, on représente, on montre. On commence à voir la représentation se modifier, évoluer. Si on regarde d'ailleurs tout ce qui est préhistorique, dans l'art rupestre, on a quelque chose de très scénique, de toujours montré dans le mouvement, ce fameux bœuf à huit pattes de la grotte de Lascaux, on le voit en train de courir, on a déjà l'idée que jouer c'est d'abord être en mouvement.

**O**n va passer par quelques étapes, et pour commencer par le corps de tragédien antique. Le corps de tragédien antique est calé, droit, sur son *proscenium*, estrade sur l'*orchestra* où est le cœur. Il est l'image même de la religion, le lien entre le sol et les dieux. Il est droit, il montre la confrontation, l'affrontement entre le terrestre et le métaphysique.

Ce qui est intéressant est que tout le travail sur le personnage tragique est un travail divique, « *je veux égaler les dieux* ». À partir de là, j'entre en contact, en conflit avec eux et mon corps est puni. La punition est Antigone, par exemple. Ce n'est pas un simple acte divique, c'est un acte physique corporel. Et puis, il faut être vu quand vous n'êtes pas bien grand ; il y a obligation.

À l'inverse du tragédien, il y a le cœur, cette entité qui est au niveau de l'*orchestra*. Le cœur est un corps en lui-même, un corps constitué d'une multitude de corps ; deux corps qui ne forme plus qu'un. On est déjà sur quelque chose qui amène un élément intéressant, à savoir que ce cœur-corps est parfaitement rattaché au sol, il n'accédera jamais à la verticalité totale. Il va parler, il va danser, il va psalmodier, mais en même temps il est dans un statut social bien particulier. Il n'est pas acteur professionnel. Il est constitué des bourgeois d'Athènes à qui on a demandé de venir participer à la représentation. On le met là car il n'accédera jamais à ce lien sacré entre le terrestre et le métaphysique. Et on voit son corps comme une espèce d'entrave. Son corps l'entrave au sol, il ne décollera pas vers un destin tragique. Mais on a déjà dans l'idée que le corps représente quelque chose. On va faire un monde.

LL

Le cœur est un corps en lui-même, un corps constitué d'une multitude de corps ; deux corps qui ne forme plus qu'un.

77



Une vingtaine de siècles après, on en arrive au bel âge du XVII<sup>e</sup> siècle, siècle par excellence du théâtre, de ce qu'on en dit à l'époque en tout cas.

Là, la littérature théâtrale va se construire sur une prise en compte du corps. J'en veux deux choses.

Dans Phèdre, je vis et je rougis... La passion de Phèdre ne passe pas par quelque chose d'intellectuel, c'est quelque chose de la tripe : elle a chaud, elle a froid, elle ne voit plus, elle n'en dort plus. Ce n'est pas une intellectualisation de la passion mais véritablement une incorporation de la passion.

Du point de vue comique, on a exactement la même chose chez Alceste : l'humeur ce n'est pas le caractère, c'est cette théorie qui naît en Angleterre et qui est une explication des dérèglements par des dérèglements de flux intérieurs, c'est-à-dire une construction non pas mentale mais physique. Il se passe quelque chose physiquement qui fait que le personnage exprime.

Ce XVII<sup>e</sup> siècle met aussi en avant cette lutte fondamentale entre la raison et le corps. C'est le problème de Phèdre, elle ne peut pas s'empêcher de vivre cette passion mais sa raison a la lucidité de la lui faire comprendre comme une passion coupable. On est dans ce va-et-vient permanent entre le corps et la raison. Mais si à cette époque-là on avait mis véritablement le corps en avant, on était dans quelque chose du domaine du présent.

Le corps baroque, le corps maître sur l'esprit est l'image même du désordre. Impossibilité totale avec ce qui est en train de se passer politiquement, sociologiquement, économiquement à partir de 1760 : restauration de l'âge classique, de l'offre de la constance et de la permanence. Or le problème du corps est qu'il n'est pas dans la permanence, il naît, immature, il vieillit, il meurt. On ne peut admettre cela dans une époque où on se préoccupe de l'éternité.

Toute la problématique d'un personnage comme Don Juan : il est dans l'inconstance. Pourquoi être fidèle alors que tout s'en va. Toutes ces images du désordre sont toujours des images qui mettent le corps en avant et comme objet de subversion à l'ordre établi. L'humeur noire d'Alceste est un objet de subversion à cet ordre social parfaitement hypocrite établi. Don Juan est celui qui rentre de plein fouet dans l'organisation sociale religieuse et politique de son époque. Mais évidemment à corps perdu. Et à son corps défendant, engagé ensuite et précipité à la damnation et aux fers. Cette mise en avant de la parole du corps est complètement contraire au *cogito* cartésien, *je pense donc je suis*. Là, c'est *j'éprouve donc je suis*. On est quelque chose qui nous questionne entre le corps et la raison, quelles en sont les limites, comment cela fonctionne.

Tout cela entre en jeu pour les comédiens dans des conditions qui ne sont pas les plus optimums pour travailler. Ils jouent dans des anciens cours de tennis – le jeu de paume – avec l'avantage de gradins mais pas d'acoustique. Avec la bougie comme éclairage. On

# LL

Quand vous allez au théâtre, ne cherchez pas à comprendre, vous comprendrez demain... ressentez.

# 77

joue sur le premier tiers avant de la scène. Les notions de mise en scène sont réduites.

On va bien dire et non bien jouer. On est à la fois sur quelque chose qui met en place une expression du corps mais en même temps où le corps ne s'exprime pas. La comédie, oui, mais elle est considérée comme un genre mineur. La seule tolérée par la noblesse est la comédie ballet. Cela plaît au Roi. Cet acteur, Molière, qui est un des premiers acteurs corporels, formé par Scaramouche, les bateleurs du Pont Neuf, mais il n'est pas considéré comme un comédien ; il est un farceur. Culinaiement et théâtralement, ce qu'on met entre deux plats pour que cela tienne un petit peu...

La véritable prise en compte du corps du comédien, c'est la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où on comprend qu'il doit y avoir une formation corporelle dans la formation du comédien. Avant, on apprenait la bonne diction. Le théâtre de tradition japonaise et chinoise rend compte que les comédiens ont une pratique d'expression par le corps avant d'exprimer par la voix. Cela va aussi avec la volonté du spectacle total tel que Wagner le définit, celui qui va mener la poésie, la danse... et ce spectacle total, ensemble de corps mis en place, a un point de convergence qui est le corps du spectacle.

Le but du spectacle est d'agir sur le corps du spectateur, non pas sur son intellect. Quand vous allez au théâtre, ne cherchez pas à comprendre, vous comprendrez demain... ressentez. L'acte théâtral du comédien est là pour agir sur le corps du spectateur, sur son émotivité. Cela amène à convoquer le corps du spectateur comme un élément même de la représentation. Cela n'arrivera pas comme au début du XX<sup>e</sup> siècle, où on en est encore à une répartition géographique de la salle de théâtre très délimitée : les comédiens sur le plateau, les spectateurs dans la salle. Maintenant, le comédien peut être dans la salle, des éléments du jeu peuvent être dans la salle. Il y a une explosion de ces limites. C'est véritablement une convocation du corps du spectateur dans l'espace théâtral, le corps espace. Donc on peut définir que le théâtre est la conjugaison des deux dimensions, l'esprit et le corps. On est à la frange de deux choses qui apparaissent au départ antinomiques, ou opposées.

Le corps est l'instrument premier du comédien, comme le danseur, comme le chanteur. On est à la fois le piano et l'instrumentiste. Cela s'entrechoque et parfois cela fait mal. Parce que le but de ce corps est de faire résonner le

mot d'une résonance musicale. Mais est-ce le corps qui résonne lui-même ou les mots que l'on fait résonner ?

Le premier enjeu de lutte et de pouvoir se joue là dans le comédien. Jovet disait : « *tout est suspect au théâtre, sauf le corps* ». Il va donc falloir trouver ou retrouver son propre corps en tant que comédien et bien sûr trouver le corps du personnage. Et vous rendre compte que ce que vous croisez d'abord, ce n'est pas une pensée, ce n'est pas une intelligence, c'est un corps. Un corps qui marche, qui avance, qui s'arrête, qui se tait, qui bouge... mais un corps.

La première émission est celle du corps, dans le regard. Ensuite la lecture de l'intériorité vient. On peut d'ailleurs faire une lecture de cette intériorité de l'être humain à partir de son corps. Les physiologistes l'ont fait. Le corps n'est-il pas déjà un certain nombre de signes ? D'ailleurs on disait : *le comédien est physiologique, il faut oublier le mental*. C'est-à-dire que si vous étiez un petit dodu d'un mètre cinquante, on ne vous imaginait pas jouer Hamlet. Or, qui dit qu'Hamlet ne l'était pas... Vous êtes un gros lymphatique et on vous demande de jouer un teigneux, un nerveux. Pourquoi ne le pourrait-on pas ? On vous catégorise en vous voyant arriver. Rappelez-vous le film où Louis Jovet est professeur de conservatoire, et la jeune première arrive ; ils sont tous en train de la lorgner... ingénue... jeune première... non, pas de voix... Alors qu'elle n'a même pas ouvert la bouche !

Le corps envoie un certain nombre d'informations. Ce personnage à jouer est construit sur des états et non des mots. *Je t'aime* ne sera pas dit deux fois de la même manière, et même à la même personne. Il suffit que vous ayez passé une bonne journée. Le mot est imprégné de ce que le corps a vécu dans la journée. Et cela, le comédien va devoir l'imaginer. Et même revenir à ce corps du personnage, ce qu'il était avant que l'histoire ne commence.

Il y a donc ensuite nécessité de travailler la pensée. Cette pensée va se situer dans le ventre, dans la sangle abdominale. Tout se passe là. Cette pensée, comme dit Victor Hugo, c'est le silence où on entend son corps créer. C'est sur cette pensée qu'il faut travailler. Alors, nouvel enjeu. Le théâtre devient le lieu de la pensée et du corps !

Enjeu de lutte car il va falloir faire abstraction de ce corps, le sien propre, de qui on est, car le comédien n'est pas la dame au camélia, n'est pas Don Juan... On est soi. Pourtant le public ne vous attend pas, vous. Il attend le corps du personnage. Et là se pose un problème, on ne peut pas incarner un personnage. Le personnage va s'incarner en nous.

Cela vous parle aussi à vous, sages-femmes. C'est-à-dire qu'on a quelque chose de connecté en nous qui va grossir, qui va nous bouffer, et qui va faire que notre corps va subir des modifications. Le propre du comédien est d'être désincarné, il n'a aucune forme de personnalité ; c'est la personne la plus banale que vous croiserez. C'est

# LL

Le comédien essaie de se faire oublier au maximum. C'est celui qui va permettre, en oubliant son propre corps, au corps du personnage d'exister.

# 77

une différence avec l'acteur. L'acteur est un mauvais comédien. L'acteur c'est celui qui agit sur son rôle, tire son rôle à lui. Au cinéma on écrit pour tel acteur ou telle actrice. On écrit un rôle façonné à ses possibilités, on écrit pour lui, pour elle. On en voit peu pouvoir jouer n'importe quelle pièce du répertoire. L'acteur ne joue que lui-même à travers un personnage. Le comédien essaie de se faire oublier au maximum. C'est celui qui va permettre, en oubliant son propre corps, au corps du personnage d'exister. Colette parle de la qualité principale du comédien comme l'effacement sur scène. On est là pour effacer notre corps et laisser éclater le corps du personnage à la face et à la rencontre du public. Cela demande de l'entraînement. C'est un art très ingrat.

Comme le danseur avec ses étirements, la cantatrice avec ses gammes, le comédien fait son *training* corporel, travaille sa respiration. Cette technique est dans quel but ? Car travail technique pour travail technique, cela n'amène pas à grand-chose. Cela doit amener à créer. Non pas un personnage, mais de l'émotion chez le spectateur. Pour ça on va travailler sur quelque chose de fondamental, la respiration, cette belle colonne, bien plantée, on verticalise et on se sent alors en communication. C'est pour cela qu'il est très difficile à un comédien de jouer couché... les pieds en l'air dans les étriers !

J'imagine alors que pour faire un bébé, cela ne doit pas être plus évident... debout ou accroupie est beaucoup plus facile... Ce travail s'est beaucoup inspiré de la médecine et des techniques orientales de relaxation extrême. Tous les exercices du matin sont de faire le vide pour faire le plein. On va passer un grand moment où, si cela donne l'impression de pas grand-chose, intériorité il s'en passe beaucoup. On passe du temps à écouter pour essayer de se laver de tout ce qui s'est passé auparavant et d'accueillir tout ce qui peut arriver comme sensation, de renvoi de son corps disponible. Et ce travail est aussi de s'écarter de toute forme de ce qu'on appellerait la concentration.

C'est mauvais de dire qu'un comédien se concentre, c'est-à-dire, point *alpha* et *oméga* de l'histoire, tout se rapporte à lui... Or il est en rapport aux autres, à son partenaire. Il n'est pas là pour se concentrer mais pour

se décentrer, pour être là dans la sensation. Cela va passer déjà par un travail de l'apprentissage vivant, au pifomètre. On apprend son texte sans chercher à mettre une émotion. On apprend juste du sens. Et c'est à partir du moment où on va bouger sur le plateau que là, on va réellement l'apprendre. Le texte est un voyage du corps ; il est l'aboutissement. Le théâtre finit par la parole. On ne parle que lorsqu'on n'a plus rien d'autre à faire ! Quand on fait tout ce qu'on pouvait faire avec son corps. Et donc, on va chercher des appuis dans la mémoire primitive. Appuis qui ne sont pas forcément ceux de la mise en scène d'ailleurs, et qui permettent de respirer, de sentir et faire que notre corps va un peu baisser les armes, qu'il commence à se déformer, à prendre le corps du personnage.

Ces attitudes ne sont peut-être pas dans le texte mais on sent comment le texte les amène. Par un travail du corps, corps ouverture à l'autre. On doit accepter d'être un espace vide dans lequel s'inscrit le personnage. Pour être dans la transaction à l'autre. On est ouvert car le corps de celui qu'on a en face est en pleine évolution. Cette technique est surtout là pour nous permettre d'être en parfaite adéquation corporelle avec le partenaire. C'est une histoire de corps, athlétique, construit sur le corps.

Si le corps est juste, la parole est juste, la respiration est juste. On a un devoir d'interprétation par rapport au texte, on est des passeurs, une dette envers le poète qui a créé un personnage pour l'offrir. On est dans une certaine maîtrise et en même temps une liberté. On doit être dans un contrôle technique et en même temps une totale ouverture du corps. On est à la fois parturiente car on donne naissance à un personnage, et maïeuticien car nous le faisons accoucher. Je ne sais pas si, en tant que professionnelles, vous faites les deux choses en même temps !

Parfois il y a le pouvoir, le corps rejette. Il dit non. Qu'est ce que je fais là. Le corps rejette le personnage. Entre moi et le personnage, il faut que l'un des deux capitule. Il y a un besoin de rétablir cette espèce de pensée intérieure, de réintégrer certaines choses. Et de rétablir cette énergie qui doit émaner du corps pour

pouvoir agir sur le spectateur et accepter le personnage. Le corps fait un déni de grosse théâtral... Voix cassée, courbatures... empêchant d'aller sur scène. Je ne voulais plus à un moment de ce personnage-là. Il faut accepter.

Et le comédien est déjà un combattant quand il est sur le plateau, il livre quelque chose. Mais le premier combat, il est en notre corps à nous, accepter ces modifications qu'apportent le personnage et le temps de la représentation.

C'est un long travail pour que le corps vienne dans le travail du comédien. Il y a cette lutte entre soi-même et le personnage et il faut y arriver. Et si on capitule, c'est parce qu'on va vers autre chose. On ne baisse pas les armes, on monte celles du personnage, on les monte vers le public, on part à la rencontre de quelqu'un. Traversé, disponible à toutes les émotions. Ce n'est pas le piano qui a écrit le concerto, tu es toi l'interprète. Disponible. Et on décolle, dans des états que l'on ne comprend même pas. Une alchimie intérieure s'est déroulée.

Et je terminerai en citant Ariane Mnouchkine qui dit :  
« *Le théâtre, c'est l'art des corps* ». •

LL

Le texte est un voyage du corps ;  
il est l'aboutissement. Le théâtre  
finit par la parole. On ne parle que  
lorsqu'on n'a plus rien d'autre à faire !

77

# La sage-femme a-t-elle un corps?

## NOTRE CORPS NOUS EST PRÉSENT DÈS NOTRE ARRIVÉE AU MONDE.

Chacun fera avec ce que la nature lui attribue : rond, long, informe, difforme ou conforme. Pris ou épris, masculin, féminin ou les deux à la fois. Toujours là avec nous et entre nous-même, entre nous et les autres.

Si nous considérons l'identité comme un entremêlât entre une conscience de soi et de ce qui nous constitue et une conscience d'être au monde avec les processus de relations, de communication et de culture, nous pouvons nous poser la question de l'importance du corps dans la constitution de l'identité. Et là, celle de la sage-femme qui implique une relation avec l'environnement et les autres, une ouverture.

**P**ar son corps, ses mouvements, ses émotions et ses gestes, chacun va relater le monde qui est en lui, le traverse et l'environne. La compréhension de l'autre suppose alors une intercorporéité. Le corps est ancrage dans le monde mais aussi point de vue sur le monde. Vivant et vécu.

Chaque sage-femme va devoir en permanence avoir une conscience d'elle-même et de son corps. Ce corps a une histoire, une mémoire, des désirs et une imprévisibilité. Il aura à percevoir et sera confronté à l'expérience de l'intime. En même temps que la sage-femme saisira les émotions de la femme et accueillera ses gestes, elle sera dans une rencontre à l'indicible.

Par ses actions partagées avec la femme, la sage-femme fera l'expérience de son propre corps et de sa pensée. Le corps de la sage-femme devient un intercesseur actif.

Mais la sage-femme se construit de façon personnelle et pas forcément comme la femme va la voir. Car celle-ci ne perçoit pas les choses de la même façon. En fonction de chaque vécu, de chaque expérience, il y a quelque chose de soi qui est amené à évoluer, à changer.

Pourtant, la sage-femme reste sage-femme... Comment changer alors à chaque rencontre en restant la même ?

Cet état se construit au travers la réflexion : en découvrant un sens et une cohérence, en étant en congruence avec soi-même, la sage-femme peut rester identique à elle-même et traverser le temps de sa fonction dans une autre dimension, une autre identité.

Son expression gestuelle est aussi un médiateur de sens pour la sage-femme : ses gestes corporels marquent le corps de la femme. Un geste de savoir qui met en relation. Un geste qui la corpore et l'incorpore dans son statut.

La sage-femme extériorise ; elle évolue dans un hors de soi et crée la vie.

Son geste, sa voix, son corps fait sens et devient l'émergence de sens et lieu de la pensée. Le corps de la sage-femme détient sa propre possibilité et efficacité dans la signification de ce qu'elle est.

Mais les gestes de la sage-femme la façonnent-elle ? De quelle manière n'est-elle sage-femme que parce que son corps est connecté à sa technique ? Peut-on se poser la question du corps de la sage-femme sans se poser la question du sens de sa fonction, les deux étant intimement confondus ?

Ré-fléchit. Re-gardant.

Le corps s'inscrit dans le geste de celle qui touche et qui regarde. Et de ce fait il participe à la conscience de soi dans la conscience simultanée de l'autre et du monde.

Il existe une disponibilité et une réceptivité : le regard, la main de la sage-femme aide à diagnostiquer, à accompagner. Elle touche son monde et existe. Ses gestes sont pour elle une prise de connaissance de son corps touchant et touché. Et par sa corporéité, elle reste son humanité.

Le corps surgit dans l'échange. La femme occupe donc une place privilégiée pour l'identité et la conscience de soi et de son corps pour la sage-femme.

Le geste de la sage-femme vers la femme, par sa répétition, sa transmission et sa cristallisation crée l'empreinte de la sage-femme sur elle-même et imprime son identité. Par sa gestuelle quotidienne, le corps de la sage-femme apparaît. Et nous voyons bien à quel point certaines ont du mal à ne plus effectuer de toucher vaginal systématiquement en consultation.

Le corps et le geste sont centraux dans l'expérience de la sage-femme. Ils sont langage, langage par lequel elle est parlée, langage où se traduit le plus vrai de son identité naturelle comme de son identité professionnelle.

La sage-femme produit et reproduit par son corps et ses gestes des représentations qui échappent au sujet qu'elle est et qui les développe. La sage-femme doit à voir ce qu'elle est professionnellement et en fournit par ses gestes et son corps une réalité immédiate et physique.

Mais il existe pourtant toujours un mouvement entre sa spontanéité de l'être et la maîtrise de son geste. Le regard qu'elle porte sur la femme est déterminant pour la reconnaissance de ce qu'elle est. Mais celui que la femme porte sur elle l'est tout autant : rencontrer l'autre est rencontrer son corps.

L'identité de la sage-femme se joue donc dans un rapport à l'autre éminemment corporel. Et notamment dans ce qu'il montre et exprime.

C'est pourquoi il suffit d'un geste, d'un regard mal interprété pour faire avorter toute relation entre la sage-femme et la femme.

Le corps de la sage-femme est aussi plongé dans un champ politique : il est investi de pouvoir mais aussi de domination et de considération économique : le corps de la sage-femme, comme celui des femmes au travail, est plus rentable ! Le corps de la sage-femme est une réalité politique plongée dans le rapport de pouvoir. Il n'est pas sans équivoque et est le fruit d'une élaboration sociale et culturelle insérée dans la communauté même des sages-femmes... et des femmes.

Il paraît naturel aux sages-femmes de mettre en avant leur corps féminin et les valeurs sociales qu'il véhicule. Son corps est ainsi déjà investi de savoir et de technique. Il est façonné et construit par son milieu et son éducation qui imposent leurs lois, leurs normes et leurs intérêts. Le corps de la sage-femme est en quelque sorte instrumentalisé. Et cela fait prendre le risque que son geste devienne simple produit d'une culture médicale mais aussi social, moral et culturel féminin. Un corps et un geste venus d'une éducation normalisante déjà là, ayant subi des injonctions éducatives qui déterminent des conduites et des comportements intimes ou publics.

Le corps de la sage-femme est construit par l'environnement collectif et perd de sa subjectivité.

Le problème de la sage-femme va être d'ajuster ce qu'elle est, l'image qu'on a construite d'elle et l'image qu'elle veut avoir d'elle-même.

Son savoir du corps n'est pas seulement le sens du savoir de sa fonction mais un certain assujettissement aux normes du féminin. Elle vit dans un monde particulièrement patriarcal et machiste, se situant elle souvent dans cette domination du médecin. Et elle a mis en avant ce que ceux-ci attendaient : leur corps naturel, leur corps féminin. Même les hommes sages-femmes, qui ont fait débat à leur origine, ont dû reprendre les normes du féminin pour s'insérer dans la communauté.

De fait, les sages-femmes ont hiérarchisé leur corps...

Il convient alors de faire éclater ce qui transparait par leur corps et qui donne une conscience d'être, passant par les normes du féminin pour la reconnaissance des autres. Pour pouvoir faire l'ampleur de son expérience corporelle car chacun est une partie de la multiplicité des êtres humains.

La sage-femme est aussi celle dont le geste répond à l'imprévisible, à l'inattendu. Elle s'approprie, transforme et interprète alors les gestes communs à toutes et qu'on lui a appris.

Son corps doit être un signifiant dans lequel une sensation s'inscrit dans la maîtrise. Corps alphabet de l'esprit, corps parlant. Corps nommé. Champ ou domaine, enceinte ou enclos.

Elle développe un savoir corporel, un langage incarné.

Son corps est présent au monde avec toutes ses interactions. Elle doit chercher un geste libre et libéré, sans histoire écrite à l'avance, sans connotation, dans une relation singulière à la femme.

Mais son identité professionnelle ne peut pas toujours se reconnaître dans une telle volonté d'abstraction. Corps enseignant. Corps obstacle. Duité et dualité.

LL

Il y a, dans chaque naissance et chez chaque sage-femme qui y participe, la réécriture du monde. Corps fécond. Espace, lieu, ponctuation. Corps changeant, révélateur de présence.

77

Le corps de chaque sage-femme peut-il être alors le contenu changeant d'un contenant immuable et historique ?

La sage-femme témoigne, face à la pluralité humaine qu'elle rencontre, de l'impossibilité de tracer une frontière entre corps objet et corps sujet, entre masculin et féminin. Elle ouvre à d'autres potentialités humaines dans lesquelles chaque différence, chaque qualité différente va pouvoir trouver sa place. Aussi peut-il y avoir autant de monde que de sages-femmes...

Quelque chose d'une altérité inédite chez la sage-femme suspend le fait qu'il y ait deux sexes, ouvrant ainsi à l'infini.

Et si certaines valeurs historiquement liées au corps féminin de la sage-femme devaient être gardées, il faut éviter de la faire au prix de la distinction artificielle du corps sexué.

Le geste commun à la profession et le geste libre peuvent cohabiter dans le corps qu'elle a et le corps qu'elle est. Le corps est visée sur le monde. Dans un même corps, les deux gestes s'expriment. Dans leur paradoxe apparent ils composent même l'être dans le corps de manière interpellante : chacun des deux gestes s'actualise et se produit. Ainsi, il devient possible de nouer une relation sincère avec soi et avec l'autre.

Le corps est un lien, une relation de complicité charnelle avec le monde, un médiateur.

Et il démontre à la femme enceinte ou qui accouche l'intentionnalité de la sage-femme, rappelant simultanément à cette dernière que son identité correspond à une expérience vécue en actes. Une complémentarité entre l'objet et le sujet, entre le masculin et le féminin. Corps de douleur, corps de jouissance, corps de savoir. Territoire de vie.

Il y a, dans chaque naissance et chez chaque sage-femme qui y participe, la réécriture du monde. Corps fécond. Espace, lieu, ponctuation. Corps changeant, révélateur de présence.

Il a un langage partagé. Une danse se dessine entre le corps de la sage-femme et celui de la femme accouchant, vérité d'une présence accordée, d'un amour à franchir. Une synchronisation nécessaire de l'un vers l'autre et de l'autre vers l'un, un partage dans l'immédiateté de la rencontre et de la scène qui se déroule. Chaque geste, chaque appel, chaque plainte est affirmation, expression, communication à la fois singulière et solitaire... Cette synchronisation des corps permet de ne pas se sentir seul. Corps à corps.

La sage-femme n'effectue pas ses gestes pour elle-même, elle les effectue pour la femme qu'elle accompagne. Et si certains sont déjà écrits à l'avance, ils le sont pour être partagés avec le corps de la femme. Rendez-vous secret et sacré. Expérience d'une conscience modifiée, clairvoyance de la connaissance. Coup de foudre, coup de cœur, coup de corps.

La sage-femme doit apprendre à jouer avec le geste libre et reconstruisant, en traduisant chacun de ses gestes dans chaque naissance, dans sa propre intentionnalité. Corps ouvert? Créateur. Corps libre. Corps de lien entre l'existence et l'être.

Dans chaque geste appris, dans chaque geste mécanique appris, dans chaque action doit se créer un espace de liberté, de poésie où va pouvoir s'exprimer sa propre sensibilité. La sage-femme est une identité ouverte avec, dans la conscience de son identité, l'intégration de son existence. Le corps apparaît alors être une vraie articulation entre soi, le monde et l'autre, qui forme l'identité originariaire de la sage-femme.

Mais cela s'enseigne, se transmet pour que la sage-femme n'ait pas peur d'entrer dans l'inconnu de ce que cela représente et ne se réfugie pas dans un corps et des gestes techniques et mécaniques conformes à ce qu'on lui a appris et les rendant de plus en plus précis. Il n'est pas simple pour tous d'être, par son corps, dans une relation à l'autre. Le corps-savoir est refuge, protection face à la réalisation que son propre corps est aussi jouissant, sensoriel.

Les frontières semblent pour certaines trop incertaines.

Il n'est pas enseigné à la future sage-femme de ne pas s'arrêter au cadre, de savoir y insuffler sa propre vision, ses découvertes, sa sensibilité, son abandon, pour que puisse se croiser la mécanique du geste, ce qu'on attend de sa retransmission et celle de la vision de la patiente. Un enseignement où la conscience du corps dans le développement de la conscience de soi et de son environnement peut amener à prendre sa fonction avec réflexion. Alors, tout le corps est présence. Voix, regard, toucher.

Un corps concentrant le mystère du don.

La sage-femme a un corps quand elle accepte cet écart entre soi et soi-même dans sa présence à la femme qu'elle assiste, cet espace de liberté où le geste créateur existe, transformation du geste commun en un geste qui acquiert une dimension autre. Un corps et un geste qui ont toujours été mais qui ne le sont plus tout à fait, développant, tout en gardant leur dimension objective et reconnaissable, une dimension de relation. Le corps de la sage-femme fait grandir le matériau initial. Elle ne représente plus mais présente la naissance.

Elle crée un double mouvement entre son corps professionnel et ce qu'elle est, elle-même, entre l'intime et le collectif. Alors, elle est médiation des êtres entre eux, s'affranchissant d'un discours protocolaire déjà écrit par la science en y mettant l'accueil de la singularité, du mystère, de l'indicible de chaque femme.

Le corps de la sage-femme permet ainsi à la femme de faire la différence entre l'histoire obstétricale et son histoire

familiale et personnelle, entre la médecine et sa propre vérité. C'est dans cet espace que la sage-femme prend corps pour la femme et permet de répondre, face au corps douloureux, à la demande de réparation émanant de sa plainte.

Comme une zone frontière. L'appui sur le corps de la sage-femme, corps de savoir et de rencontre, redonne de l'unité au corps morcelé, souffrant et jouissant de la femme. Il fait imaginativement dérivations entre elle et le bébé, entre elle et ses pulsions.

Il interdit l'affrontement brut et instaure la possibilité de continuité. Et la sage-femme, soutenue par son corps professionnel, peut s'y engager, personnifier cette zone de passage où peut surgir la parole de la femme, permettant la séparation sans perdre ses repères et ensuite l'attachement sûr.

Le corps de la sage-femme et ses gestes deviennent un ensemble de représentations, d'images, de croyances, de désirs, de symboles qui lui donnent toute une richesse et un sens.

Elle peut le saisir dans ses potentialités d'action. La manière dont elle se positionne et effectue son geste les rendent vivants.

Il en résulte pour elle aussi une pensée de l'ouverture, un ouvert à la relation, source permanente et féconde avec la femme, l'enfant, l'homme et le monde au moment de la naissance.

Vivre son corps dans son environnement, sa temporalité, son individualité et son professionnalisme est le dépasser, le transcender et vivre son engagement.

Le corps fait présence à soi dans l'expression d'un moment permettant l'incarnation de la présence du temps en lui. La sage-femme a un corps à ce moment-là, anonyme quand la femme qui accouche l'interpelle, dans un dialogue de sa présence au monde, à cet instant précis. Corps de sage-femme ouvrant les possibles de l'expérience saisie comme telle.

Co-appartenance au monde. Co-appartenance au langage. La femme se saisit du corps de la sage-femme comme une relation mouvante et dialectique, ying et yang, chacun ayant besoin de l'autre pour exister mais cherchant constamment à s'en libérer.

Le regard de la femme s'approprie le corps de la sage-femme. Celle-ci doit l'accepter au-delà de son propre corps, mais aller dans son corps de sage-femme. Le corps de la sage-femme est alors pour elle comme pour l'autre, non pas une simple logique pour donner un contenu à la connaissance, mais une réelle incarnation de leur présence dans le monde. Ouverture vers l'être. •

**« C'est dans l'épreuve que je fais d'un corps explorateur voué aux choses et au monde d'un sensible qui m'investit jusqu'au plus individuel de moi-même et m'attire aussitôt de la qualité à l'espace, de l'espace à la chose et de la chose à l'horizon des choses, c'est-à-dire à un mode déjà là, que se noue une relation à l'Être ».**

**Maurice Merleau-Ponty**

# La sage-femme a-t-elle un corps? Mais qui accouche qui?

**DANS CETTE COMMUNICATION, JE VAIS PARTIR D'EXPÉRIENCES VÉCUES.** Je tiens à signaler que l'écrit ne rendra peut-être pas compte de l'échange avec la salle (silences, rires, souffles), témoins de la charge émotionnelle présente lors de ces journées. Dans ce qui suit il sera question plus spécifiquement de la question de l'ancrage corporel des émotions. J'explore cette perspective à partir d'un point de vue particulier, le mien, mais j'espère qu'il pourra vous toucher.

Toucher le fond pour remonter et s'ouvrir

Après avoir réalisé un Master de Sociologie en parallèle de mon activité de sage-femme, j'étais épuisée. Je me suis ainsi retrouvée dans un centre de retraite de méditation et c'est là que je suis revenue à mon corps, après avoir été plutôt « dans la tête et les idées ».

Je n'ai pas choisi un sujet de recherche par hasard pour mon mémoire, j'ai étudié l'accouchement à domicile. Je remarque aujourd'hui que dans le choix de ce sujet, j'exprimais en fait le désir d'approcher l'accouchement à domicile tout en gardant une distance. Aujourd'hui j'accepte de me dire qu'à l'époque il ne pouvait pas en être autrement pour moi.

Ce travail m'a appris plusieurs choses :

J'ai appris les liens entre le corps et l'esprit. Nous avons tou.te.s, en tant que sage-femme, des anecdotes à ce sujet. Imaginons par exemple une femme souhaitant absolument que son conjoint soit là pour l'accouchement. Elle a des contractions toute la journée mais son col ne se dilate pas... À peine son conjoint est-il arrivé qu'elle met au monde son bébé.

Bien d'autres anecdotes, en rééducation du périnée par exemple, me viennent à l'esprit. J'ai fait la formation CMP (connaissance et maîtrise du périnée) dans laquelle, grâce à des visualisations en lien avec le périnée, des muscles périméaux bougent spécifiquement indépendamment de la volonté. Quand je me suis rendu compte que la seule visualisation activait un muscle, les liens entre le corps et l'esprit ont pris tous leur sens<sup>1</sup>.

Je me suis alors dit que s'il y avait tant de liens, j'allais peut-être pouvoir guérir mon esprit avec mon corps et vice-versa.

LL

Je me suis alors dit que s'il y avait tant de liens, j'allais peut-être pouvoir guérir mon esprit avec mon corps et vice-versa.

77

Il existe une place pour toutes les dimensions de l'être

Quand je me suis trouvée auprès de collègues praticiennes en accouchement à domicile, j'ai ressenti qu'il y avait dans ce mode d'exercice une place pour mes émotions, tant dans la relation avec mes consœurs qu'avec les femmes.

J'ai pu aussi découvrir que le commencement de la vie – cet événement de la naissance – pouvait être tellement simple... Ceci a été extrêmement libérateur.

J'ai aussi compris que le corps des femmes n'était non pas « fait pour accoucher » – expression qui suggérerait une injonction à la maternité – mais qu'il était bien capable d'accoucher. Et ça, ça fait tellement diminuer la pression... « *Chouette je ne suis pas Dieu!* » (Sourires).

Peut-être avez-vous tou.te.s ressenti, en tant que professionnel.le.s, cette pression qui consiste à se dire que nous devons sauver ce bébé et cette femme. On ne sauve personne. Enfin, parfois si, mais j'entends par là qu'un organisme a les moyens en lui-même de se maintenir en vie. Et ça, qu'est-ce que c'est beau!

Lorsque la naissance est refusée

Pour reprendre mon histoire personnelle, je reviens donc à ma retraite de méditation. Cette retraite se faisait avec un contemporain d'Arnaud et Denise Desjardins.

Arnaud et Denise Desjardins étaient un couple français. Lui était réalisateur de films documentaires et elle, artiste. Tous deux ont écrit de nombreux livres de spiritualité suite à leurs nombreux séjours en Inde aux côtés du sage Svami Prajnanpad. Ce maître indien parlait anglais, ce qui facilitait les échanges avec les Occidentaux. Il avait en outre suivi une formation de physique et avait eu connaissance des travaux de psychanalyse. Svami Prajnanpad a intégré des

1. Pour moi ce n'est pas un hasard: Dominique Trihn Din, fondatrice de la méthode CMP, était une praticienne AAD (accouchement à domicile).

éléments de psychanalyse pour mettre au point une technique particulière, le « *lying* »<sup>2</sup>. Cette technique a pour but de détruire le mental, l'ego<sup>3</sup>, parties de nous-même voulant tout contrôler et nous empêchant d'accepter ce qui est.

**Voici un exemple pour imaginer le propos.** En salle de naissance, un.e professionnel.le de santé s'exprime : « *Cette femme va accoucher en 2 heures ! (Ton péremptoire n'amenant pas de discussion). Elle va se dilater d'1 cm par heure et si ce n'est pas le cas, nous mettrons des ocytocines...* »

Quand nous voulons conformer à tout prix la réalité à ce que nous voulons, nous passons à côté de ce qui se passe vraiment : chaque processus est différent, avec une dynamique propre, qu'il convient de comprendre et de respecter avant d'intervenir pour l'accompagner.<sup>4</sup>

Le *lying* permet de retrouver l'événement originel qui fait que nous surréagissons à l'âge adulte dans certaines situations. Il s'agit souvent d'un refus face à un événement dans la prime enfance (moins de 6 ans). Certaines situations similaires à celles rencontrées provoqueront une réaction disproportionnée.

**Un exemple concret.** Arnaud Desjardins ne pouvait supporter certains changements inattendus. Après un reportage d'un an, lorsqu'il revint sur son lieu de travail, le plateau avait été réorganisé. Ce fut pour lui insupportable, lui provoquant des émotions disproportionnées : tristesse, colère, etc. Lors de séances de *lying*, Arnaud Desjardins revit une scène de son enfance, éprouvant des tensions dans son corps. Dans cette scène il vit son frère à sa naissance prendre le sein de sa mère et il s'en sentit alors dépossédé<sup>5</sup>.

Le fait d'avoir fait remonter à la conscience cet événement lui permit de débloquent des mécanismes sous-jacents l'empêchant de réagir avec justesse.

Lors des séances de *lying*, la personne est allongée et accompagnée d'un.e guide. Le cadre peut être celui d'un centre de retraite silencieux. Être au repos est en effet favorable à la remontée des émotions et des sensations.

Lors de ma retraite, j'ai rencontré une personne dont l'histoire a illustré l'importance de mon travail. Au début du séjour, cette femme était toute voûtée et bloquée dans son corps, n'arrivant pas même à tendre son bras vers l'arrière. Au bout de 4 à 5 jours, elle est venue me voir dans la salle du repas : « *Toi qui es sage-femme, dis-moi. Quand je suis sur le matelas, en séance, je fais ces mouvements-là (elle mime) et je pense que cela a un lien avec ma naissance* ».

2. Arnaud Desjardins « À la recherche du Soi, III : Le vedanta et l'inconscient » Broché, 1986.

3. Pour aller plus loin, par exemple « ABC d'une sagesse, Paroles choisies de Svâmi prajnanpad », Spiritualités vivantes, Albin Michel, 2009 ou encore : Sumangal Prakash (Auteur), Svami Prajnanpad (Auteur), Daniel Roumanoff (Préface), Colette Roumanoff (Traduction) « L'expérience de l'unité » Broché - 29 mars 2013.

4. Dans cette perspective, le consentement de la patiente vient confirmer nos hypothèses et en même temps nous rappeler à chaque étape quelle place nous occupons.

5. Voir Arnaud Desjardins « À la recherche du Soi, III : Le vedanta et l'inconscient » Broché, 1986.

LL

Je me suis alors dit qu'il était possible de passer toute une vie à tourner autour d'un événement fondateur.

77

Elle faisait des mouvements de tête et de rotation avec son bras. Je n'arrivais pas à comprendre la position dans laquelle elle était née : par la tête, les fesses ? Il m'a semblé qu'avec son bras, elle dessinait une manœuvre de Jacquemier et avec sa tête, un mouvement de déflexion. Manifestement, l'accouchement avait été difficile. J'étais médusée de voir cette femme faire des mouvements que je connaissais bien, pour les avoir appris dans ma formation de sage-femme. Cette femme était auxiliaire de puériculture... Je me suis alors dit qu'il était possible de passer toute une vie à tourner autour d'un événement fondateur. À la fin de la semaine, elle rayonnait et se mobilisait correctement.

Cette expérience m'a montré de manière très puissante que j'étais sur la bonne voie dans mon travail.

### Le souffle, la vie et la présence aux corps : des remparts

Lors de ma retraite, j'ai pu pratiquer certaines techniques de méditation comme la présence aux sensations du corps et au va-et-vient du souffle<sup>6</sup>.

Grâce à ces enseignements, j'ai appris à réorganiser mon temps, prenant des temps de pause entre les patientes. Cela a été difficile, il y avait toujours une bonne raison de ne pas respecter cet engagement. Cependant, dans notre travail, nous voyons de nombreuses patientes, recevons leurs histoires. J'utilise désormais une pratique de respiration consciente pendant une minute entre chaque patiente pour « laisser partir » ce que j'ai reçu comme charge émotionnelle.

J'ai pu constater l'effet des respirations conscientes lors de mes premières gardes à la maternité des Bluets. J'accompagnais une femme dont l'accouchement se déroulait sans péridurale, c'était nouveau pour moi. On m'avait dit que le souffle, c'était génial pour soulager lors de l'accouchement. Je conseillais alors à cette femme de souffler et je me détendais en même temps !

**Enfin, dernière anecdote à propos du souffle et de mon exercice professionnel.** J'accompagnais une femme terrorisée par l'accouchement et cela jouait sur

6. Yongey Mingyur Rinpotché « Bonheur de la méditation » préface de Mathieu Ricard, collection Spiritualité, le livre de poche, 2015. Voir aussi tous les livres de Christophe André sur la méditation pleine conscience.



mes propres peurs, surtout quand elle eut une césarienne et qu'elle se mit à saigner. Lorsque j'ai appuyé sur son utérus, des caillots sont sortis, plus gros que ceux que je n'avais jamais vus. Je me suis retrouvée à appeler à l'aide et j'ai eu l'impression de n'avoir su quoi faire pendant quelques secondes. Je me souviens qu'une des premières choses qu'une de mes collègues m'a dite est « *souffle!* » et la pression a lâché... J'étais revenue ici et maintenant. Sans cela j'étais paralysée, mon corps aussi, je n'étais plus ici et maintenant, j'étais dans mes tensions et dans mon refus de ce qui se passait...

En entendant les interventions aujourd'hui, je me suis dit que mon travail exigeait de moi d'être en cohérence avec mes émotions. C'est ce que j'adore dans ce travail, mais avoir des espaces où je peux travailler plus en profondeur, dans toutes les sous-couches de mon être, m'apparaît comme une nécessité pour moi et les personnes que je vais accompagner. Là encore, les apprentissages suivent des allers retours en vie professionnelle et personnelle.

À propos de la violence dans les soins.  
Que peut nous apporter notre corps ?

Des collègues sages-femmes m'ont dit : « *Quand je suis avec une femme, je n'ai plus l'impression d'avoir de corps.* » Je me suis dit que nous établissons peut-être un pont entre elles et nous, une sorte de pont relationnel mettant au second plan « le reste ». Cela m'a questionnée par rapport à ma propre pratique lorsque j'examine une femme : en CMP, je suis au bout de mes doigts, c'est tout ce qui compte, la sensation.

C'est important que cette danse entre cette femme et nous, ce flux continu d'émotions, d'énergie, soit juste. Et c'est là que j'aborde les thématiques autour du pouvoir. Il y a le pouvoir qui vient de l'intérieur de nous-même<sup>7</sup> et celui que l'on exerce sur autrui<sup>8</sup>. À chaque moment l'ego peut récupérer une situation, utiliser l'autre à son propre profit. Le seul rempart que j'ai trouvé à ce jour — et si vous en avez d'autres je suis preneuse — c'est de revenir à mon corps.

Je posais des questions sur la maltraitance à un lama<sup>9</sup>, un sage que j'aime beaucoup. Il m'a dit : « *Si tu es dans la veille, dans la présence à ton corps qui te permet d'avoir l'espace pour être dans l'action et pas dans la réaction, tu es dans la bienveillance, tu as juste une « bonne veillance » et donc tu*

7. Par exemple : « *Quand nous plantons, quand nous tissons, quand nous écrivons, quand nous enfantons, quand nous organisons, quand nous soignons, quand nous courons à travers le parc, dans la brume exhalée par les séquoias, quand nous faisons ce que nous avons peur de faire, nous ne sommes pas seules. Nous sommes du monde et les uns avec les autres, et notre pouvoir-du-dedans est grand même s'il n'est pas invincible. Si nous pouvons être blessés, nous pouvons soigner ; si chacun de nous peut être détruit, en nous il y a le pouvoir du renouveau. Et il est encore temps de choisir ce pouvoir-là.* » Starhawk « *Rêver l'obscur, Femmes magie et politique* », édition Cambourakis, 2015, p. 53.

8. Pour une exploration plus approfondie de ces deux notions « pouvoir du dedans » et « pouvoir sur » voir par exemple « Starhawk « *Rêver l'obscur, Femmes magie et politique* », édition Cambourakis, 2015 ».

9. Une personne qui a fait une retraite de 3 ans. Il s'agit du lama Gyaltsen (octobre 2017).

LL

Si tu es dans la veille, dans la présence à ton corps qui te permet d'avoir l'espace pour être dans l'action et pas dans la réaction, tu es dans la bienveillance...

77

*peux être dans la « bien-traitance ». En revanche si tu n'es pas dans la veille, tu es dans la « mal veillance » et là tu peux être dans la « mal-traitance ».*

J'avais envie de revenir sur les pratiques comme l'épisiotomie. Qu'est ce qu'on coupe en nous-même quand on coupe l'autre ?

Ce n'est pas anodin de couper une autre femme. Je pense que réfléchir ou tout simplement revenir sur des choses qui se sont passées doit à la fois être une démarche collective et individuelle. Pour aller chercher « sur quoi ça tape »... Qu'est ce qui fait qu'à un moment donné on coupe l'autre, surtout sur cette partie-là ?

## Conclusion

Il ne s'agit plus d'apprendre par cœur mais d'apprendre par le corps ici et maintenant. Il n'y a rien besoin de faire. Tout est déjà là, il suffit d'« être ». •

Merci à Mai Le Dû pour son amicale relecture.

# Éprouver son corps dans l'enseignement en maïeutique, une expérience originale

## CLAIRE PERRIN

Qu'est ce que se former à la maïeutique ? À l'art d'accoucher les corps mais aussi les esprits ? Se former à l'instant mais aussi au devenir, être soi, s'écouter, penser, s'accoucher soi-même ? Se former à la possibilité de partager avec l'autre son devenir, son désir d'être, son humanité ?

Comment approcher ceci dans une école de sages-femmes où l'engendrement de l'humanité se fait dans un contexte de contraintes, de violences, de jeux de pouvoirs ? Nous sommes cependant au cœur de la gestation de la profession de sage-femme, de sa genèse, de son histoire et de sa formation.

### LE CONTEXTE : LA CRÉATION DES UNITÉS D'ENSEIGNEMENTS LIBRES

La réforme des enseignements fut une opportunité à saisir ; les référentiels de l'enseignement s'ouvraient aux sciences humaines et la création des unités d'enseignements libres dans le cadre de « l'universitarisation » de l'école furent une chance à saisir. Nous l'avons reçue comme une aubaine.

J'étais directrice de l'école et je travaillais en CHU depuis longtemps. Je me demandais ce que nous voulions que les jeunes sages-femmes deviennent. Comment les former autrement, quelle âme leur insuffler, comment leur donner envie de s'exprimer, d'apprendre autrement ?

Maï venait d'intégrer l'équipe enseignante et ce fut l'occasion pour nous de nous demander comment nous pouvions repenser l'enseignement, comment la maïeutique pouvait prendre corps. Nous avions envie d'un nouveau projet pédagogique, d'un nouveau vécu, en profitant des UE libres.

## MAÏ LE DÛ

Je venais d'arriver comme enseignante à l'école de sages-femmes de Tours grâce à Michèle Rivière qui avait pris le risque d'un recrutement « atypique ». Je venais en effet de petites structures hospitalières rurales et de

## LL

Nous voulions introduire le plaisir, la spontanéité, la créativité, surtout sans jugement et sans concurrence chez ces étudiant.e.s habitué.e.s depuis leur plus jeune âge à la réussite...

## 77

l'exercice libéral, pratiquant le « suivi global ». Je n'avais jamais exercé en CHU. J'avais par contre été – ce qui est apparemment assez rare – une étudiante sage-femme heureuse, ce qui me permettait d'arriver pleine d'entrain à ce nouveau poste. Il se trouve par ailleurs que j'étais depuis plusieurs années en contact avec le milieu des arts et du spectacle vivant et que je connaissais donc bien un certain nombre d'artistes. Et ceci, vous allez le comprendre, est essentiel pour la suite.

En côtoyant les étudiant.e.s, ma première surprise fut de constater la souffrance et le mal-être de ces jeunes. Comment était-il possible d'être compétent.e.s dans l'accompagnement des couples en étant dans un tel état ?

Il faut dire que la première année des études de médecine provoque chez ces jeunes gens une coupure radicale : sans sorties, parfois loin de leurs familles, de leurs amis, sans aucune vie culturelle, sans pratique de sport ou de musique et, de plus, en compétition avec les autres jeunes de la promotion. Concours oblige.

Nous abordions cette proposition d'unités d'enseignement libres avec notre seule intuition, sans *a priori* et nous pensions qu'elle pouvait être l'opportunité de cultiver l'écoute de soi et de l'« autre » : les soignant.e.s, les patient.e.s, et ainsi favoriser également l'apparition d'un esprit de corps, en vivant ensemble des expériences nouvelles et des émotions positives.

Nous voulions introduire le plaisir, la spontanéité, la créativité, surtout sans jugement et sans concurrence chez ces étudiant.e.s habitué.e.s depuis leur plus jeune âge à la réussite, à la sélection par des examens et des concours.

Nous souhaitions aussi améliorer la culture générale délaissée depuis l'entrée en PACES : en effet, la plupart des étudiant.e.s nous avaient dit n'avoir jamais été au théâtre en dehors d'une séance scolaire...

Nous avons donc fait le choix de quitter un peu la gynécologie, l'obstétrique ou la pédiatrie lors de ces quelques heures pour permettre aux futur.e.s professionnel.le.s de découvrir « autre chose », en passant par le ressenti.

### Le choix des intervenants

J'ai fait appel à des ami.e.s professionnel.le.s dans la pédagogie artistique, pour être assurée de la qualité de la prestation d'une part, et, il faut bien l'avouer, pour des raisons de budget (24 euros brut de l'heure, autant dire qu'ils et elles perdaient de l'argent en venant chez nous) qui ont répondu présent heureusement.

Personne n'a refusé, ils et elles ont été magnifiques.

J'ai souhaité qu'ils et elles soient étranger.e.s au milieu de la périnatalité, étant ainsi certaine qu'il n'y aurait pas de tentation de contextualiser le travail en cherchant à le rendre directement « utile » professionnellement. C'était été contre-productif. Chacun.e devait pouvoir élaborer et intégrer cette expérience en fonction de son histoire, ses émotions, ses désirs, son corps.

### Le programme pédagogique

Le cahier des charges était clair : il fallait aider nos jeunes à (re)trouver des sensations, des ressentis et des émotions corporelles, éveiller la solidarité, l'écoute, appréhender le toucher. Autres points, il serait bon de travailler l'expression orale, la confiance, la gestion du stress... Dans ce cadre, carte blanche !

Puis nous avons donné carte blanche à nos premier.e.s intervenant.e.s :

Philippe Vallepin pour le théâtre, Emmanuelle Piganiol pour le chant, puis Bérengère Bodenan et Kylian Campbell pour la danse.

### Les obstacles

Les autres membres de l'équipe pédagogique furent parfois déstabilisées, n'adhérant pas à cette ouverture dont elles ne parvenaient pas à comprendre la finalité. Peu à peu, chacune fait son chemin, même si cette orientation ne fait toujours pas l'unanimité ! Certain.e.s étudiant.e.s exprimèrent aussi leur agacement face à cette innovation. N'y voyant pas de bénéfice immédiat pour la réussite à leurs examens (principale préoccupation, bien légitime au regard du système de formation), certain.e.s y participèrent au début plus par obligation que par engouement. Je dois dire qu'avec le recul, tou.te.s ou presque reviennent nous témoigner leur satisfaction : gain indéniable en confiance, en capacité d'écoute, en bien-être personnel.

Un obstacle important fut – et reste – le budget. Claire Perrin négocie pied à pied pour l'obtention de budgets alloués à cette formation, mais les temps sont durs et les possibilités n'évoluent pas comme nous l'espérons.

Nous avons une volonté de pérenniser cette expérience afin qu'elle s'ancre dans la durée. Pour cela, nous avons créé des partenariats avec des institutions implantées dans le paysage culturel : le Centre Chorégraphique National de Tours (CCNT) et le Centre Dramatique National de Tours (CDNT).

Outre les cours de théâtre et de danse dispensés par les intervenants de ces institutions, les étudiant.e.s doivent assister à deux spectacles de la saison culturelle.

Les retours sont pour l'instant extrêmement positifs, aussi bien de la part des étudiant.e.s que de nos intervenant.e.s que nous tenons ici à remercier chaleureusement, car sans leur investissement, jamais cette expérience n'aurait pu voir le jour. •

LL

Il fallait aider nos jeunes à (re)trouver des sensations, des ressentis et des émotions corporelles, éveiller la solidarité, l'écoute, appréhender le toucher.

77



# Corps, histoire et philosophie



Dot painting Aborigène

35

LA NAISSANCE D'UN  
CORPS PROFESSIONNEL  
AUX XIX<sup>E</sup> ET XX<sup>E</sup> SIÈCLES,  
LES SAGES-FEMMES

---

40

“PARFUM DE FEMME”

---

# La naissance d'un corps professionnel aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les sages-femmes

« Le titre V fixe le mode de la réception des sages-femmes dont l'utilité ne peut être révoquée en doute, mais à l'instruction desquelles le Gouvernement ne saurait porter trop d'attention »

Exposé des motifs de la loi du 19 ventôse an XI, Foucroy, 7 ventôse an XI

## Le corps des sages-femmes

### > RÉFLEXIONS SUR LES ATTRIBUTS DE LA SAGE-FEMME IDÉALE

**Lettre du docteur François Bonfils au préfet de la Meurthe, 20 mars 1806**

- **Force**: les soins à donner aux femmes en travail, surtout dans les accouchemens dits contre nature, exigent souvent un développement de forces dont ne serait pas capable une femme chétive, délicate, trop âgée, ou dans l'état de grossesse et de malaise.
- **Taille avantageuse**: ces soins exigent aussi des attitudes et des mouvemens variés trop fatiguans quelquefois pour une petite femme, et pour celle d'une taille excessivement grande.
- **Agilité**: s'il est quelques circonstances des accouchemens qui demandent un certain développement de forces, toutes exigent de l'adresse, de la souplesse, de la délicatesse, de l'agilité. C'est surtout dans les mains que doivent résider ces qualités, elles doivent être longues, minces, exemptes de roideur, et des callosités que produisent ordinairement les travaux rustiques, et qui diminuent si défavorablement la finesse et la délicatesse de l'organe du toucher.

### > DISCOURS D'OUVERTURE POUR LE COURS D'ACCOUCHEMENT DE L'ÉCOLE DÉPARTEMENTALE DE TROYES, 1<sup>er</sup> JANVIER 1835

Il faut mettre au premier rang les qualités physiques ou corporelles, l'agilité du corps, la souplesse des membres, l'adresse de la main, la délicatesse du tact. Sans la délicatesse exquise du toucher, comment pourrez-vous reconnaître la présentation, la position, la situation ou figure, les régions de l'enfant contenu dans l'utérus? Comment même dans certains cas reconnaître si c'est un enfant, s'il est vivant, s'il est bien conformé afin de pouvoir juger s'il passera par les détroits du bassin? Sans l'adresse de la main, vous sera-t-il possible de

manœuvrer dans les accouchemens laborieux où l'utérus se contracte, se resserre en comprimant la main, jusqu'au point même de causer l'engourdissement? Et si vous n'êtes forte, agile et souple, comme réussirez-vous à extraire l'enfant quand il faut opérer la version et le tirer par les pieds ou l'arracher avec le forceps?

### > ET SURTOUT LA SANTÉ!

Mâcon, 1782

Elles seront d'une constitution robuste; ne montreront à l'extérieur aucune infirmité dégoûtante, et marqueront sur elles un air de propreté.

Bonfils, 1806

L'absence de toute difformité, maladie habituelle ou contagieuse, dégoûtante comme hernie ou descente, fœtidité d'haleine, de transpiration, épilepsie, migraine, goutte, asthme, ulcères, cautères, dartres, galle, humeurs froides, maux vénériens, disposition à un embonpoint excessif, etc. etc.: les difformités et les infirmités déplaisent, répugnent, repoussent avec raison la confiance, et nuisent surtout au développement et à l'agilité. [...] L'embonpoint excessif détruit l'agilité et augmente le volume de la main et de l'avant-bras, de manière à causer un juste effroi aux femmes en travail.

## Les sages-femmes, profession médicale

### > LE COURONNEMENT LÉGISLATIF

**La loi du 19 ventôse an XI**

**Titre V**: de l'instruction et de la réception des sages-femmes

- **Art. 34.** Les sages-femmes feront enregistrer leur diplôme au tribunal de première instance et à la sous-préfecture de l'arrondissement où elles s'établiront et où elles auront été reçues. La liste des sages-femmes reçues pour chaque département sera dressée dans les tribunaux de première instance et par les préfets, suivant les formes indiquées aux articles 25 et 26 ci-dessus.

**Titre VI.** Dispositions pénales.

- **Art. 35.** Six mois après la publication de la présente loi, tout individu qui continuerait d'exercer la médecine ou la chirurgie, ou de pratiquer l'art des accouchemens, sans être sur les listes dont il est

parlé aux articles 25, 26 et 34, et sans avoir de diplôme, de certificat ou de lettre de réception, sera poursuivi et condamné à une amende pécuniaire envers les hospices.

- **Art. 36.** Ce délit sera dénoncé aux tribunaux de police correctionnelle à la diligence du commissaire du Gouvernement près ces tribunaux. L'amende pourra être portée jusqu'à [...] cent francs pour les femmes qui pratiqueraient illicitement l'art des accouchements.

### La loi du 30 novembre 1892

- **Art. 9.** - Les docteurs en médecine, les chirurgiens-dentistes et les sages-femmes sont tenus, dans le mois qui suit leur établissement, de faire enregistrer, sans frais, leur titre à la préfecture ou sous-préfecture et au greffe du tribunal civil de leur arrondissement.
- **Art. 18.** - Quiconque exerce illégalement [...] l'art des accouchements est puni d'une amende de 50 à 100 francs et, en cas de récidive, d'une amende de 100 à 500 francs et d'un emprisonnement de six jours à un mois, ou de l'une de ces deux peines seulement.
- **Art. 19.** - [...] L'usurpation du titre de sage-femme sera punie d'une amende de 100 à 500 francs et, en cas de récidive, d'une amende de 500 à 1 000 francs et d'un emprisonnement de un à deux mois, ou de l'une de ces deux peines seulement.

## L'unité dans la division

### > L'AMBIGÜITÉ D'UN SYSTÈME DE FORMATION

#### Aux sources des écoles, la loi de ventôse

- **Art. 30.** Outre l'instruction donnée dans les Écoles de médecine, il sera établi dans l'hospice le plus fréquenté de chaque département un cours annuel et gratuit d'accouchement théorique et pratique, destiné particulièrement à l'instruction des sages-femmes. [...]
- **Art. 31.** Les élèves sages-femmes devront avoir suivi au moins deux de ces cours et vu pratiquer pendant neuf mois ou pratiqué elles-mêmes les accouchements pendant six mois dans un hospice ou sous la surveillance du professeur, avant de se présenter à l'examen.
- **Art. 32.** Elles seront examinées par les jurys sur la théorie et la pratique des accouchements, sur les accidents qui peuvent les précéder, les accompagner et les suivre, et sur les moyens d'y remédier.
- Lorsqu'elles auront satisfait à leur examen, on leur délivrera gratuitement un diplôme, dont la forme sera déterminée par le règlement prescrit par les articles 9 et 20 de la présente loi.

#### Des limites communes et pérennisées : de 1803 à 1892

- **(1803) Art. 33.** Les sages-femmes ne pourront employer les instruments, dans les cas d'accouche-

ments laborieux, sans appeler un docteur ou un médecin ou chirurgien anciennement reçu.

- **(1892) Art. 4.** - Il est interdit aux sages-femmes d'employer des instruments. Dans les cas d'accouchements laborieux, elles feront appeler un docteur en médecine ou un officier de santé.

Il leur est également interdit de prescrire des médicaments, sauf le cas prévu par le décret du 23 juin 1873 et par les décrets qui pourraient être rendus dans les mêmes conditions, après avis de l'Académie de médecine.

Les sages-femmes sont autorisées à pratiquer les vaccinations et les revaccinations antivarioliques.

### Mais très largement nuancées dans les faits...

Antoine Dubois, 1822

Oui on peut confier le forceps à une sage-femme instruite mais à condition aussi qu'elle sera fort prudente et fort réservée, à condition qu'elle ne l'emploiera jamais que dans des cas bien clairs et bien précisés lorsque l'obstacle est aux parties externes de la génération et que la tête est depuis un certain temps parvenue au détroit inférieur. [...] D'après ce premier prononcé vous pensez bien que sur la seconde question, peut-on le leur donner en prix, je serai aussi affirmatif.

Denis-François Pacoud, 1840

Il faut bien le dire parce que c'est une vérité, beaucoup de médecins dans les campagnes, voire même dans les villes, ou n'ont pas appris les règles ou les ont oubliées; parmi eux il s'en trouve d'assez consciencieux pour refuser de faire ce qu'ils ne savent pas et d'engager les sages-femmes à s'en servir. Ceux qui dans les mêmes conditions sont retenus par un amour-propre mal entendu [...] ont recours à la précipitation, à la force, à la violence. Témoin plus d'une fois de ces scènes douloureuses, j'ai du chercher dans ma position les moyens de les rendre moins fréquentes, je n'en ai pas trouvé de meilleurs que de placer près des médecins accoucheurs des aides habiles, exercées et intelligentes; de cette manière personne n'est déplacé, chacun se trouve dans ses attributions et tout va bien.

### Arrêté du gouvernement portant règlement pour l'exercice de la médecine, 20 prairial an XI

- **Art. 42.** - Les élèves sages-femmes seront soumises, dans les jurys, à un examen dans lequel elles répondront aux questions qui leur seront faites et exécuteront sur le fantôme les opérations les plus simples des accouchements. Il leur sera délivré gratuitement un diplôme, suivant le modèle n° 3, joint au présent arrêté.
- **Art. 43.** - Celles des élèves sages-femmes qui se présenteront aux Écoles de médecine pour leur réception seront soumises à deux examens; elles devront avoir suivi au moins deux cours de l'École ou de l'hospice de la Maternité à Paris. Les frais pour leur réception seront de 120 francs. Les sages-femmes ainsi reçues pourront s'établir dans tous les départements.

**La loi du 5 août 1916**

- **Article unique.** Désormais, il ne sera plus délivré qu'un seul diplôme de sage-femme et qu'un seul diplôme d'herboriste, correspondant l'un et l'autre pour chacune de ces deux professions au diplôme de première classe existant lors de la promulgation de la présente loi. La présente loi, délibérée et adoptée par le sénat et la chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'État.

L'école : le creuset d'un esprit de corps

> **ÉCOLE D'ACCOUCHEMENT D'ANGERS, VERS 1890**  
(Archives départementales du Maine-et-Loire)



> **L'ENSEIGNEMENT MUTUEL**

Denis-François Pacoud, 1820

Je n'ai jamais assisté à une séance d'une école d'enseignement mutuel, sans éprouver un sentiment d'admiration pour cette ingénieuse méthode; il me vint dans la pensée d'en faire l'application, du moins autant qu'il dépendrait de moi, à l'enseignement de l'art des accouchements. [...] Mon école ainsi divisée, je m'occupai [...] à rédiger des séries de questions [...]. Chaque chef de théorie prenait copie de ces séries, hors le temps des leçons à l'ouverture de la leçon, les chefs, les sous-chefs et ensuite les élèves se plaçaient avec ordre autour de ma table, et je donnai la solution de chaque question, j'insistai sur celles qui ne me paraissaient devoir offrir quelques difficultés, je les

présentai sous toutes les faces qui me paraissaient devoir les faire ressortir dans tout leur jour. Chaque chef se retirait ensuite avec sa section dans le lieu qui lui était assigné dans la salle générale d'instruction, et sous mes yeux, pour répéter dans le même ordre, la leçon que je venais de donner, en adressant les questions qui en faisaient la base, successivement à toutes les élèves de sa section.

Des sociétés de secours mutuels au syndicalisme

- **1883** : Société de secours mutuels des sages-femmes de la Gironde.
- **1884** : Société de secours mutuels des Bouches-du-Rhône.
- **1889** : Société de secours mutuels des sages-femmes de la Seine.

L'ASSOCIATION MUTUELLE des Sages-Femmes du département de la Seine fait appel au plus grand nombre d'adhésions possibles.

Pour en faire partie, il faut : 1° habiter dans le département de la Seine ; 2° n'avoir que quarante-cinq ans ; 3° ne pas avoir de maladies chroniques.

— La cotisation est de 3 francs par mois ; le droit d'entrée est de 3 francs. Les avantages de l'association mutuelle consistent en un secours de 3 francs par jour de maladie justifiée, *quelle que soit la durée de la maladie.* — NE PAS CONFONDRE AVEC LE SYNDICAT.

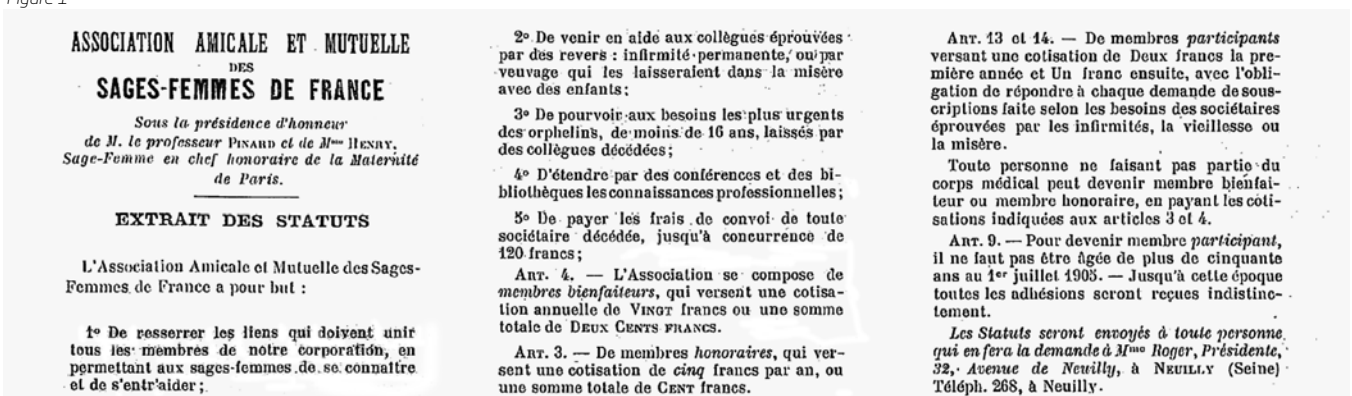
« Le but de la société est :

- 1° de donner les soins du médecin et les médicaments aux membres adhérents en cas de maladie.
- 2° de leur payer une indemnité de deux francs par jour pendant les trois premiers mois de la maladie. Si à l'expiration de ce terme, la malade n'est pas rétablie, le bureau décide si l'indemnité en argent doit être continuée, diminuée ou supprimée suivant l'état de la caisse.
- 3° de constituer une caisse de retraite lorsque les ressources de la société le permettront. »

Bordeaux, 20 octobre 1883

- **1904** : création de l'Association amicale et mutuelle des sages-femmes de France (Figure 1).

Figure 1



## ➤ LE SYNDICAT GÉNÉRAL DES SAGES-FEMMES DE FRANCE : DE LA CRÉATION À LA SCISSION

« Que devint notre organisation depuis 1896 ? Oh ! Elle passa par différentes phases avant d'arriver au succès actuel. En juin 1896, nous étions à 22 syndiquées ; en mai 1897, nous restions à 12. Ne voulant pas laisser notre œuvre, nous eûmes l'idée de transformer notre organisation, de faire du Syndicat des sages-femmes du département de la Seine, le syndicat général des sages-femmes de France. Vers cette époque, en avril, je crois, un mouvement de revendications s'était produit dans différentes parties de la France. [...] Notre appel de 1897 fut entendu. »

*La Sage-femme*, 20 mai 1899

## ➤ LES NOUVEAUX STATUTS DU SGSFF : ARTICLE 2

- 1° d'apprendre aux sages-femmes à se connaître, à se protéger et à resserrer entre elles les liens de confraternité et de bonne harmonie;
- 2° de résoudre, si possible, les conflits qui peuvent survenir entre collègues;
- 3° de venir en aide à ses membres et de se concerter pour la poursuite de l'exercice illégal des accouchements;
- 4° de travailler en commun, soit par des cours, des conférences, publications, bibliothèques, et par tous autres moyens;
- 5° de chercher la solution pratique de toutes les questions ayant trait à la défense des intérêts professionnels et à l'exercice des accouchements;
- 6° de fonder une caisse de retraites ou de secours, le jour où le nombre des syndiqués sera devenu suffisant.

## ➤ L'AMBITION DE REPRÉSENTER TOUTES LES SAGES-FEMMES : LA DIVERSIFICATION DES ASSOCIATIONS

### Le SGSFF

- 1912 : 1040 adhérentes
- Cotisation : 3 fr. à l'entrée puis 12 fr. par an (1897) mais 1 fr. à l'entrée et 3 fr. par an (1907)

### La Chambre syndicale

- 1912 : 750 adhérentes
- Cotisation : 1 fr. à l'entrée puis 6 fr. par an

## ➤ LA NAISSANCE D'UNE TROISIÈME ASSOCIATION

- 1906 : création de la Revue professionnelle des sages-femmes par Félicie Henry (ancienne sage-femme en chef de Port-Royal) et le docteur Hubert Legrand.
- 1908 : création de l'Association des sages-femmes de France avec Félicie Henry comme présidente.

« Maintenir le niveau intellectuel de la profession, l'élever encore s'il est possible, créer un lien entre toutes les sages-femmes de France, les grouper entre elles pour la défense de leurs intérêts communs, nous entraîner les unes les autres pour le plus grand bien de toutes : tel est le but que se propose la *Revue professionnelle des sages-femmes* : elle fait appel, pour l'atteindre, au concours et à l'appui de tous et de toutes. »

*La Revue professionnelle des sages-femmes*, avril 1906

## ➤ L'ESPOIR DÉÇU D'UNE FÉDÉRATION

« Depuis plusieurs mois, divers groupements professionnels ont mis à l'étude la question de la Fédération, qui apparaissait comme le meilleur moyen d'organiser la défense active des intérêts généraux de la corporation. Ces groupements ont nommé des déléguées, chargées d'étudier la constitution de la Fédération et d'élaborer un projet de statuts. Ceux-ci seront soumis à l'approbation de l'Assemblée générale constitutive, qui aura lieu à la Maternité de Paris, 119 boulevard de Port-Royal, le dimanche 5 février, à 3 heures de l'après-midi. »

*La Revue professionnelle des sages-femmes*, février 1911

## ➤ LA RÉTICENCE FACE À LA SYNDICALISATION

Marie Bocquillet, 1904

« Il est un autre point qui a hâté ma décision de créer une Association matériellement plus pratique que le Syndicat : c'est que le titre Syndicat n'est pas encore entré complètement dans l'esprit d'un grand nombre de nos collègues et de nos concitoyens. Combien de sages-femmes m'ont écrit : Je n'ose faire partie d'un Syndicat ! »

Hubert Legrand, 1912

« Ils sont encore peu nombreux et peu florissants, et les services qu'ils ont rendus ne sont pas, dira-t-on, comparables à ceux des syndicats médicaux. La faute en est uniquement aux sages-femmes, qui n'ont pas encore compris leur propre intérêt, ni les avantages d'un syndicat. [...] Il faut d'abord que les sages-femmes n'aient pas peur du terme de "syndicat", qu'elles comprennent de quoi il s'agit ; ensuite qu'elles adhèrent aux syndicats déjà fondés, pour en avoir les avantages. »

## ➤ LA LUTTE CONTRE L'EXERCICE ILLÉGAL DES ACCOUCHEMENTS

« Toutes les sages-femmes syndiquées ayant à se plaindre des matrones peuvent, en toute confiance, s'adresser à Mme Roger-Bocquillet qui fera le nécessaire à ce sujet. Mais pour que l'action soit efficace, la plaignante devra entrer dans des détails sur les noms de pays, où se trouvent les matrones, ainsi que sur ces femmes elles-mêmes, en indiquant les personnes accouchées par elles. [...] Nous dire aussi si ces femmes ne sont pas protégées par des docteurs que l'on voudra nous nommer. »

*La Sage-femme* (annonce publiée dans l'ensemble des numéros)

## ➤ LA RÉPUTATION DES ACCOUCHEUSES

Il y a 8 jours à peine, j'ai reçu un exemplaire du *Moniteur Médical* où en un article que je veux reproduire, le docteur Dieupart fustigeait d'une main sûre les sages-femmes qui « font de la Réclame anticonceptionnelle ». La collègue qui me remettait cet article me dit : « Le docteur voudrait vous connaître ». Le lendemain j'étais à son cabinet, et je lui disais combien était grande ma reconnaissance pour l'aide inespérée qu'il apportait à la majorité des sages-femmes, aspirant depuis si longtemps après la disparition de ces annonces équivoques et malsaines.

...



Le docteur me montra alors une série de trois articles que je lui demandais de reproduire dans le journal *La Sage-Femme* qui serait envoyé à toutes les sages-femmes. Je disais aussi au docteur l'appui que nous attendions d'un ou de plusieurs députés et conseillers municipaux.

Enfin ! notre Syndicat ne sera plus seul à entreprendre l'œuvre d'épuration qui aurait dû tenter depuis longtemps déjà les apôtres de la morale et de la repopulation.

#### ➤ LA PRESSE SYNDICALE ET PROFESSIONNELLE

- Décembre 1897 : *La Sage-femme, organe officiel du Syndicat général des Sages-Femmes de France.*
- 1902 : *Le journal des accoucheuses (ex Le parfait nourricier).*
- 1906 : *La Revue professionnelle des sages-femmes.*



#### ➤ L'ÉMERGENCE DE SYNDICATS DÉPARTEMENTAUX

Avril 1898

Lecture est aussi faite d'une lettre de M<sup>me</sup> Gros-Rostan de Marseille qui s'est mise à la tête d'un mouvement corporatif départemental, pour fonder un groupe portant le titre d'Union départementale des sages-femmes modernes. Le nombre d'adhésions obtenues par notre collègue s'élève à environ 200. M<sup>me</sup> Gros-Rostan promet de s'occuper à rallier le plus grand nombre possible de sages-femmes au Syndicat.

Juin 1899

Les sages-femmes de Toulouse ont aussi fondé un syndicat départemental, avec pour secrétaire M<sup>me</sup> Fonta, qui me paraît douée d'une forte dose d'énergie et de courage. Ce Syndicat a été constitué au mois de mai, et M<sup>me</sup> Fonta m'a écrit pour me promettre l'adhésion de toutes les syndiquées de Toulouse au syndicat général.

#### ➤ LES CONTACTS AVEC LES SYNDICATS ÉTRANGERS

M<sup>me</sup> Bocquillet donne connaissance d'une lettre de M<sup>me</sup> Christinia Currie, secrétaire de la Société des sages-femmes de Manchester.

Dans cette lettre, M<sup>me</sup> Christinia Currie dit que le journal *la Sage-Femme* a eu un bon début et qu'il a jeté un très grand crédit sur le Syndicat général des sages-femmes de France. Elle en félicite plus particulièrement la Secrétaire générale qui a été élue membre de la Société des sages-femmes de Manchester.

Des remerciements sont votés à l'unanimité pour l'honneur décerné au Syndicat en la personne de M<sup>me</sup> Bocquillet.

Lecture a été faite d'une lettre de la secrétaire du Syndicat des sages-femmes de Manchester dans laquelle il est annoncé à M<sup>me</sup> Bocquillet qu'elle a été élue à l'unanimité membre d'honneur de cette société de sages-femmes.

La secrétaire anglaise demande à ce que les versements faits réciproquement l'année dernière par les deux Syndicats, français et anglais, ne soient plus opérés cette année puisqu'il y a échange entre les deux sociétés : cette proposition a été admise. En outre, M<sup>me</sup> Broabent invite la secrétaire générale à visiter les sages-femmes de Manchester et nous annonce la visite de M<sup>me</sup> Currie, qui vient d'être nommée présidente, dans le courant de l'année prochaine.

Cette nouvelle est accueillie avec plaisir.

M<sup>me</sup> Bocquillet est chargée de transmettre les remerciements du Syndicat à Mesdames les sages-femmes de Manchester pour la charmante lettre écrite par leur secrétaire et pour l'honneur que lui fait leur Société en nommant membre d'honneur la secrétaire générale du Syndicat français.

# “Parfum de femme”

## LE VRAI TITRE PHILOSOPHIQUE SERAIT “LA FEMME ENTRE CHAIR ET CORPS”.

Mon titre était plombé d’avance et allait me valoir beaucoup d’ennuis qui me transforment immédiatement en suppôt de la domination phallogratique reproductive : la femme pourquoi pas les femmes ?

Chair/corps, on ne comprend pas, y a-t-il même une catégorie “femme”, ce n’est pas sûr.

C’est donc un non-sujet faute d’objet. Le parfum m’a sauvé qui m’a même captivé.

**A**llons directement à la catégorie de Max Weber en laissant de côté la sociologie et l’histoire : l’idéal type, et parlons d’essence. Entre essence et parfum, vous voyez le rapport évident, c’est donc l’essentialité de ce que l’on peut appeler « la femme » sans aborder son histoire.

Si l’on ne se défait pas de la couche historique, on trouve des bribes de femmes un peu partout.

Je vous rappelle ce que disait Platon : *la femme enfante et l’homme engendre*. Depuis que l’on sait que les deux engendrent, on a déjà beaucoup changé de point de vue.

Certains auteurs ont eu des intuitions mais pour Aristote il s’agit d’une vraie pensée, encore limitée, et il faudra ajouter une étape suivante.

Lorsqu’on parle de la nature pour en faire une étude objective, cela donnera une définition de la femme en termes d’anatomie, de chromosomes ou d’hormones, mais ce n’est pas avec cela que l’on fait une femme, on fait une femelle. Aristote l’a compris et l’expose au début de sa « *Politique* ».

Prenons l’ordre d’exposition des choses selon la *phusis* (or la *phusis* n’est plus la nature objective d’aujourd’hui, c’est la nature vivante et croissante puisque *phusis* vient du verbe *phuein*, croître). Donc, prenons l’ordre de construction de la nature primaire c’est-à-dire celui de la vie, on a d’abord la femelle et le mâle et après, on a la femme. Vous voyez que Beauvoir n’a rien inventé, on naît femelle, on devient femme.

Autrement dit, toutes ces querelles autour de la question de la nature de la femme, essentialistes ou non essentialistes, et qui ont fini en « eau de boudin », Aristote l’avait déjà résolu. Lorsque vous

parlez d’une nature au sujet des humains, c’est un paradoxe parce qu’il y a, dans la nature, du biologique et autre chose. Il ne s’agit pas d’addition de choses différentes mais de médiation interne et ce qui n’est pas naturel est cependant constitutif de la nature.

Dans la nature humaine, il y a du biologique, qui est une nature primaire, et une nature seconde, qui est l’ensemble des *habitus* et des coutumes que nous avons acquis dans un milieu culturel donné. Ce qui se dit en grec *ethos* (habitat), l’une des origines du mot *éthique*. Notre habitat, nous l’avons secrété comme l’escargot secrète sa coquille. Nous l’avons fait dans les conditions de l’époque, de l’histoire, d’un lieu, d’un peuple, d’une langue. Donc, tous les *ethos* sont limités, voilà pourquoi il n’y a jamais exactement le même homme ou la même femme selon les divers lieux et époques de l’histoire et du monde. Voilà pourquoi il y a des *éthos* « insuffisants ». Voilà pourquoi chez les *barbares*, on ne distingue pas la femme de l’esclave. L’*éthos* faible des *barbares* empêche de connaître la femme comme autre chose qu’une femelle, une esclave femelle (bon ! il n’y a pas que chez les *barbares* de l’Antiquité que la femme est réduite à une matrice... passons !).

Le premier éclairage vient donc d’Aristote, et Heidegger a raison de dire que la nature telle qu’on la conçoit aujourd’hui n’est qu’un lointain écho de la *phusis*. Si on abolit tout ce qu’on sait du point de vue objectif et scientifique, on a une chance de retrouver la *phusis*, dont la nature telle qu’on la conçoit aujourd’hui n’est qu’un prélèvement avec ses limites.

Mais Aristote ne nous suffit pas, et pour la chair il nous faut une deuxième source : c’est une source hébraïque, reprise par

Husserl, mais pour nous, Français, elle a surtout été reprise par Michel Henry à travers plusieurs livres. Source hébraïque parce que la subjectivité manque dans la pensée grecque. Avant le christianisme, la notion de personne n’a pas lieu d’être, on est citoyen ou membre d’un clan. Et il est certain aussi que la pensée grecque est concentrée sur la confrontation entre l’âme et le corps, soit version Platon qui les dissocie, soit version Aristote pour qui l’âme est la forme du corps.

Dans la pensée hébraïque, qui n’est pas philosophique, c’est exactement le contraire, on ne distingue pas chair et corps. Mais on a pu le dire en grec très vite puisque *basar* qui signifie *chair* en hébreu se traduit très bien en grec par *sarx*, qui a donné aussi *sarcophage* avec un côté négatif.

Mais le mot *chair* en hébreu est polysémique, il veut dire aussi bien *vulnérabilité* que *vitalité* que *parenté* (la chair de ma chair) que *passivité*. On a du mal à s’y retrouver.

En revanche, il y a un texte fondateur, le deuxième récit de la genèse, très bien interprété dans le *talmud*. *Isha*, la femme, est issue de *Ish*, l’homme terrestre, l’Adam fait de terre. Il n’y a donc pas deux espèces d’humains, une qui serait mâle et une autre espèce ou sous-espèce qui serait femelle, ce sont deux modalités de la même humanité. C’est fondateur et la prière inventée par quelques juifs cinglés : « *merci mon Dieu de ne pas m’avoir fait femme !* » est contraire à la tradition du judaïsme. L’homme a rêvé de la femme et Dieu l’a fait, nous propose Marie Balmory, une des meilleures interprètes de ce texte. Adam a pu déjà donner un nom aux animaux mais il n’a pu se nommer lui-même. Ce

n'est qu'après l'apparition de la femme qu'il a pu le faire et qu'il a prononcé cette phrase fondatrice : « *voici l'os de mes os et la chair de ma chair* ». C'est donc la relation entre les deux sexes, le constat et la parole échangée qui permettent à l'Adam de se comprendre comme différent de la femme et réciproquement. Et c'est cela qui signe l'apparition de la liberté comme l'a montré plus tard Pic de la Mirandole, et cette apparition de la liberté permet à Marie Balmory de dire : « *Dieu n'a pas créé l'homme il a créé un créateur, un être capable de s'humaniser* ». Et dans les textes des premiers Pères de l'Église, il est dit la même chose : « *Dieu n'a pas créé une peinture, il a créé le peintre* ».

C'est donc l'ouverture d'une liberté, et du point de vue de la chair, cela va donner des conséquences : on va pouvoir jouer sur ce corps que l'on croit pourtant n'être issu que de la nature « biologique », et Michel Henry se demande comment comprendre ce que le christianisme a ajouté comme couches théologiques à ce substrat du judaïsme jusqu'au roman de fiction de Patrick Süskind, *Le parfum*.

Michel Henry reprend les propositions des Pères de l'Église :

- Le Verbe s'est fait chair dans le prologue de l'évangile de saint Jean, donc le rapport entre le logos et l'incarnation sous forme de chair ;
- « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* », les paroles du Christ et il en tire : *la création est génération, la génération est la source de la création*. Dieu peut prendre chair et venir à la vie, or venir à la vie, pour Dieu, signifie que la vie est transcendante. Le Christ est archichair transcendante. C'est donc à partir de ces références que l'on pourra trouver des transgressions majeures, j'en parlerai à propos de l'horrible personnage qu'est Jean-Baptiste Grenouille

Pour Tertullien, un des pères de l'Église aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, « *si la chair du Christ est l'axe du salut, il n'y a pas de chair sans naissance et pas de naissance sans chair* ». La naissance et la chair sont solidaires. Le fait pour la femme de porter un enfant et d'accoucher va être de l'ordre de la chair et pas seulement un mécanisme biologique comme on a tendance à le croire aujourd'hui.

La chair n'a donc rien d'une essence pure, il n'y a pas de chair sans corps mais il peut y avoir scission entre chair et corps. Et pour Michel Henry, finalement, la grande différence entre chair et corps c'est que la chair est invisible et le corps visible. Mais le corps est la manière dont la chair se manifeste.

Comment ? Il faut alors passer à une autre catégorie : la forme.

Qu'est ce qui donne forme à un corps ?

Revenons au Grec, il y a deux mots : *morphe*, l'âme et *skéma*, la forme apparente, en Allemand aussi : *Form*, la forme et *Gestalt*, l'apparence.

Avec les corps humains, on a affaire à des sujets de chair incarnée qui prennent forme et chacun étant un sujet de chair, il vise (c'est l'intentionnalité) le corps d'un autre qui est en même temps chair et corps. Et c'est là que les choses peuvent tourner mal.

Jamais le corps d'autrui ne peut se reconnaître à l'œil nu, car chez l'humain il n'y a jamais d'œil nu, il y a regard, et un regard est toujours un œil capteur qui a été armé par des représentations, par des intentions, un langage du désir et tout ce que vous voudrez.

Il n'y a donc pas d'objectivité dans ce que l'on appelle *aesthesis* c'est-à-dire la saisie immédiate du corps de l'autre comme étant immédiatement repérable en masculin et féminin. Sauf erreur, parfois, qui sont possibles, dues à la culture, comme lorsque les premiers explorateurs qui ont vu des Indiens imberbes les ont pris pour des femmes, ou des erreurs dues au maquillage, au travestissement, aux corps androgynes ou aux transformations des transgenres.

Si *éros* s'en mêle, on va avoir, non plus la simple constatation qu'il s'agit d'un humain, d'un homme ou d'une femme, mais deux possibilités : la consommation et la contemplation.

Je passe tout de suite à la deuxième, la consommation, parce que déguster de loin pousse à draguer, à baiser, à la prédation. C'est ce que Kierkegaard a appelé la vie esthétique dont il a choisi comme héros Don Juan, homme de parfum hors pair d'ailleurs.

Tandis que dans la contemplation, toutes nos facultés de jugement esthétique sont mises en branle mais ne se dirigent vers

aucune fin, elles tournent en rond, à vide, Eros est aussitôt tourné vers une contemplation purement esthétique extérieure et on ne passe pas à l'idée : c'est un bien consommable.

C'est une différence substantielle qu'on va trouver dans cette affaire de parfum. Aristote, déjà, avait compris qu'il y avait un conflit entre l'âme et l'apparence, entre *Form* et *Gestalt*, en se demandant pourquoi il y a des esclaves qui ont des corps qui ressemblent à ceux des hommes libres et des hommes libres qui ont des corps qui ressemblent à ceux des esclaves. Il est obligé d'en conclure, même s'il n'emploie pas ce terme, que chacun, dans sa chair, va se donner un corps. Ce qu'Hegel comprendra très bien lorsqu'il dira : *L'âme peine à se donner un corps*. Et Coco Chanel renchérit : « *A 40 ans on est responsable de son physique* ».

Donc on s'auto-investit. La chair est finalement la manière dont on va s'auto-investir.

La manière dont la chair devient visible sous la forme d'un corps, comme dit Michel Henry, donne un résultat du point de vue du *skéma* très différent chez l'homme et chez la femme. Je résume à grands traits : la femme est plus plastique, elle a moins d'os et c'est seulement d'une femme que l'on peut dire, selon les cas : « *ma femme est un violon, un violoncelle ou une contrebasse !* » On ne dit pas cela d'un homme. L'homme reste un paquet d'os, la femme peut devenir un paquet cadeau. Cela peut provoquer un certain nombre de problèmes. Il y a en effet toute une série d'éléments qui articulent l'anatomie, la physiologie et la biologie de la femme qui sont antipodiques de ce qui se passe chez l'homme. Seule la femme sait ce qui se passe dans son corps et il s'en passe des choses : d'enfant, elle devient femme en étant nubile, puis elle devient mère en étant enceinte, et, en accouchant, son corps se transforme et elle change tandis que l'homme reste en dehors de tout cela, à côté de la plaque. D'abord son organe fait coup double et c'est cela la « virilité ». Il est capable de jouir et d'engendrer en même temps d'où la confusion entre « *je jouis beaucoup* » et « *j'ai beaucoup d'enfants* ». Pensez aux harems du grand Turc.

Chez la femme, par contre, les organes génitaux ne sont pas les mêmes pour les

deux fonctions et d'ailleurs ils sont dissimulés. Ce ne sont pas avec les trompes que l'on fait l'amour. C'est d'ailleurs le problème avec la PMA, on peut imaginer se passer de la chair pour ne retenir que le corps organe. Toutes les variantes existent cependant : chez les Touaregs du Niger, une femme en dessous de 100 kg n'est pas mariable alors que l'explorateur qui les visite va trouver très à son goût celle qui résiste à la graisse de mouton et reste svelte.

Quand on parle des appâts, c'est une vieille tradition, les appâts désignent les « chairs » qui vont exciter l'homme et en même temps, sous l'idée d'appât il y a celle d'hameçon, donc de piège, donc l'idée que la femme est responsable et coupable, vous connaissez la chanson. Cependant, on en parle en ce moment où l'on évoque la violence masculine, il s'agit de force physique, de pouvoir et, il faut le dire, puisque j'en suis un, (un homme pas ce que je vais vous dire) l'homme est souvent un lapin frénétique. Et les armes, en face, sont celles de la séduction ou de la dissuasion. Vous n'avez qu'à regarder au cinéma, il y a toujours des kilos de muscles en plus chez le prédateur, c'est rare que l'on voie le contraire. Certains éléments peuvent faire retourner la situation, comme les Femmes qui utilisent la partie la plus vulnérable de leur corps pour lutter contre les méchants. C'était vrai en Ukraine sous un régime odieux, c'est plus compliqué ensuite. Il est vrai que les Pussy Riot ont pu les remplacer pour s'en prendre à Poutine, mâle dominant sous la statue de la vierge Marie dans la grande cathédrale de Moscou...

Dans un film de Granier Deferre récemment passé à la télévision (*Pièce montée*), Danielle Darrieux dit à la jeune épouse : « fais-toi désirer ma petite et tu auras le monde à tes pieds ».

Alors, pourquoi parler du parfum ?

La fleur va nous servir de médiateur, d'objet transitionnel entre le parfum et la femme. Comme le dit Patrick Süskind dans son livre *Le parfum*, le parfum c'est l'âme des fleurs. Vous voyez, l'âme se déplace de morphe vers la chair. Or l'unité de chair fait que cela est cohérent, car si l'on parle de parfum, on parle d'odorat, mais faut-il s'arrêter à l'odorat alors que Freud nous a toujours dit que l'organe érotique numéro un était l'œil ?

Je vais essayer de vous montrer que le parfum le supplante, car il ne faut pas se chamailler sur la primauté des sens. Vu que nous sommes chair unique, tous nos organes sont autant de capteurs séparés mais liés à la même source : la chair.

Et Baudelaire en a tiré l'idée des correspondances : ce qui se voit peut se sentir, se goûter, etc. Ne confondons pas le nez avec l'odorat c'est-à-dire la capacité de toute une chair, ce qui fait que l'œil peut percevoir des parfums, le goût aussi, ce que l'on fait en goûtant du vin d'ailleurs.

Baudelaire attribue cela à la nature, disant que c'est un temple où les goûts, les couleurs, les parfums et les sons se répandent, et j'ajoute que c'est un temple où les corps comme temples de l'esprit, comme disait saint Paul, prennent place au sein du grand temple de la nature, de la vie, de l'univers, de tout ce que vous voudrez...

Alors, tout parfum n'est pas odeur, toute odeur n'est pas parfum. Il y a des mauvaises odeurs, celles des cadavres, celles de la mort, bien que certains meurent en odeur de sainteté et les fidèles aient même attesté que certains corps de saints sentent bon. En général, ce n'est pas vrai et d'ailleurs Baudelaire a écrit un poème sur la charogne.

Donc, il y a un lien certain entre fleur, parfum et femme, et tout le monde a appris à l'école le poème de Malherbe adressé à M. du Perrier pour la mort de sa fille Rose : « *Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin* ».

Assimilation qui nous permettra de répondre à la question de Shakespeare : « *Qui peut lire dans le cœur d'une femme ?* » Et c'est, au fond, Angélus Silesius qui lui répond : « *la rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit.* »

On a donc des métaphores qui se retrouvent partout : les jeunes filles en fleur, la fleur de la jeunesse, la défloration, la fleur de l'âge, la fleur fanée. Et nous avons un témoin de cela, dans *La montagne magique* de Thomas Mann, lorsque Clawdia Chauchat offre à son amant – enfin il ne s'est rien passé – une photographie de ses poumons. Autrement dit, les seins, les chairs sont invisibles et le malheureux Hans n'a sous les yeux qu'un thorax dans lequel il voit l'arche d'un bateau mais en même temps une tombe. Donc, la radio ne livre que la mort et pourtant, c'est à partir de

cette photo qu'il va respirer toute sa vie le parfum de la femme perdue.

C'est étrange au sujet de l'âme de la fleur, alors que l'insecte sert la fleur en butinant – Kant nous le rappelle – nous ne sommes que des animaux et nous ne voyons que ce que nous dégustons esthétiquement, dans la fleur ce sont les organes sexuels, donc la sexualité est bien présente dans l'image de la fleur. Et dans le rite des bouquets que l'on offre à la dulcinée, la couleur, le nombre des fleurs, leur forme sont des codes qui engagent la sexualité, bien au-delà du parfum seul, même si la dulcinée dit en les recevant : « *ce qu'elles sentent bon ces fleurs !* ».

On peut remonter à une tradition très ancienne et la connexion peut se faire avec la théologie grâce à un texte de la bible hébraïque, le plus ancien texte connu, qui est le cantique des cantiques où la fleur, le parfum et la chair sont liés. L'héroïne est une femme, la sunnamite mais le héros, on ne sait pas trop qui il est : un homme, son amant, un roi ou Dieu, toutes les interprétations sont possibles. L'amant est loué ainsi : « *ta personne est un parfum raffiné* ». Ta personne. La femme se définit elle-même ainsi : *mon nard c'est-à-dire un parfum donne sa senteur. J'ai l'odeur du narcisse*, phrase que reprendra Süskind, elle se dit belle comme un lys et compare ses seins à deux montagnes, l'une sentant la myrrhe et l'autre l'encens, et donc, nous sommes déjà en Orient dans un codage des parfums. Le cantique des cantiques est très sexué, pas pornographique, on est toujours dans une certaine ambiguïté. L'on retrouve dans les Évangiles, des évocations du parfum. À propos de Marie de Bethany, une prostituée, versant du parfum sur les pieds du Christ, c'est du « *nard* », est-il dit, qui vient d'une plante précise et ce parfum qui représente l'humanité se répand sur le monde. Dans l'Évangile de Jean, il est question de notre amour pour le Christ qui exhale du parfum et Peguy pourra en tirer la conviction que le surnaturel est lui-même charnel.

Sade reprendra cette idée de l'encens pour dire tout à fait autre chose car ce qui l'intéresse, c'est de merde et il reprendra l'odeur d'encens pour parler de l'odeur qui se dégage lors de la rencontre des corps dans certaines relations que je ne vous décrirai pas ici.

Cette dimension de la chair va très loin, je ne vais pas vous réciter tout Baudelaire :

« *Je croyais respirer le parfum de son sang. Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées ! La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison, Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles, Et je buvais ton souffle, ô douceur ! ô poison ! Oh serments oh parfums oh baisers infinis...* »

Et l'enfant : « *il est des parfums frais comme des chairs d'enfant* ».

Ce parfum est un esprit : les *madonna col bambino* dégagent une aura, même s'il s'agit d'une peinture, et le mot *aura* vient du latin, c'est un air qui se promène. *Parfum* vient aussi du latin *fumare*, fumée légère qui se propage. Entre *aura* et *parfum* nous retrouvons ainsi la correspondance. Ce qui est troublant, c'est que c'est à travers les chairs que cela se voit, à travers les corps. James Joyce dans *Ulysse* raconte qu'étant enfant, alors qu'il prenait une petite fille pour un être pur, un ange la voit aller aux cabinets et il s'en dégage un parfum qui le fait tomber de haut. Ah ! Elle a donc aussi un corps, une physiologie.

Le parfum va être ce que l'on suit à la trace. Et dans *Tartuffe* de Molière, on a une première image du parfum sous la forme de l'expression : je sens ou je ne sens pas une personne. Dorine ne peut pas sentir Tartuffe parce que ses chairs sont en contradiction avec sa prétention d'être un dévot. Il est gros, gras, le teint vermeil et ce soir il vient de manger deux gigots en hachis. Tandis que pour Orgon, le benêt, Tartuffe est l'homme de l'esprit, il l'a embobiné.

Et lorsque Tartuffe dit à Dorine : « *Cachez ce sein que je ne saurais voir* », il dévoile que l'homme de la bonne chère est un amateur de chairs.

J'en viens à *Don Juan*. Il y a un passage extraordinaire au premier acte de l'opéra de Mozart. Il vient d'y avoir une scène terrible entre Ana et lui, il vient de tuer le commandeur, c'est un assassin et comme si de rien n'était, Don Juan dit soudain : « *a mi padre sentir un odor di femina* ». Et son valet Leporello de s'exclamer : « *odeur prophétique* ». Et Don Juan, qui n'a toujours pas vu la femme, qui sera Elvire, en fait déjà l'évaluation : « *Une allure charmante* ». Et Leporello de s'exclamer : « *Il voit tout ce diable !* » Or, le diable, c'est la leçon des fleurs du mal dans le poème au lecteur en

guise d'introduction : « *La sottise le péché, le lésine occupent nos esprits et travaillent nos corps. C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent.* »

Dans le film *Parfum de femme* de Dino Ricci (1974), le diable est Fausto (Vittorio Gassman) qui flaire la chair comme un chien de chasse, à la trace. En réalité il est aveugle par accident, il est mutilé, il a un bras artificiel, il respire les femmes pour leur chair alors qu'il ne parle que de cul. Le sexe, les cuisses, les fesses, voilà la seule religion, la seule politique, la seule patrie de l'homme, mais le fait d'en parler prouve qu'il n'est pas une bête. Il est dans une situation de fanfaronnade, de mâle mutilé et c'est finalement celle qui l'aime, Sara (Agostina Belli), qui va le sauver. Fausto c'est Faust, Sara c'est la femme d'Abraham, Dino Risi a fait un film beaucoup plus profond que le côté comique que l'on voit de prime abord. Après avoir raté son suicide et s'être cassé la binette en voulant marcher seul, c'est Sara qui va rester auprès de lui, la seule et l'aveugle va sentir le parfum de l'amour, même si Dino Risi ne conclut pas son film.

C'est Patrick Süskind dans *Le parfum* qui nous donne une leçon hallucinante à portée théologique : le héros est Jean-Baptiste Grenouille, un contrefait né sous un étal à poisson. Sa mère a été exécutée ensuite pour avoir pondu des enfants sans les laisser vivre. Grenouille est comparé à la tique, un parasite qui se nourrit du sang de ses hôtes. En fait, il devient parfumeur mais il apprend que pour extraire l'âme des fleurs, il faut les tuer et il va le faire avec des femmes ; il va en tuer 25. La dernière, c'est Laure, son chef-d'œuvre dit-il. Et c'est lui qui résout le problème que posent les violeurs parce que le violeur est un homme de chair qui en veut à la chair et en violant et tuant il ne trouve que des chairs, c'est pourquoi il sera toujours déçu et qu'il recommence. Tandis que Grenouille, lui, a trouvé l'astuce : il faut retenir de la chair ce qui peut être conservé quitte à détruire le corps. Et il va préparer un linge empli de graisse comme il le fait pour les fleurs, cela s'appelle l'enflourage. Il va ainsi assassiner sa victime, Laure, la 25<sup>e</sup> et envelopper son corps en mettant plus de graisse autour des seins, de la bouche, de ce qui l'intéresse. Il ne viole pas parce que, pour lui, le corps est le déchet de la

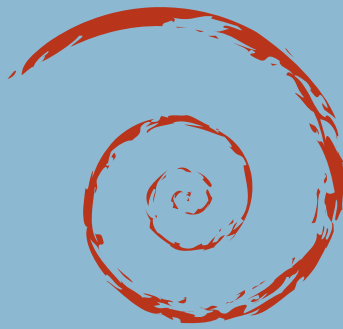
chair et que la chair ne se conserve bien que sous forme de parfum, délivrée du corps. Après sa mort, Laure lui apparaît molle et pâle comme les déchets de fleurs, tandis qu'il a retenu un parfum immatériel.

La leçon théologique est celle-ci :

- **C'est un gnostique.** Le corps est mal fait, il faut faire autrement et les transhumanistes ont retenu la leçon avec le corps et le sexe virtuels : un avatar est un parfum, c'est la chair sans le corps qui est immonde, alors adoptez vos moufles sensibles et vous serez comme Grenouille.
- **C'est un Cathare** parce qu'il veut la pureté et une fois obtenue, il dira : « *Je suis Dieu.* »
- **C'est un hérétique chrétien** parce qu'il manie le dogme chrétien de la résurrection de la chair. Nous serons comme dans anges dans le ciel, la résurrection de la chair n'est pas celle des corps. Il subvertit le christianisme qui affirme que, dans l'eucharistie, le Christ est le seul être au monde à pouvoir laisser manger sa chair sans que ce soit de la théophagie puisque l'hostie est la chair du Christ sans le corps. Mais les Français qui vont à la messe ont un train de retard car le prêtre, dans la consécration, dit : « *ceci est mon corps ceci est mon sang* » alors que l'hostie est la chair du Christ sans le corps. Alors que les Allemands disent : « *Das ist mein Leib* » (chair) ce qui est complètement différent. Il faudrait peut-être revoir les textes.

Le violeur dit à la violée : « *je n'en voulais qu'à ton corps, tu es libre, ta chair n'est pas touchée* ». Discours impossible à entendre puisque les deux sont inséparables, la chair a été détruite à travers les chairs, la femme violée ne peut se défaire de sa chair et sa psychée est touchée à vie, ce que le prédateur ne comprend pas. Sauf la prostituée peut-être qui a décidé de mettre sa chair au frigo et de ne vendre que son corps.

Alors, finissons par une histoire drôle dans cette affaire qui ne l'est pas du tout : cela se passe aux États Unis et le violeur fait son numéro devant le juge : la victime n'a pas dit non et deuxièmement ce n'est pas de ma faute, c'est mon engin (ma pulsion). Le juge lui répond : « *je condamne votre engin à 20 ans de prison et vous vous êtes libre* » •



# Corps, genre et sexe



Art Aborigène

45  
LA REVANCHE DE LA CHAIR

48  
ACCUEILLIR UN ENFANT  
NÉCESSITE-T-IL DE LUI  
ASSIGNER UN GENRE ?  
D'UN PREMIER ÉNONCÉ  
PERFORMATIF AUX  
DÉNONCIATIONS INTERSEXE

# La revanche de la chair

**AU COURS DES ANNÉES 1990**, autour de la naissance, autour de la mort, de nouvelles pratiques ont vu le jour sans que ceux qui les ont introduites se soient véritablement donné le mot. Après avoir, dix ans plus tôt, exhorté les pères à couper le cordon ombilical de leur nouveau-né et à leur donner les premiers soins, on a ré-incité les mères à allaiter, et certains tendent aujourd'hui à leur faire regarder, voire emmener, le placenta. Depuis ces années-là aussi, dans tous les pays occidentaux, chaque fois qu'un enfant meurt, autour de sa naissance à l'hôpital, le père et la mère se voient encouragés à regarder et à toucher le corps du bébé. Plus généralement, une nouvelle théorie du deuil, fort décalée par rapport à la théorie freudienne, s'est diffusée comme une traînée de poudre : chacun se devrait de « faire son deuil », et un tel deuil serait « difficile », voire « impossible » sans confrontation avec un corps ou, à défaut, avec des « traces ». La littérature, le cinéma, la presse et même les catalogueurs de bibliothèque ont largement contribué à vulgariser et à marquer du sceau de l'évidence cette conception à la fois volontariste et matérialiste du deuil.

Or cette évolution a produit des effets bien réels. Une exigence de traçabilité s'est imposée au point que des freins à la mobilité des cendres, voire à la crémation elle-même, ont été mis en place dans plusieurs pays européens. Le souci croissant de montrer les corps des défunts à leurs proches a fortifié des professions entières et en a moralisé d'autres (comme celles du soin en chambres mortuaires). Certains professionnels de la transplantation se sont même mis à formuler explicitement la crainte que la personne greffée ne rejette psychiquement – et non plus physiquement – le greffon, parce que la personnalité du donneur y serait trop présente. Ajoutons à cela la demande de plus en plus pressante de certaines personnes de se confronter, en chair et en os, à ceux qui ont participé à leur naissance « biologique » d'adoptés, de nés sous X ou d'un don de sperme...

Telles sont quelques-unes des pratiques dont il s'agit de montrer la logique cachée et les déterminations qui sont à l'œuvre dans leur éclosion simultanée autour de la naissance, de la mort et de la filiation. Car quel rapport entre tout cela, dira-t-on ? Aucun apparemment. C'est pourtant le défi du présent livre que de démontrer qu'il en existe un. Qu'y a-t-il de commun à ces différentes pratiques ? Partout il s'agit de chair : de corps, en entier ou en morceaux. De chair visible, voire tangible, dont l'exhibition, la manipulation, la simple présence sont censées être porteuses d'effets psychiques.

À l'énoncé de cette coalescence de pratiques et de représentations, le lecteur le devine : il ne s'agira pas ici de décrier ou de décrédibiliser des pratiques, dont l'efficacité psychique ou sociale ne sera pas examinée. C'est non leur nécessité thérapeutique ou éthique qui sera interrogée mais, sous leur cohérence, leur *nécessité historique*. Il ne s'agit pas non plus d'adopter une posture de surplomb à l'égard du monde social ordinaire en relativisant par exemple la souffrance « identitaire » des uns ou des autres, mais de mettre au jour des souffrances moins visibles ou moins proclamées. Des malaises moins avoués que les désarrois identitaires sont aussi à l'origine des nouvelles pratiques observées. D'où, sans doute, leur caractère volontariste et systématique qui va jusqu'à impatienter certains soignants eux-mêmes : faut-il vraiment que les endeuillés en passent par des traces ? Chacun est-il vraiment condamné aux cinq étapes du deuil ? Cet ouvrage se propose donc aussi de contribuer à la perplexité actuelle des professionnels eux-mêmes. Il porte ainsi, à maints égards, sur l'*inquiétude*.

À travers ces gestes parfois sans phrases, un grand récit collectif – un récit en pratiques – se dessine, dont on se propose de reconstituer la cohérence et les raisons d'être. Ce récit traduit une nouvelle manière de dire ce qui fonde les identités aujourd'hui. Il dit aussi quel rôle le corps doit jouer dans cette affaire. Il s'agit bien ici, de ce point de vue, d'une histoire des idées, à cette différence près que celles-ci sont d'abord véhiculées par des pratiques sociales concrètes. Des pratiques qui ont des effets concrets, sur des gens concrets, avant de se durcir en gestes obligés, codifiés, en protocoles, voire en textes de lois. Les examiner permet peu à peu de tirer les nombreux fils d'une toile dont la cohérence idéologique, à chaque étape du développement de cette histoire, n'est pas reconstituée de manière abstraite, mais à partir d'objets précis, et de discours professionnels tournés vers l'action. Ils constituent la chair de l'histoire qu'on va dérouler ici. Ils constituent aussi notre propre voie d'accès vers un débat caractérisé aujourd'hui par un très haut niveau d'abstraction et d'intellectualité et/ou par des prises de position idéologiques masquant la complexité de notre histoire récente : le débat, récurrent en sciences sociales, qui oppose constructivisme et naturalisme, et qui s'est fortement intensifié depuis la seconde partie des années 1990.

Pour rendre raison des nouvelles pratiques observées, il nous a fallu en effet désamorcer quelques interprétations déjà disponibles, souvent réductrices car secrétées par ce débat sous-jacent. Celui-ci, inséparablement scientifique et politique, est aujourd'hui exacerbé, notamment du fait de deux phénomènes contradictoires : la multiplication d'entreprises de naturalisation des identités sociales dominées (femmes) ou déviantes (inadaptation scolaire) menées par des chercheurs en biologie, d'une part, et l'exaspération, d'autre part, du constructivisme militant en raison de la montée en puissance, au sein du féminisme, de la militance homosexuelle et *queer*. Si bien que certaines de ces pratiques (l'allaitement) ou de ces revendications (la revalorisation du lien de filiation biologique) ont fait l'objet d'analyses d'inspirations disciplinaires (sociologie, anthropologie, droit) et idéologiques variées (libérale, libertaire, réformatrice, conservatrice), mais souvent prisonnières d'un débat sous-jacent opposant le « social » et le « biologique ». Il met face à face ceux portés à penser d'une certaine réalité qu'elle est déterminée par une nature ou une essence échappant fondamentalement au contexte social et ceux s'évertuant à dire que cette même réalité est au contraire socialement construite, « *qu'elle n'est pas naturelle, comme on l'a toujours cru ou prétendu, mais historique* » et « *qu'elle est donc contingente; elle aurait pu ne pas exister ou exister autrement* »<sup>1</sup>.

En attirant délibérément le regard, d'une part, sur les gens ordinaires et en se focalisant, de l'autre, sur ceux qui sont « au front » de la transformation ou de la régulation des normes en vigueur autour de la naissance, de la mort ou de la filiation, on se propose d'aborder ces questions si polémiques aujourd'hui à travers des *pratiques dotées d'une certaine ampleur* (et non des pratiques minoritaires mais souvent considérées malgré tout comme « exemplaires », comme le transsexualisme). De ce point de vue, faire allaiter, revaloriser le placenta ou faire accéder les adoptés à l'identité de leurs parents biologiques, est-ce revenir « en arrière » ? Aurions-nous affaire à de discrètes offensives contre la maternité choisie ? Contre l'adoption ? À la remise en cause de la définition sociale de la maternité, mais aussi de la femme, voire de l'homme, ou encore de l'hétérosexuel et de l'homosexuel qui s'est solidifiée dans les années 1960 ? De même, faire regarder les morts, qui ne seraient jamais autant présents que par leur corps, est-ce revenir à des pratiques traditionnelles fleurant bon les chaudes communautés d'antan, voire rétrogrades et conservatrices ? Aurait-on affaire à un simple retour au passé ? Bref, assisterait-on à une re-naturalisation des identités sociales ? Ou bien s'agirait-il d'une « naturalisation » d'une espèce inédite ? Serait-ce un signe de temps heureusement nouveaux, où la contestation du caractère déterminant de la biologie sur les identités n'empêcherait pas qu'une nouvelle place, désormais « raisonnable », lui soit enfin rendue ? Dans ce cas-là, peut-on encore parler de naturalisation ? Que recouvre au juste ce terme ? Le mouvement actuel traduit-il en tout état de cause un glissement idéologique et, si oui, de quelle espèce et de quel degré ? Et quelles en seraient les raisons ?

Pour raisonner sereinement sur ces questions, il nous faut des outils : des instruments de travail permettant de nous garder des termes flous (« biologisation ») ou attrape-tout et idéologiquement connotés (« naturalisation »). À travers la généralisation de pratiques dont on n'a donné plus haut qu'un aperçu, ce qu'on découvre avant tout, c'est un nouveau dispositif d'assignation des places et des identités sociales. Depuis le début des années 1980, les ouvrages se sont multipliés sur le remaniement qu'auraient connu les identités dans les sociétés occidentales. Le présent ouvrage prend à sa manière place dans cette série. Mais il s'en distingue aussi fermement en ce que, contribution à une histoire des idées réfractée dans les pratiques, il porte sur le *travail social* accompli en vue de produire des effets sur l'identité davantage que sur les transformations opérées (ou du moins perçues) elles-mêmes : autrement dit, il porte sur le travail d'« identification ». « Identifier », c'est *reconnaître* quelqu'un, par exemple « le » père, « la » mère, l'endeuillé, « en tant que personne correspondant à une certaine description ou appartenant à une certaine catégorie »<sup>2</sup>. Mais identifier, ce peut être alors fabriquer du père, du « plus de père » et/ou du père « plus vrai ». Dans quelle mesure cette visée s'est-elle modifiée avec le temps, et pourquoi ? Qu'est-ce que cela nous dit sur la tonalité idéologique actuelle ?



Sortir des ornières où risquait de conduire un débat trop idéologisé exigeait de proposer un dernier instrument d'analyse. Porter le regard sur les gens ordinaires, les pratiques majoritaires et tous ceux qui sont « au front » de leur encadrement, c'est attirer l'attention sur le naturalisme ou le constructivisme « en acte ». L'un comme l'autre désigneront des *pratiques*, non forcément accompagnées de discours et encore moins de théorie, tendant, pour le premier, à « invoquer » la nature (sous l'espèce de la matérialité physique, visible – accouchement, grossesse – ou moins visible – liens du sang, du gène) comme source première pour fonder son identité ou son rapport aux autres (« *J'ai les gènes de ma mère* », « *Les chiens ne font pas des chats* », etc.), et, pour le second, à la récuser, au profit d'autres sources, comme les affinités électives, l'affectivité, le désir, la volonté, le droit, etc.

Notre détour par les pratiques majoritaires et concrètes devrait pouvoir nous permettre de construire quelque chose comme une réponse *scientifique* dans un débat dont il serait en même temps illusoire de dénier la forte valence *politique*. « *Et le corps, Judy ?* » se demande Judith Butler à l'instar de ses interlocuteurs lui reprochant au fond un excès de constructivisme<sup>3</sup>. « *Et le monde social, Judy ?* », dirions-nous pour notre part, en faisant le pari, sans doute un peu naïf, qu'une plongée délibérée vers les « gens ordinaires » permet de sortir des apories et des écueils idéologiques du débat opposant constructivisme et naturalisme.

Pourquoi avoir étendu, mais aussi limité (si l'on peut dire),

1. Jean-Jacques Rosat, préface à l'ouvrage de Paul Boghossian, *La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Marseille, Agone, 2009.

2. Rogers Brubaker, « *Au-delà de l' "identité"* », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 139, 2001, p. 77. Voir aussi Marina Avanza et Gilles Laferté, « *Dépasser la "construction sociale des identités" ? Identification, image sociale, appartenance* », Genèses, n° 61, 2005, p. 135-151.

3. Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.



le regard dans cette affaire à la naissance et à la mort, et, accessoirement, à la filiation? Choisir ces deux moments de l'existence comme observatoire privilégié – l'effet d'un hasard à l'origine – s'est en effet révélé très rapidement et très durablement heuristique.

Rapprocher la naissance de la mort, malgré la gageure que cela représente, permet en effet, en échappant à la monographie si fréquente sur ces sujets, de viser d'emblée une possible généralisation, en appréhendant *ce qui peut faire système* dans l'administration des individus, du point de vue de leur rapport à leur dimension physique. Cette posture avait par ailleurs d'autant plus de chances d'être heuristique que ces deux moments de « passage », ici entre vie et non-vie, ont ceci de commun que, contrairement à l'entrée dans l'âge adulte ou l'accès à l'état matrimonial, par exemple, ils marquent l'entrée dans ou la sortie de la communauté humaine. C'est un moment névralgique de définition de leur identité par cette même communauté, comme Luc Boltanski l'a rappelé à propos de la naissance :

*Il n'existe pas de société dans laquelle les nouveaux êtres humains ne soient pas, non seulement reçus, sur le mode de la passivité, mais aussi activement confirmés dans leur appartenance à la société des humains qui les accueillent au moyen de gestes, de rites, qui sont autant de marques de reconnaissance de leur humanité et qui accompagnent leur insertion dans des collectifs, c'est-à-dire dans un ensemble de rapports symboliques<sup>4</sup>.*

Car sur ces seuils gravitent des êtres souvent considérés comme « déjà vivants » et « déjà là » (avant la naissance), ou « encore un peu vivants » et « encore là » (après la mort) : bref, comme déjà, ou encore, dans la communauté des vivants.



Ces moments de passage ont toujours été entourés de rites et de cérémonies, laïques aussi bien que religieuses, qui perdurent sous des formes diverses. Dans les sociétés traditionnelles, de surcroît, c'est *aux mêmes agents* qu'était confiée leur garde : les prêtres, bien sûr, mais d'autres figures aussi, plus spécifiques (car les premiers administrent tout autant les autres grands passages de l'existence), comme la « femme-qui-aide<sup>5</sup> » : celle qui lave puis enveloppe les morts, comme elle lave et enveloppe les nouveau-nés. La dissociation progressive de ces deux fonctions, redistribuées entre des agents sociaux différents serait même un indice de la déstructuration du « monde que nous avons perdu ». Or ce sont encore aujourd'hui des agents *sociologiquement et socialement similaires*, on va le voir, qui administrent ces entrées et sorties. Mais ils ont bien changé.

Le lien entre administration de la naissance et de la mort s'est d'ailleurs vérifié de manière spectaculaire depuis un demi-siècle. De la légalisation de la contraception en 1967 à celle de l'avortement en 1975 (pour la France), de l'introduction de la notion de « mort cérébrale » en 1968 aux premiers mouvements en faveur du suicide assisté et à la progression

4. Luc Boltanski, *La Condition foetale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard, 2004, p. 63.

5. Yvonne Verdier, « la femme-qui-aide », in *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979, p. 106 sq.

LL

La révolution culturelle qui s'est opérée entre 1965 et 1975 s'est très fortement fait sentir aux deux extrémités de la vie.

77

vertigineuse des taux de crémation au milieu des années 1970, en une décennie une page de l'histoire du gouvernement de la naissance et de la mort a été tournée : la révolution culturelle qui s'est opérée entre 1965 et 1975 s'est très fortement fait sentir aux deux extrémités de la vie. Ses conséquences politiques, idéologiques, anthropologiques et culturelles n'ont toutefois pas été suffisamment prises en compte, ni sa cohérence suffisamment examinée. Que nous apprennent ces deux moments de l'existence et les transformations qui les ont affectés sur le rôle que la nature et le corps sont appelés à jouer aujourd'hui pour définir l'individu idéal ?

En raison d'un pur effet de position dans l'espace social, certains agents sociaux apparaissent aujourd'hui particulièrement actifs dans ce travail de réassignation identitaire par le corps. Car cet ouvrage, enfin, porte moins sur ceux qui sont porteurs de ces identités (c'est-à-dire virtuellement sur chacun d'entre nous) que sur ceux qui se livrent à cette identification par l'incarnation. Ce travail est en effet exercé par un « tout petit monde » apparemment, mais qui l'applique à tous ceux qui passent entre ses mains, c'est-à-dire désormais, en vertu de l'histoire récente de la naissance et de la mort, à *la quasi-totalité des naissances et aux deux tiers des morts...* Ce « tout petit monde » s'impose à presque tout le monde. Si la nébuleuse idéologique qui se dessine à travers le gouvernement par la chair constitue une nouvelle *épistémè*, certains agents sociaux en sont clairement à l'avant-garde. Ils sont donc traités ici comme de véritables « agents de civilisation », diffusant un produit culturel bien particulier. Leur importance historique provient du fait qu'ils sont porteurs d'une formule de compromis entre deux rapports à la corporéité et deux définitions de l'individu qui semblent aujourd'hui intenable. L'identité sociale des « agents de civilisation » d'aujourd'hui ne laissera alors pas d'étonner par sa relative modestie. Le caractère pressant de l'activité sociale que réquisitionne, un peu partout dans le monde social, l'incessant travail d'identification en apparaîtra d'autant plus évident.

Et pourtant, ces agents spécifiques ne font pas tout. Il s'avère que le grand chœur des profanes bricole aussi. Au cœur de l'artifice, ils ne cessent de mimer la nature. Ils la convoquent chaque fois qu'il est possible pour donner un surcroît de légitimité à ce qu'ils sont en train de faire. Que s'est-il donc passé pour que se répande un peu partout une réflexivité nouvelle sur la matérialité de la chair comme lieu névralgique du travail sur soi et comme support identitaire majeur ? Que s'est-il donc passé pour que le support corporel serve de métonymie infiniment désirable pour penser le « tout » de l'autre et de soi-même ? Cette évolution n'est que la partie visible d'un *iceberg en mouvement depuis cinquante ans*. C'est lui qui fait l'objet du présent ouvrage. •

Texte inspiré du livre *“La revanche de la chair”*, éditions du Seuil, 2014 (cf. rubrique Kiosque, page 59).

# Accueillir un enfant nécessite-t-il de lui assigner un genre?

## D'UN PREMIER ÉNONCÉ PERFORMATIF AUX DÉNONCIATIONS INTERSEXE.

D'où je parle? (*Je me situe donc dans un champ de savoir situés.* [Haraway])

Contrairement à la plaquette, à l'argumentaire du colloque, je ne suis pas sociologue et donc pas tout à fait dans l'étonnement de la recherche; j'ai bien fait quelques études en sciences sociales qui m'aident à penser, et aujourd'hui, je ne suis pas non plus infirmier même si effectivement c'est cette profession qui m'assure des revenus et me fait avoir quelques connaissances du monde hospitalier. Je ne suis pas parent.

Le « je » que j'emploierais dans cette communication est celui d'une personne intersexe, une personne militante au sein d'associations (Le collectif *Intersexes et Alliées*, le *Groupe d'Information et de Soutien sur les questions Sexuées et sexuelles*), qui utilise ici des catégories politiques « l'intersexuation, personnes intersexes, inter\* ». *Catégories qui révèlent de nombreux discours, de régimes discursifs et de dispositifs de pouvoir* [Foucault].

Comme beaucoup de personnes en situation d'intersexuation, personnes intersexes, je suis passé par de nombreuses épreuves depuis ma naissance.

On ne naît pas garçon, on le devient ou pas...

Mon acte de naissance dit Mathieu, sexe masculin.

Je ne crois pas que mon assignation de genre fut une épreuve pour mes parents, ils auraient pu choisir un prénom neutre, ils étaient assez convaincus de ma masculinité à venir.

Donc, assigné garçon, élevé comme tel par des parents protecteurs.

La question de mon changement de « sexe » fut quand même posée entre médecins. À l'époque, les parents ne bénéficiaient pas de l'accès à l'ensemble des courriers qu'ils s'envoyaient. Heureusement, peut-être, pour eux.

On y retrouve les questionnements des médecins :

« *Cet enfant sera difficilement virilisable* » « *le caryotype est naturellement normal et confirme qu'il s'agit bien d'un garçon* » ; « *la génitographie ne montre pas la présence de vagin* ».

### LL

Un vrai sexe, pour un garçon, c'est un pénis qui peut pénétrer de préférence un vagin et c'est un pénis qui permet de pisser debout. On retrouve cela aussi dans les dossiers médicaux et dans la tête de beaucoup de gens encore...

### 77

Cela a pris neuf mois pour déterminer mon « vrai sexe ».

Mais cela n'était pas suffisant pour la médecine. Un vrai sexe, pour un garçon, c'est un pénis qui peut pénétrer de préférence un vagin et c'est un pénis qui permet de pisser debout. On retrouve cela aussi dans les dossiers médicaux et dans la tête de beaucoup de gens encore...

Alors on traite. Oui, mais traiter quoi? Quelle pathologie? Quelle est la nécessité médicale?

Mes traitements hormonaux ont virilisé mon corps, mais ils ont des inconvénients... Comme l'accélération de la croissance osseuse qui risque de bloquer la croissance tout court et le déclenchement d'une puberté précoce... À 9 ans pour moi.

J'ai aussi subi huit interventions entre 2 ans et demi et 8 ans... pour fabriquer leur sexe mâle! Un technopénis [Preciado]. Aujourd'hui je ne me présente pas à vous en victime ni trop en colère. Pourtant, aujourd'hui je parle de mutilations et de violences volontaires au sujet de ces actes.

À 8/9 ans, je me suis posé la question comme beaucoup d'enfants « *et si en vrai j'étais une fille* », mais c'était un peu tard. La chirurgie est passée par là et la puberté n'allait pas tarder. Personnellement, je n'étais pas convaincu de mon genre et j'avais compris bien tôt ce que devait faire un garçon... alors j'ai, par la suite, participé pleinement à la construction de ma masculinité [Connell], peut-être pour ne pas décevoir mes parents, déjà qu'ils n'ont pas eu un garçon comme les autres!

On ne déçoit pas ses parents.

J'ai fait du sport, beaucoup de sport, même un sport études, j'ai commencé à 15/16 ans une vie sexuelle comme il faut pour suivre les attendus de la masculinité hégémonique (des muscles, de la force, l'esprit de compétition, gagné...) pourtant... j'aime bien pisser assis, et je ne dirais pas la suite, j'exerce mon droit à la vie privée.

Mais je peux vous garantir aujourd'hui que ces interventions et traitements essentiels à la construction de ma subjectivation politique auraient dû attendre un âge où j'aurais pu exprimer une forme de consentement. Peut-être aurais-je souhaité ma techno-bite, peut-être pas ?

Je vous parle de mon parcours, mais vous trouverez plein de parcours de personnes inter\*, assignées femme pour qui la chirurgie consista à construire un vagin pénétrable...

Je suis passé aussi par un peu la nécessaire psychothérapie à l'âge adulte et je dois régulièrement consulter pour « des vérifications de plomberie », terme très humanisant qu'utilisait un chirurgien pour expliquer les choses de ma vie à mes parents.

Je ne suis pas seul, il existe un mouvement intersexe.

Tout cela pour arriver à la formation de mon propos. Car, nous, personnes intersexes, sommes prises dans un paradigme plutôt contraignant qu'a proposé magnifiquement Vincent Guillot et que nous essayons — et que j'essaye — de dépasser aujourd'hui : « **Ne pas avoir le droit de dire ce que l'on ne nous a pas dit que nous étions** » [Guillot].



Après cette première digression, je ne vous propose pas vraiment un plan, mais je vais partir du titre originel de ma proposition : « **Accueillir un enfant nécessite-t-il de lui assigner un genre ? D'un premier énoncé performatif aux dénominations intersexe.** »

Aujourd'hui, la détermination de l'appartenance d'une personne à l'une ou l'autre catégorie de sexe est déléguée par la société aux professionnels de la naissance. Aussi, je vous propose, pour commencer, par déconstruire ce premier *acte performatif* pour la vie d'un enfant que les professionnels de la naissance, énoncent :

« **C'est une fille... c'est un garçon** ».

Ce sont les deux seules possibilités d'énonciation et elles sont très fortement perturbées par la naissance d'un enfant en situation d'intersexuation.

## VOYONS CE QUE FAIT L'INTERSEXUATION AU BINARISME CATÉGORIEL DES SEXES/GENRES

L'intersexuation, qu'est-ce que c'est ? Pour répondre à cette question, nous devons nous poser la question de : *qu'est-ce que le sexe ?* Ou plutôt : *qu'est-ce que le « vrai sexe ? »* que recherche inlassablement la médecine depuis 150 ans. Comme le propose Michel Foucault dans son introduction « *Aux souvenirs* » d'Herculine Barbin.

Dans ce premier énoncé, c'est le sexe anatomique,



Intersexe s'emploie pour décrire une large gamme de variations naturelles du corps qui font qu'une personne ne correspond pas aux archétypes pleinement mâle et pleinement femelle, du masculin et du féminin...



qui est appelé pour nous dire la catégorie, l'assignation, un sexe visuel. Pourtant, certaines naissances viennent perturber cette énonciation du vrai sexe. La zone génitale est imprécise, un bourgeon génital trop court ou trop long, des présences ou des absences... en regard de normes historiquement construites.

La médecine a alors recours à d'autres sexes : le sexe chromosomique, Xx/Xy mais il peut aussi être perturbant (que fait-on des personnes ayant d'autres génotypes : XXX, XXY, X0, XYY, etc.), que fait-on des personnes ayant un phénotype de genre différent du caryotype.

**Il y a le sexe génétique :** avec, ou pas, présence de certains gènes... SRY.

**Il y a le sexe gonadique :** présence de testicules, d'ovaires, d'utérus, de prostate... lui aussi peut être perturbé.

**Il y a le sexe hormonal,** avec les taux des différents corticostéroïdes mais ces normes peuvent aussi être perturbées et perturbantes...

Comme vous le constatez, il n'y a pas de **vrai sexe** en regard des différentes catégories biologiques qui sont elles-mêmes construites socialement. Nous continuons de parler d'hormones sexuelles alors que nous savons qu'il existe des récepteurs aux corticostéroïdes dans le foie ? Alors, le foie, un organe sexuel ?

Voilà où en sont les questions intersexes. Intersexe s'emploie pour décrire une large gamme de variations naturelles du corps qui font qu'une personne ne correspond pas aux archétypes pleinement mâle et pleinement femelle, du masculin et du féminin, qui peut se développer à tout moment de la vie (Naissance, puberté, transmission). Et en complément de cette définition, j'ajouterais que les personnes intersexes sont des personnes ayant subi une invalidation médicale de leurs corps sexués.

## MAIS POURQUOI ASSIGNER UN GENRE ?

Le genre est assigné pour déterminer un sexe juridique.

Aujourd'hui encore, ce sexe juridique doit être assigné à la naissance pour inscrire la personne à l'état civil. Pour respecter l'article 57 du code civil que vous connaissez par cœur : « *l'acte de naissance énoncera... le sexe de l'enfant* ». D'après ce que j'ai compris, en droit, il n'y a

pas de définition positive du sexe, les sexes possibles ne sont pas indiqués. Mais on se doute bien que le législateur n'avait que les catégories homme et femme à se mettre sous la dent.

La notion de sexe juridique trouve sa définition dans d'autres textes où ils recourent à des expressions « *l'un ou l'autre sexe* » « *aux deux sexes* »...

Aussi, pour aider, soulager les professionnels de la naissance et les officiers d'état civil dans cette épreuve. L'instruction générale relative à l'état civil du 11 mai 1999 prévoit dans sa sous-section 4, n° 288 des « enfants de sexe indéterminé » que l'on peut différer la déclaration de sexe à l'état civil... voire deux ou trois ans... Et les démarches en rectification en cas d'erreur restent longues et coûteuses. En raison des principes d'indisponibilité du corps humain et d'immutabilité de l'état des personnes.

### MAIS A-T-ON BESOIN ENCORE DU SEXE JURIDIQUE ?

Le sexe juridique est une création du code civil en 1804. Il avait pour fonction de garantir le mariage hétérosexuel et la reconnaissance de la personne dans le cadre de mesures de police. Cela fait longtemps que la police bénéficie d'autres moyens pour déterminer l'identité d'une personne et vous savez aussi que, depuis 2013, le mariage n'est plus totalement une institution hétéro-patriarcale. Aussi, évidemment, je pense que nous pouvons simplement supprimer ce sexe juridique qui ne remet pas en question immédiatement le système de genre... mais pourrait faciliter la vie de nombreuses personnes.

Ils existent encore quelques lieux et situations qui questionnent le sexe juridique comme l'emprisonnement, les pratiques sportives ; je crois que nous pouvons trouver rapidement des solutions, comme l'encellent individuel en ce qui concerne les prisons...

### QUE VIENT FAIRE LA MÉDECINE DANS CETTE HISTOIRE ?

Après « *Le deuxième sexe* » publié en 1949, les questions de genre sont sur la scène sociale et scientifique.

LL  
Je pense que nous pouvons simplement supprimer ce sexe juridique qui ne remet pas en question immédiatement le système de genre...

77

### UN CERTAIN NOMBRE DE CONTINGENCES VONT ENTRAÎNER LE DRAME INTERSEXE

John Money, un psychologue et sexologue exerçant dans les années 50/60 à l'université John Hopkins de Baltimore, propose, dans un certain nombre d'articles, une distinction entre le sexe et le genre (ici entendu comme les attributs du féminin et du masculin dans le registre comportemental) et où, jusqu'à l'âge de 18 mois, le genre peut être changé.

En 1966, à la suite d'une circoncision malheureuse d'un de leurs jumeaux, des parents s'adressent à Money pour avoir un avis. Celui-ci leur propose de réassigner Brandon en petite fille, car pour lui, être sans pénis ne permet pas d'être un garçon. Aussi, Brandon devient Brenda et subit une chirurgie pour lui construire un vagin. On lui cachera cette transformation, tout en lui faisant subir chaque année des examens médicaux et psychologiques.

Money fit sa gloire sur le cas Brandon/Brenda en omettant de dire que Brenda reprit un genre masculin au début de l'âge adulte. Mais la réussite supposée de ce cas entraîna la systématisation des assignations médico-chirurgicales des enfants intersexes dans un des deux sexes à ce moment historique où l'on dispose des technologies (chirurgie et hormones de synthèse). Le sexe féminin fut le plus souvent choisi à l'époque tant pour des raisons techniques que sexistes.

Le protocole Money est mis en œuvre parce qu'on suppose une future souffrance psychologique des parents et de l'enfant de ne pas avoir un corps conforme aux attendus sociaux de genre assigné.

Alors, que se passe-t-il ? La médecine cherche et prédit l'avenir de cet enfant. Comment devrait-il se développer ? Et on propose aux parents de finir le boulot que la nature n'a pas fait...

Le problème de ces assignations, c'est qu'elles sont prises dans un paradigme **hétéro-sexiste, homophobe et transphobe !**

**Qu'est-ce qu'un garçon ? Qu'est-ce qu'une fille dans ce paradigme ?** « *Un sexe de garçon, c'est un pénis qui bande droit et un pénis qui permet de pisser debout. Un sexe de fille c'est un vagin qui doit pouvoir être pénétré.* »

Depuis Money, la médecine et nos sociétés ont évolué ; la littérature médicale est abondante sur les intersexes, les praticiens y font généralement le constat de leur insatisfaction mais ils ne remettent jamais fondamentalement en cause leurs pratiques.

Un problème important pour les situations d'intersexuation, c'est leur **invisibilisation** : il n'y a pas de population dénombrable facilement. Chaque enfant, après les procédures diagnostiques, va être inscrit dans des groupes de patients : klinefelter, X fragile, HCS, déficit en récepteur à la testostérone, porteur de testicule féminisant, pseudohermaphrodisme... Aujourd'hui, on parle de DSD, désordre du développement sexuel. Désordre ! Qui justifie tout.

LL

Tant que notre société souhaitera un sexe juridique, il faut inscrire les enfants inter\* dans une des catégories, sans pour autant transformer leur corps pour coller à la catégorie choisie.

77

On trouve dans la littérature francophone, peu abondante, des chiffres extrêmement contradictoires : 200 naissances par an ici, quelques milliers là ; 1,27 % ou 4 %. Quand je suis allé voir mon pédiatre, il me parlait d'une naissance sur un million, soit 0,5 par an. Qui dit mieux ? Je crois que le chiffre de 1,7 %, issu d'études américaines, semble réaliste, ce qui, sur les 800 000 naissances annuelles en France, donne un chiffre de 8 000 naissances par an en France. Mais vous savez bien que les chiffres, on leur fait dire ce que l'on veut.

**Alors, a-t-on besoin d'un sexe ?** Non, je dirais.

**A-t-on besoin de genre ?** Besoin n'est pas le bon mot. Le genre est là, il structure notre société, mais je crois que le genre est avant tout relationnel et politique [Théry].

En revanche, tant que notre société souhaitera un sexe juridique, il faut inscrire les enfants inter\* dans une des catégories, sans pour autant transformer leur corps pour coller à la catégorie choisie.

## QUE VIENT FAIRE LA SAGE-FEMME DANS CETTE HISTOIRE ?

Alors, accueillir un enfant nécessite-il de lui assigner un genre ?

Je crois que non.

Cependant je n'ai pas de solution pratique à vous donner, quelques pistes de réflexions jetées ici. Pour changer les choses ?

Je crois que les professionnels de la naissance ont une grande responsabilité dans l'accueil de l'enfant.

*Accueillir un enfant, c'est : soutenir le désir parental pour cet enfant jusqu'à ce que l'enfant puisse s'autodéterminer, s'autonomiser et agencer son propre désir [Deleuzel].*

Accueillir un enfant, c'est respecter son intégrité physique en premier lieu et s'assurer qu'il en soit ainsi.

Accueillir un enfant, c'est ne pas lui faire porter sa honte de naître tel qu'il est. •

## BIBLIOGRAPHIE

- Barbin Herculine, *Mes souvenirs*, 2014, Gallimard. Texte présenté par Michel Foucault, Post-face d'Éric Fassin.
- Foucault Michel. 1994, *Dits et écrits*, Galimard.
- Guillot, Vincent et Janik Bastien Charlebois. 2013. « *L'intersexualité : géographie de l'absent* ». Dans *Géographie des homophobies*, sous la direction d'Arnaud Alessandrin. Paris : Armand Collin.
- Guillot, Vincent. 2008. « *Émergence et activités de l'Organisation internationale des inter-sexué-e-s* ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, n° 1, p. 144-150.
- Guillot, Vincent. 2008. « *Intersexes : Ne pas avoir le droit de dire ce qu'on ne nous a pas dit que nous étions* ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, n° 1, p. 37-48
- KRAUS C., et al, 2008, « *A qui appartient nos corps ?* », *Nouvelles Questions féministes* vol. 27.
- Haraway Donna. 2007. *Manifeste Cyborg et autres essais*, Exils
- Préciado Beatriz. 2008. *Testo Junkie*, Grasset.



# Ateliers



Art Aborigène

53

TOUCHER LE CORPS,  
TOUCHER LA VIE

---

## ATELIER

# Toucher le corps, toucher la vie

## JE COMMENCERAI PAR REMERCIER LES ORGANISATEURS DE CE CONGRÈS

de m'avoir permis d'y contribuer avec cet atelier, ainsi que vous-mêmes pour votre participation. L'approche du toucher que je vais vous proposer est empruntée à la pédagogie Seitai Shidô, fondée par le thaumaturge japonais Haruchika Noguchi (1911-1976), que je pratique depuis une trentaine d'années et que j'enseigne. Pour que vous compreniez mieux pourquoi nous avons effectué ce rapprochement avec l'art des sages-femmes, Maï Le Dû et moi, à l'occasion de recherches menées en commun dans le domaine de l'anthropologie, je vais brièvement situer l'évolution de la carrière d'H. Noguchi.

**D**écouvert comme guérisseur naturel dès son enfance, comme c'est généralement le cas pour les thaumaturges, plus précisément dans les conditions très pénibles qui ont suivi le grand tremblement de terre de 1923 lors duquel la région de Tokyo a été en grande partie détruite, le jeune Noguchi, qui était doté d'une curiosité insatiable et d'un dynamisme particulier, s'est très vite retrouvé, en tant que jeune adulte, à la tête d'une école de thérapeutique traditionnelle d'envergure – au point que son utilité a été reconnue par le ministère japonais de la Santé. Mais, chose totalement inédite, après un certain nombre d'années de succès dans la formation de thérapeutes et ayant lui-même acquis une renommée importante, Noguchi décida, non seulement de fermer cette école, mais de modifier radicalement l'orientation de son enseignement. Se basant sur l'expérience de la thérapie qu'il avait acquise, il lui semblait vain, en effet, d'apporter une solution ponctuelle aux troubles de santé d'individus qui finissaient par revenir le voir pour de nouveaux symptômes, cherchant toujours une assistance extérieure à une problématique qui était le résultat de situations personnelles, de comportements ou d'environnements qu'ils ne faisaient pas évoluer, et qui généraient par conséquent de nouvelles pathologies. Noguchi réexprima par conséquent son enseignement pour le transformer en une approche pédagogique et alla jusqu'à interdire formellement à ses élèves de pratiquer la

thérapeutique. Comme on peut s'y attendre, une bonne partie d'entre eux choisirent de ne pas le suivre, car ils en tiraient leurs ressources. Cette nouvelle approche, le Seitai Shidô, comporte une branche destinée à des professionnels qui interviennent par des réajustements psychocorporels, sorte de pédagogie visant le corps plutôt que l'intellect, mais également une section ouverte au grand public, afin que tout le monde puisse prendre en main ses propres problèmes d'équilibre, d'épanouissement personnel et de santé avant d'avoir, en cas de véritable urgence, à recourir à une aide professionnelle extérieure. C'est dans cet enseignement, d'un abord aisé, que s'inscrit la pratique de yuki, inspirée de l'imposition des mains traditionnelle que l'on retrouve dans toutes les cultures du monde et au Japon en particulier. Mais l'évolution personnelle du fondateur ne s'arrête pas là – et c'est ce qui nous concerne directement. Durant les dernières années de sa vie, Noguchi délégua le domaine des soins aux adultes à ses assistants et il choisit de ne se consacrer qu'aux générations futures, dans l'idée pragmatique et un peu radicale que son travail pourrait avoir des effets plus profonds en optimisant les conditions d'arrivée dans l'existence de ces nouvelles générations. Il se concentra par conséquent sur l'accompagnement de la grossesse, l'accouchement et le soin des nourrissons, durant les treize premiers mois de leur vie. Dans ce contexte, le toucher yuki se révèle absolument central, et c'est pourquoi il me paraît judicieux de vous le faire expérimenter.

Ce qui est venu renforcer cette idée, c'est que lors d'une présentation comparative que Maï Le Dû a faite dans le cadre d'une analyse anthropologique de l'évolution de leur pratique chez diverses sages-femmes, nous avons pu mettre en évidence l'importance déterminante de l'expérience personnelle dans ce processus, mais également combien il est difficile d'expliquer et de transmettre à des élèves la nature de ce que l'on a acquis au fil des années par l'expérience. Or, il me semble que c'est précisément ce que nous enseignons, nous, au Seitai. Nous avons ainsi proposé un premier atelier à des étudiantes sages-femmes dans le cadre des UE de maïeutique à Tours qui vous ont été présentées hier, ce qui a permis de constater à la fois l'intérêt et l'ouverture d'esprit des futures sages-femmes quant à tous ces petits détails qui leur permettront d'acquérir plus rapidement cette expérience, et les retours positifs lorsqu'elles allaient ensuite travailler sur le terrain. Aujourd'hui, c'est l'occasion de nous appuyer sur votre propre expérience de praticiennes et praticiens pour

prendre conscience de ce que vous avez déjà appliqué spontanément, et de ce qui peut-être a pu échapper à votre attention, en grande partie, je suppose, à cause des conditions très contraignantes dans lesquelles la plupart des sages-femmes sont contraintes de travailler actuellement.

Me basant sur les ateliers précédents, j'avais préparé une liste d'exercices, mais après ce que j'ai pu entendre dans les conférences d'hier et de ce matin, je vous avoue que j'ai été très heureusement surpris que chaque intervention, à sa manière et dans le cadre de sa thématique, a mis en évidence ce qui constitue le cœur de la pratique du Seitaï, c'est-à-dire l'importance fondamentale dans votre art de s'adresser à l'essentialité de l'être. Selon l'approche de chaque intervenante et intervenant, j'ai pu entendre des mots comme la « poésie », le « mystère », « l'insaisissable », « l'indicible » – qui parfois, d'ailleurs, effraie et dont on ressent alors le besoin de ritualiser la gestion, ou que d'autres fois on préfère appeler « l'âme » –, mais aussi « *mettre sa personne en retrait pour faire place à l'essentiel* », « *respecter la vie telle qu'elle apparaît sans la mutiler* », etc. Je vais donc recentrer cet atelier sur ce thème. Le mystère de la vie, c'est cela que l'on observe, que l'on contacte, que l'on touche lorsque l'on touche le corps vivant, d'autant plus lorsqu'il s'agit de corps directement impliqués dans le drame – au sens théâtral d'un événement de très grande intensité qui mobilise une multitude d'enjeux – que constituent la gestation et surtout la naissance. Toucher la vie, cela peut s'apprendre et, mieux encore, tout le monde peut le faire.

Je souhaite donc, en vous invitant à observer concrètement la vie à l'intérieur de vous-même, au départ tout simplement à travers l'observation du processus naturel de respiration, vous proposer une expérience poétique de soi qui porte la conscience à la rencontre de ce mystère du vivant. Par la suite, en abordant le yuki, toucher-respiration, nous pourrions étendre cette écoute à une expérience poétique de l'autre. Précisons-le, il ne s'agit pas d'une représentation mentale, d'une élaboration intellectuelle, mais au contraire de mettre le soi agissant en retrait pour observer avec la plus grande honnêteté ce phénomène qui existe et s'épanouit en chacun de nous, en deçà de toute intervention volontaire. C'est bien là en effet que se situe ce mystère du vivant, qui n'est caché que lorsqu'on l'étouffe sous le tumulte permanent de nos préoccupations.

Pour se mettre en condition de percevoir clairement ce phénomène subtil qu'est la respiration profonde, comme nous l'a indiqué le metteur en scène Jean-Christophe Dutrey, il est nécessaire de s'y préparer. C'est d'autant plus important dans les situations de stress, comme la scène ou la salle d'accouchement. « *Il faut faire le vide pour pouvoir faire le plein* » souligne-t-il, évoquant le conte oriental impliquant le maître de thé Nan-in dans lequel un visiteur venu l'interroger sur le zen se voit servir par le maître une tasse de thé pendant que lui s'épanche en

# LL

Le mystère de la vie, c'est cela que l'on observe, que l'on contacte, que l'on touche lorsque l'on touche le corps vivant...

# 77

dissertation plutôt que d'observer les gestes du maître en respectant l'honneur qui lui est fait. Il parle, Nan-in verse; la tasse déborde et le visiteur soudain trempé s'exclame. Nan-in compare donc la tasse qui déborde avec son mental saturé débordant lui aussi, ne laissant aucune place pour recevoir réponse à ses questions.

Ce qui est passionnant dans le Seitaï, c'est qu'on y enseigne des gestes très simples qui mobilisent l'ensemble de l'organisme pour « *se mettre en état de disponibilité pour se faire traverser*<sup>1</sup> » non pas, dans notre cas, par le personnage de théâtre, mais par la vie qui nous anime. Ces gestes dont le premier est « *l'expulsion du Ki résiduel* », sorte de vidange du plexus solaire qui agit physiologiquement sur la qualité de la respiration en détendant le pied du diaphragme, permettent de reprendre conscience de l'ici et maintenant, cette fameuse unité de temps, lieu et action dont Hélène de Gunzbourg nous a rappelé l'importance, sur scène comme dans la salle d'accouchement, encore une fois. J'ajouterai que cette qualité de présence qui accompagne une respiration naturellement profonde et ventrale est importante à tout moment, dans ce temple de l'Être qu'est le corps tel que le décrivent les textes sacrés dont la théologienne Dominique Gauch nous a cité un exemple. Le témoignage de Céline Puill nous l'a confirmé, il est nécessaire de se mettre en condition d'équilibre et de sérénité pour pouvoir assumer cette qualité d'être très particulière que requiert l'art des sages-femmes, par respect de la vie autant que de celles que l'on accompagne. La chose est d'autant plus importante que l'état psychocorporel se communique facilement d'une personne à l'autre, vous le savez bien, autant dans le sens de la tension excessive que de l'apaisement et de la sérénité. Nous commencerons donc par apprendre deux gestes simples que vous pourrez ensuite pratiquer chaque fois que le besoin s'en fait sentir : *la vidange du plexus solaire*, puis *l'ajustement de la cage thoracique*, obtenu en élevant les épaules, puis en joignant les omoplates tout en expirant. Après quelques répétitions de ces deux gestes, s'ils sont correctement exécutés bien sûr, on constate que la respiration recouvre sa plénitude – laquelle implique la région ventrale où s'insère, sur la partie lombaire supérieure de la colonne vertébrale,

1. J-C Dutrey



le pied du diaphragme –, mais également que l'activité cérébrale s'apaise, ce qu'indique l'apparition spontanée de bâillements, et que la circulation des fluides organiques se fait mieux, comme on peut le constater par un début de transpiration, la salivation ou la production de liquide lacrymal. Nous voici en condition pour observer la vie vivre et palpiter à l'intérieur de soi.

Cela commence par l'observation de la respiration naturelle, un phénomène physiologique qui nous semble insignifiant, mais qui est la première et la plus perceptible des manifestations de la vie dans le corps. Vivre, c'est se trouver en mouvement, le plus fondamental de ces mouvements étant évidemment l'alternance cyclique de contraction et de détente exprimée dans la pulsation cardiaque et dans la respiration. Accordons par conséquent de l'attention à ce phénomène pour mieux prendre conscience de la manière dont il survient naturellement en soi lorsque l'on s'abstient de toute intervention volontaire. La première chose que l'on constate, c'est que le fait d'accorder ainsi de l'attention à la vie en l'observant sans agir a sur elle un effet de détente, de régulation et d'optimisation. Le simple acte de poser son regard intérieur, sans intervenir en quoi que ce soit.

Puis l'on découvre que la respiration ne se limite pas à une alternance entre inspiration et expiration, mais que, comme une vague, cette activité respiratoire s'échoue sur des plages dont on découvre les modulations. Ces moments d'intervalle ont pour nom japonais *kangeki*, ce qui signifie « suspension du temps ». De fait, la perception de la temporalité y prend une qualité spécifique, que ce soit durant la phase pleine *jitsu*, que l'on peut apprendre à intensifier pour donner une certaine puissance à la vitalité individuelle, mais surtout durant la phase *kyo*, vide, qui nous intéresse aujourd'hui. C'est en effet en ce lieu bien concret, ce creux de la respiration, que se cache l'indifférencié, l'indicible mystère du vivant, le puits de la poésie, la source de l'inspiration, etc. Chacun peut en faire l'expérience directe en observant attentivement le cycle respiratoire naturel dans son propre corps. C'est de là que va surgir la prochaine inspiration. Ce *kangeki* est un rappel de la source de vie, de l'intra-utérin, voire de l'utérin cosmique, et il est aussi réceptacle ultime, abîme inconnaissance à la fin de toute existence. Voici de belles notions métaphysiques ; mais le plus passionnant, c'est qu'il est présent à chaque cycle respiratoire et que, par conséquent, on y plonge encore et encore, tout au long de notre vie. Cet intervalle peut diminuer jusqu'à quasiment disparaître en cas de stress. Il s'épanouit dans les moments de détente et conditionne la sensation de sérénité. Cela vaut donc la peine de lui accorder un minimum d'attention lorsque nous le pouvons, et même davantage. Dès lors que l'on observe sincèrement cette respiration spontanée, et en particulier le *kangeki kyo*, on constate que la détente psychocorporelle s'installe d'elle-même et que l'amplitude et l'intensité de ce cycle s'épanouissent. On découvre ainsi par l'expérience directe

# LL

La pratique du *yuki* représente pour la future mère la meilleure manière de communiquer corporellement avec son être profond, mais aussi avec cette nouvelle vie qui croît en elle.

# 77

une expression physiologique de ce « laisser-faire attentif » que mentionnait l'une d'entre vous<sup>2</sup>.

Cette observation exige le silence, le préverbal ; nous l'aborderons par le toucher. En plaçant les mains sur son propre corps, son ventre, par exemple, on ajoute une dimension perceptive à cette observation du phénomène vital. La main attentive se trouve incluse dans ce mouvement respiratoire qui implique la globalité de l'être, et pas seulement la fonction pulmonaire et ses échanges aérobies. Je parlerai donc ici de « toucher-respiration » pour décrire cette pratique fondamentale que l'on désigne au Seitai par le mot *yuki*. La main posée sur le corps permet une médiation supplémentaire, souvent plus facile d'accès que la réflexivité pure. Dans le contexte de la maternité, durant la grossesse puis dans la relation avec le nourrisson, le contact de la main attentive est évidemment fondamental : la pratique du *yuki* représente pour la future mère la meilleure manière de communiquer corporellement avec son être profond, mais aussi avec cette nouvelle vie qui croît en elle. Elle permet d'éliminer le sentiment, courant dans la société moderne, que la grossesse est aliénante, et d'en restituer sa dimension épanouissante<sup>3</sup>. Ce qui se transmet ainsi naturellement entre la mère et l'enfant, avant comme après sa naissance, c'est un lien manifestant l'amour, élan qui se trouve à l'origine du soin (*caring*). La relation à travers ce toucher-respiration en est la meilleure des manifestations et la plus spontanée. Fort heureusement, il n'est pas nécessaire d'être mère pour pouvoir ressentir et exprimer de l'amour pour la vie en soi, ou envers autrui.

Il serait donc regrettable que ce mystère vital, cette poésie à laquelle nous aspirons tous plus ou moins consciemment, reste cantonné au domaine de l'inconscient, et qu'il n'ait pour s'exprimer que le terrain du pulsionnel auquel l'inconscience le livre. Contempler cet indicible là où se trouve sa place naturelle, au cœur du cycle respiratoire, voilà précisément qui permet de le dé-livrer et de rendre à la vie sa liberté dans nos vies, et à la poésie l'occasion de nous inspirer. Il est vrai

2. Voir Itsuo Tsuda, *l'École de la respiration vol 1 : Le non-faire*, Courrier du Livre, 1973

3. Je me permets de le dire sans aucun paternalisme, puisqu'il s'agit alors d'un constat personnel de la mère.

cependant que le mystère nous étonne, nous angoisse et même nous terrifie, parfois. On l'a vu dans les exemples présentés par Marika Moisseff. Ce qui peut susciter cette angoisse – et c'est encore plus vrai pour la mère enceinte – c'est de ressentir qu'au fond de soi, il n'y a pas que soi. Avant même d'être nous-mêmes, nous portons tous la vie en nous. Et même, en réalité, nous sommes portés par cette vie intérieure sans laquelle on n'existerait pas. Cet atelier a donc pour objectif de se familiariser avec cette sensation à travers l'écoute de soi, l'observation de la respiration et l'écoute de l'autre par le toucher-respiration. L'une des angoisses qui peuvent aussi surgir lorsque l'on découvre l'atemporalité du *kangeki kyo*, c'est un vertige. Or ce qui est éternel n'est pas permanent, figé ; c'est au contraire un simple moment dans le cycle de l'impermanence. L'opportunité extraordinaire qu'offre la contemplation du *kangeki kyo*, c'est de pouvoir percevoir directement et concrètement cette notion à travers l'expérience et la sensation corporelle. Elle perd ainsi son potentiel vertigineux qui peut s'exprimer lorsque le mental est trop tendu.

La chanson d'Anne Sylvestre<sup>4</sup> sélectionnée par Marika Moisseff pose une question importante « *La vie que l'on a, la vie, on la donne, reste quoi ?* ». La pratique du toucher-respiration répond à cette question en rappelant d'emblée par l'expérience corporelle que la vie n'est pas une chose que l'on possède, comme un objet quantifiable et consommable que l'on recevrait en dotation à la naissance, que l'on pourrait donner à certaines personnes soigneusement sélectionnées en toutes petites doses et qui finirait par s'épuiser, soldant notre compte avec, en prime, des problèmes de santé lorsqu'on se trouve menacé d'être dans le rouge... Non, la vie n'est pas une quantité d'énergie, le fuel du corps. Dès qu'on se met à son écoute – le plus facile étant l'écoute de la respiration –, on constate que la vie échappe au contrôle volontaire et que, par conséquent, on est incapable de la « donner » ou la « retenir » davantage que quelques brefs instants, mais qu'elle constitue paradoxalement une ressource inépuisable. On est fréquemment étonné d'avoir accès à une vitalité inattendue, alors que lorsqu'on se trouve à court, il est toujours possible d'identifier à cela une cause corporelle, une faiblesse du contenant et non du principe animateur. Par conséquent, cessons de parler de la vie que l'on a et tentons de considérer l'existence à partir de la vie que l'on est.

*Yuki* consiste donc à contempler la vie dans une totale absence d'esprit de consommation, et surtout de consommation de l'autre dans son individualité, ne fût-ce que dans une perspective thérapeutique. Il ne s'agit ni d'apporter une quantité d'énergie que l'on posséderait et que l'on transmettrait à l'autre par bonté ou pour exhiber son « pouvoir », ni d'agir dans l'intention de le « guérir ». L'individualité de l'intervenant comme celle du

recevant se tiennent toujours en retrait dans le toucher-respiration, car la relation qui se noue n'appartient pas à leur dimension, mais à celle de l'essentiel. Il ne s'agit pas d'une relation univoque, mais d'un phénomène d'échange que l'on observe advenir et dont on contemple les effets. Ainsi, le terme japonais qui définit cette relation, *kannô*, est-il directement issu du verbe ressentir, *kanjiru*, qui implique cette réciprocité : en japonais, on ne ressent que lorsqu'un lien bi-univoque se tisse. Nommer « relation » une autre forme d'intervention serait considéré comme une grave impolitesse et, en matière de Seitaï, une faute.

Jean-Christophe Dutrey a ainsi également attiré notre attention sur le fait que, dans l'art du spectacle, l'effacement de soi s'avère indispensable pour laisser place au personnage que l'on souhaite incarner. Sans cet effacement de soi, c'est l'échec assuré. Or, dans nos vies, c'est soi-même qu'il s'agit d'incarner, n'est-ce pas ? La difficulté réside dans le fait que le soi volontaire occupe souvent une place trop importante et ne ménage pas l'espace nécessaire au soi profond. Ce soi profond, je ne souhaite pas ici le qualifier davantage, afin d'éviter les travers de la fascination pour un nouveau « fantôme-fantasme » très courante dans la pop psy contemporaine. Conservons plutôt l'idée de la poésie, du mystère ou de l'essence. Pour les sages-femmes, leur art consiste à s'effacer devant la vie naissante pour l'accueillir au mieux. La situation des sages-femmes est à ce titre exceptionnelle, car, tout en participant activement à un événement d'une extraordinaire intensité, elles ne sont ni celle qui donne la vie, ni celle ou celui qui la reçoit. Elles assistent, contribuent, mais elles doivent se tenir en retrait. Comme l'a rappelé Céline Puill, ce n'est pas chose facile. Bien des questions existentielles affleurent leur conscience : qui accouche qui ? Est-on soi-même accouchée lorsque l'on donne la vie ? Est-ce la mère ou l'enfant que l'on accompagne ? Ou encore – titre de conférence – la sage-femme a-t-elle un corps ? Et, dans l'affirmative, où et comment celui-ci se situe-t-il dans l'événement de la naissance ? Il est donc extrêmement signifiant pour elles que, dans l'art du toucher-respiration *yuki*, il en aille exactement de même : on met le soi volontaire en retrait ; il est bien présent en tant qu'observateur attentif, mais la seule force agissante est la vie elle-même, à partir de ce « puits de mystère indicible » d'où elle surgit naturellement. Quel que soit le geste d'assistance effectué, lui aussi doit émaner de cette source. Qui donc mieux que les sages-femmes et

LL

Pour les sages-femmes, leur art consiste à s'effacer devant la vie naissante pour l'accueillir au mieux.

77

4. Anne Sylvestre, *Berceuse aux petits vampires*.

les mères peut comprendre le *yuki*? Comment s'étonner que Noguchi ait fini par ne plus s'occuper que de cela?

Après avoir exercé sur soi-même, de manière progressive, la perception du toucher-respiration, d'abord immobile, puis en déplaçant une main tout en respectant l'alternance entre l'inspir et l'expir, puis en expérimentant sur son propre corps comment il est possible de pratiquer un toucher plus profond, en respectant toujours cette notion et en focalisant son attention sur l'écoute de la réaction corporelle durant l'intervalle du creux de la respiration, on pourra envisager d'inclure une autre personne dans cette relation. Nous choisirons donc un ou une partenaire, commencerons par poser doucement les mains sur son crâne, la gauche sur le front, la droite sur l'occiput – c'est-à-dire dans le prolongement de l'axe cérébral –, puis nous observerons, comme précédemment, cette respiration qui passe par soi et notamment par les mains, sans rien faire de particulier. Vous le constaterez par vous-mêmes, le corps de la personne assise devant vous va se relaxer au bout de quelques instants, signe que la région située sous les mains, le système nerveux central, se détend. Celle-ci va alors s'allonger sur le dos et nous prolongerons ce toucher-respiration en posant délicatement les mains sur son corps, soit deux mains sur le ventre, soit la main droite sur le ventre et la gauche à l'épaule. Nous pratiquerons ensuite cette observation de la vie profonde pendant un moment, cette fois-ci en observant ce qui se passe sous nos mains, dans le corps de l'autre. L'attention reste principalement dirigée sur l'intervalle de « suspension du temps », le *kangeki kyo*, sur la qualité de l'inspiration qui en surgit, et sur le *kannô*, la qualité de cette relation qui s'établit sous les mains. Lorsque cette sensation est devenue bien claire, on peut, comme on l'a pratiqué auparavant sur soi-même, s'essayer à déplacer les mains doucement en respectant la respiration naturelle, ce qui vous rappellera évidemment la pratique du toucher utérin, puis à exercer une certaine pression – ce que nous ferons alternativement sur un flanc puis l'autre, dans la région charnue, pour éviter de fausses manipulations. Finalement, le temps nous manquera malheureusement pour exercer une pression un peu plus technique qui ressemble davantage à votre pratique habituelle, mais je vous démontrerai brièvement une application qui respecte toujours cette respiration naturelle et profonde.

Le philosophe Dominique Folscheid nous a rappelé quelques notions étymologiques importantes qui éclairent le thème qui nous intéresse, un peu comme je tente de le faire, à la mesure de mes compétences, à l'aide de quelques termes japonais propres au Seitai. Le terme grec *physis*, φυσικς, est souvent traduit par « nature », mais il désigne plus précisément l'état natif, et donc l'incarnation ou ce que Folscheid appellera la « chair », plutôt que le corps comme nous l'entendons couramment avec l'adjectif « physique » que l'on oppose au « psychique ». Ce mot-là provient du substantif *psyche*, ψυχή, qui ne

LL

Nous sommes donc tous d'accord ici qu'il ne s'agit jamais de juger la vie, mais de l'observer, de la respecter et de la cultiver, et c'est bon de l'entendre redire.

77

désignait à l'origine non pas, comme aujourd'hui, le mental, mais le souffle vital animant la *physis*. On trouve ainsi dans l'étymologie occidentale des correspondances de vocabulaire assez bonnes entre le grec ancien *physis* et le japonais *tai* 体, concept qui englobe l'unité psychocorporelle sans séparer ni opposer le physiologique et le psychologique, et entre *psyche* comprise dans son sens originel avec *Ki* 氣. L'essentialité de l'individu, c'est la vie qui l'anime, souligne le philosophe ; en japonais, la perception que l'on a de cette essentialité porte le nom de *Ki*. Nous sommes donc tous d'accord ici qu'il ne s'agit jamais de juger la vie, mais de l'observer, de la respecter et de la cultiver, et c'est bon de l'entendre redire. Ce fameux « prendre soin de l'être » constitue le cœur de la véritable thérapeutique<sup>5</sup>. Il ne s'agit jamais non plus d'ordonner, de compléter, de parfaire, ni de corriger la vie, mais d'en accepter le désordre apparent, un incompréhensible mélange, car bien trop complexe pour être appréhendé par l'intellect dans toute son ampleur. On apprend toujours à ressentir comment ce désordre est profondément coordonné, en tout premier lieu par sa tendance spontanée à l'homéostasie. Le mot grec *ethos* ἦθος désigne l'ensemble des habitudes et la manière d'être d'un individu. Ce terme correspond directement au japonais *taiheki* – tendances corporelles – dont nous savons au Seitai qu'elles sont très directement liées à la structure corporelle de chacun. Lorsque nous parlons d'*ethos* en Occident, on fait en général référence à des qualités acquises, à une seconde nature ajoutée ou élaborée par-dessus le vital. Ainsi l'éthique concerne-t-elle, chez nous, le comportement, alors qu'au Seitai on fait émerger une forme d'éthique naturelle qui dépend intimement de la coordination psychocorporelle. Le philosophe nous rappelle encore que cet *ethos* s'exprime à travers une expression formelle, une apparence, la *Gestalt* qui fut théorisée en Occident par des psychologues, dont l'Allemand Wertheimer<sup>6</sup>; mais au Seitai, nous préférons aborder cela par l'observation attentive

5. Voir Jean-Yves Leloup, *Prendre soin de l'être*, Philon et les thérapeutes d'Alexandrie, Albin Michel, 1993

6. Max Wertheimer, « *Experimentelle Studien über das Sehen der Bewegung* » in *Zeitschrift für Psychologie*, 1912

de la motricité qui est extrêmement révélatrice de l'état structurel de l'individu.

La notion japonaise de *ma-ai*, commune au Seitai et à certains arts martiaux, c'est-à-dire de distance, *ma*, et de lien, *ai*, adéquats – l'un n'existant pas sans l'autre –, est extrêmement importante dans le toucher en général. Elle est relativement concrète et facile à percevoir dans des conditions normales ; toutefois, elle n'implique pas uniquement la distance physique entre les deux personnes, mais également une dimension temporelle, posturale, etc. Le *ma-ai* s'applique bien entendu dans la pratique du toucher-respiration *yuki*, mais également dans l'ajustement de la relation mère-enfant, dès la conception, comme un aménagement progressif de l'autonomie des deux personnes qui se trouvent si intimement liées durant la gestation. Dans cette perspective, l'éducation peut, elle aussi, être envisagée comme participant à la séparation progressive et à l'autonomisation des enfants, dans la mesure où ce processus peut être effectué en conscience. À défaut, certains attachements puérils, notamment le besoin permanent de recours à l'intervention d'autrui – le thérapeute, le coach – pour persister à l'âge adulte. Il est essentiel ici de ne pas confondre les deux notions d'autonomie et d'indépendance. L'individu vivant reste toujours, dans une certaine mesure, dépendant de son environnement. L'autonomie consiste à trouver le juste équilibre, *ma-ai*, dans cette relation entre soi et l'environnement. La philosophie nous rappelle à cet égard que le sentiment de liberté découle de la jouissance d'une bonne relation à l'environnement, et non du fait de s'en couper ou de s'opposer à lui dans une attitude mortifère.

Comme nous l'a rappelé Hélène de Gunzbourg, après la naissance, le sein maternel prend le relais du placenta en tant que médiateur entre sa mère et le nourrisson, comme un relais d'altérité. Il participe au lent processus de subjectivation de l'enfant, objet transitionnel d'une relation de toucher-respiration-nourriture-amour-sensualité qui permettra à une nouvelle distance *ma-ai* de se mettre progressivement en place. Ainsi, dans la façon d'allaiter aussi, la question de la qualité du toucher et de la respiration est primordiale. Notons que la qualité nutritionnelle du lait maternel comme sa quantité dépendent intimement de la coordination corporelle globale et donc de la façon dont s'est déroulé l'accouchement, puis le retour progressif à l'autonomie motrice de la mère. La sage-femme intervient également pour aider la mère ayant accouché à se réapproprier son corps altéré par la grossesse et l'accouchement, et qui retrouve progressivement son équilibre durant les semaines qui suivent. Le Seitai professionnel a beaucoup à dire sur ce sujet, mais ce n'est pas le lieu d'en discuter ici. Arrêtons-nous au fait que le toucher-respiration peut y contribuer autant qu'il a contribué au bon déroulement des neuf mois de grossesse et à la préparation à l'accouchement. Rappelons également, si besoin était, que la pratique du *yuki* par le père de l'enfant à naître (ou son substitut) revêt une

# LL

La pratique du *yuki* par le père de l'enfant à naître (ou son substitut) revêt une grande importance et a des conséquences profondes sur la bonne autonomisation de l'enfant à naître.

# 77

grande importance et a des conséquences profondes sur la bonne autonomisation de l'enfant à naître.

J'ai été très heureux d'entendre rappeler par des sages-femmes d'expérience quelques fondamentaux que les gens du Seitai craignent souvent de voir oublier. Le premier principe étant que leur travail n'est pas une thérapie, puisque la parturiente n'est pas malade, et que le corps maternel est naturellement fait pour accoucher, même si cela n'est pas toujours facile, bien entendu, et si un cadre médical est bienvenu en cas d'urgence. Ce n'est pas à la sage-femme de faire naître l'enfant, car « *la vie se maintient par elle-même*<sup>7</sup> » ; on pourrait ajouter que ce n'est pas à l'obstétricien non plus, bien que son intervention s'avère parfois indispensable. Plus généralement, on s'abstiendra de pathologiser la santé, et surtout tout ce qui tourne autour de la génitalité et de la génération, foyer des fantasmes chez l'humain. Avant d'intervenir, commençons toujours par observer, écouter, contempler et constater ce qui se produit naturellement, car le simple fait de prêter attention induit des changements importants dans l'organisme vivant. Ensuite seulement, un éventuel diagnostic de pathologie nécessitant le recours à une intervention extérieure peut survenir.

Pour conclure, je préciserai que la pratique du toucher-respiration *yuki*, des gestes de mise en condition et des exercices d'entraînement de la sensibilité au *Ki*, *gyôki*, ou d'entraînement de la respiration, *shinsoku-hô*, ne représentent qu'une partie de la pratique Seitai destinée aux amateurs, mais qu'une seconde fonction naturelle fondamentale fait l'objet d'un entraînement, la motricité autonome, car son rôle dans l'homéostasie psychocorporelle est absolument essentiel. La respiration entretient notre organisme, tout en nous permettant de ressentir physiquement le mystère du vivant, ce mystère que mystiques et théologiens aiment nommer l'âme. N'oublions pas toutefois que l'étymologie de ce mot le relie directement à l'animation et, par conséquent, à la motricité dont la première expression dans le corps reste le cycle respiratoire. •

7. Céline Puill

## Bébé sapiens

**Du développement épigénétique aux mutations dans la fabrique des bébés**

● Drina CANDILIS-HUISMAN,  
Michel DUGNAT

Parler d'un bébé sapiens marque une double (r) évolution. D'une part, le bébé ne peut plus être considéré comme un infans, être passif, sans langage et sans pensée, tel qu'il apparaît dans les représentations du passé des historiens. Et d'autre part, envisager le bébé acteur de son propre développement nous place à l'aube d'une ère nouvelle où sont sollicitées tout autrement les responsabilités personnelles et collectives vis-à-vis de cet individu désormais reconnu dans sa valeur et ses incroyables compétences qui vont jusqu'aux racines du sens moral.

De l'embryogénèse cérébrale du fœtus et du nourrisson à la position sociale de l'enfant dans les familles contemporaines d'ici ou d'ailleurs, la théorie de l'évolution revisitée par les neurosciences soulève aujourd'hui des interactions d'une infinie complexité entre patrimoine génétique et milieu extérieur, entre phénotype et génotype.

Comment intégrer ces nouvelles données dans nos pratiques cliniques médicales et psychologiques mais aussi pédagogiques, juridiques ou plus largement dans nos politiques de santé et de santé mentale ? Comment protéger ce développement, en particulier des perturbateurs endocriniens et des effets de la précarité ? Enfin comment mieux aborder le renouvellement de nos modèles familiaux et sociaux et leur impact sur le futur des bébés ? Nous sommes en situation de défi : redéfinir notre rapport aux origines et mettre en œuvre notre sagesse et notre raison afin que les bébés sapiens d'aujourd'hui deviennent des Homo sapiens sapiens de demain dignes et libres.

*Avec la participation de Pierre-Jérôme Adjedj, Gisèle Apter, Dominique Bohu, Drina Candilis-Huisman, Paul Cesbron, Benoît Chevalier, Colette Chiland, Natacha Collomb, Jean Decety, Marc Dommergues, Nicole Farges, François Farges, René Frydman, Jacques Gélis, Hatem Ghada-Gantzer, Sylviane Giampino, Frédérique Gignoux-Froment, Bernard Golse, Maya Gratier, Jokthan Guivarch, Paule Herschkorn Barnu, François Jouen, Marc Juston, Simone Korff-Sausse, Laure Le Treut, Fabrice Lesage, Denis Mellier, Dominique Memmi, Keren Miri, Sylvain Missonnier, Delphine Mitanchez, Marika Moisseeff, Françoise Molenat, Michèle Molina, Gérard Neyrand, Andras Paldi, François Poinso, Ouriel Rosenblum, Sylvie Seguret, Anne-Laure Sutter, Amandine Thiriet, Serge Tisseron, Bernard Topuz, Julianna Vamos, Chantal Zaouche Gaudron.*

Éditions érès  
28 € - 480 pages  
EAN : 9782749256115

Format : 160 x 240 mm  
Parution : 5 octobre 2017  
<https://www.editions-eres.com>



## Entre rêve et foi, où se tient le sujet du désir ?

**Freud, Fondane, Job et le Dieu biblique**

● Dominique GAUCH

En ces temps où tente de s'imposer par la barbarie un Dieu idolâtre et méprisant de l'humain, Dominique Gauch repose à nouveaux frais la question de la foi qui, selon elle, ne peut être dénouée de la question de l'inconscient et du mal.

À partir du rapport entre inconscient et foi, l'auteure redécouvre la pertinence, la profondeur et l'effectivité de la pensée existentielle du poète roumain, juif, Benjamin Fondane. Sa confrontation avec le Freud de L'avenir d'une illusion met en lumière les limites du langage métapsychologique pour dire l'expérience de la foi, foi poétique, foi biblique qui est étrangère non seulement à l'homme Freud mais à l'expérience de la psychanalyse.

Inconscient et foi sont deux domaines de la pensée, irréductibles l'un à l'autre et pourtant étroitement liés dans la constitution du sujet. Penser leur articulation demande de quitter la pensée conceptuelle pour se tourner à nouveau vers Job, l'homme du pays d'Ouç, qui souffre, désespère et cherche, un homme irrésigné, aux prises avec son existence et les grandes énigmes de la vie humaine.

*Dominique Gauch est psychanalyste, installée à Paris, inscrite à la Société de psychanalystes du IV<sup>e</sup> groupe. Elle est aussi théologienne, diplômée de l'Institut protestant de théologie de Montpellier. Après des études scientifiques, face aux épreuves de sa propre existence, elle entame un long et profond travail de psychanalyse, étroitement lié à la question de la foi, redécouverte sous la forme d'une vraie affection pour les textes bibliques.*

Éditions érès  
18 € - 224 pages  
EAN : 9782749254173

Format : 115 x 200 mm  
Parution : 9 février 2017  
<https://www.editions-eres.com>



## La Revanche de la chair

**Essai sur les nouveaux supports de l'identité**

● Dominique MEMMI

Après avoir exhorté les pères à couper le cordon ombilical, on a ré-encité les mères à allaiter, puis valorisé le contact peau à peau avec leur nouveau-né, et certains les invitent à contempler leur placenta. Désormais, les parents d'un enfant mort-né sont encouragés à le toucher ou à le photographier. Alors que la confrontation avec le corps des défunts est supposée favoriser le "travail de deuil", la crémation est suspectée de nuire à celui-ci. Parallèlement, l'accès aux origines biologiques des personnes adoptées ou nées par don de gamètes est prôné pour leur bien-être identitaire. Et dans les organes transplantés s'insinue la personnalité du donneur, menaçant la greffe de rejet psychique.

Ainsi s'opère, autour de la naissance et de la mort, depuis une vingtaine d'années et dans la plupart des pays occidentaux, une focalisation sur le corps comme support de l'identité. Quelle inquiétude sous-tend ces conceptions que les professionnels du psychisme, du soin et du funéraire sont souvent les plus soucieux de mettre en pratique ? Comment la chair a-t-elle été investie d'effets psychiques censés resserrer des liens vécus comme trop lâches et fortifier des identités éprouvées comme trop flottantes ? À travers des gestes dont la convergence était restée inaperçue, cette enquête révèle un tournant idéologique et culturel majeur.

*Directrice de recherche en sciences sociales au CNRS, Dominique Memmi a notamment publié Les Gardiens du corps (Éditions de l'EHESS, 1996), Faire vivre et laisser mourir (La Découverte, 2003) et La Seconde Vie des bébés morts (Éditions de l'EHESS, 2011).*



Éditions du Seuil  
22 € - 288 pages  
Parution : Octobre 2014  
ISBN : 9782021171457  
Format : 14 x 20 cm  
<http://www.seuil.com>

# 05/06

FEV. 2018

PALAIS DES CONGRES  
ISSY LES MOULINEAUX

## 16<sup>e</sup> Journées du Collège National des Sages-Femmes de France



**CNSF**  
Collège National  
des Sages-Femmes  
de France

# PROGRAMME \*

## Lundi 5 février

- 9 : 00 Ouverture des journées**  
**VIOLENCES OBSTÉTRICALES :  
SUR LE CHEMIN DE LA BIENTRAITANCE**  
*Modérateurs : S. GUILLAUME - Intervenant CIANE*
- De quoi parle t-on ? M. DECHALOTTE
  - Qu'observe t-on dans les pratiques médicales - P. MILLET
  - Améliorer l'accueil du nouveau-né : bénéfices des stimulations multimodales - L. VAIVRE-DOURET
- 10 : 30 Pause et visite des stands**
- 11 : 00** *Modérateur : S. PAYSANT*
- Questionnaire sur le vécu de l'accouchement - M-J. GUITTIER
  - Présentation de l'étude EOLE - C. BARASINSKI
- 12 : 30 Déjeuner libre**
- 14 : 00** *Modérateur : A. WEBER*
- Présentation des prix du CNSF et de la fondation Mustela
  - Enquête Périnatal 2016 : les principaux indicateurs - B. BLONDEL
  - Rapport sur la mortalité maternelle - C. DENEUX-THARAUX
  - Où en est la recherche en maïeutique en France ? S. GOYET
- 15 : 30 Pause et visite des stands**
- 16 : 00** *Modérateur : Anne BATTUT*
- Actualité sur la rééducation pelvi - périnéale : les nouvelles recommandations internationales de l'ICS : de l'anténatal au postnatal - F. HAAB - A. BOURCIER
  - Périnée - sport et rééducation périnéale - C. MAITRE
- 17 : 30 Fin de la journée**

## Mardi 6 février

- 9 : 00 ACCOUCHEMENT NORMAL OU PHYSIOLOGIQUE,  
RECOMMANDATIONS HAS - 1<sup>ère</sup> Partie**  
*Modérateurs : S. GUILLAUME - J. LAVILLONIERES - B. HEDON*
- Définitions : accouchement normal, accouchement physiologique - K. PETITPREZ
  - Prise en charge des phases de latence et de dilatation - C. LE RAY
  - Prise en charge des phases de descente, d'expulsion et du post-partum - V. LEJEUNE
  - Surveillance de la mère et du fœtus pendant le travail M. NADJAFIZADEH
- 10 : 30 Pause et visite des stands**
- 11 : 00** 2<sup>ème</sup> Partie
- Prise en charge médicamenteuse de la douleur - A-S. DUCLOY
  - Prise en charge non médicamenteuse de la douleur - C. SCHANTZ
  - Bien - être maternel au cours du travail - F. PIZZAGALLI
  - L'information des patientes - C. BERNARD - F. ARTZNER
- 12 : 30 Déjeuner libre**
- 14 : 00 PROJET TRAJECTOIRES PRECARITE SANTE  
MATERNELLE ET PERINATALITE**  
*Modérateur : V. TESSIER*
- Précarité maternelle et suivi prénatal sous optimal - E. AZRIA
  - Soins de la grossesse : une véritable (en)quête des femmes R. RICO-BERROCAL
  - Soins différenciés aux africaines : le cas de l'HTA pendant la grossesse - P. SAUVEGRAIN
- 15 : 30 Pause et visite des stands**
- 16 : 00** *Modérateur : F. TEURNIER*
- RPC sur la prise en charge de l'Herpes au cours de la grossesse M-V. SENAT
  - L'actualité sur l'infection congénitale à CMV - Y. SELLIER - M. LERUEZ
- 17 : 00 Clôture des journées**

\* Sous réserve de modification

Lundi 5 février de 12h30 à 14h00  
SYMPOSIUM A VENIR

Mardi 6 février de 12h30 à 14h00  
SYMPOSIUM A VENIR

Des ateliers en sessions parallèles vous seront proposés  
Plus de détails sur [www.cerc-congres.com](http://www.cerc-congres.com)

Renseignements et inscriptions : Cerc-Congrès  
17 rue Souham - 19000 TULLE | Tél. 05 55 26 18 87 | Mail : [inscription@cerc-congres.com](mailto:inscription@cerc-congres.com)  
N° De formation du CNSF : 1194062794

# AGENDA EN BREF

● **13 JANVIER 2018**  
 PARIS 16<sup>e</sup>  
 25<sup>e</sup> Journée  
 Scientifique du Collège  
 de Gynécologie  
 Médicale de Paris Ile-  
 de-France  
 ✉ [secretariat@cgmpif.org](mailto:secretariat@cgmpif.org)

● **19-20 JANVIER 2018**  
 MONTROUGE (92)  
 Congrès National  
 de la SFCPCV  
 (Société Française de  
 Colposcopie et de  
 Pathologie Cervico-  
 Vaginale)  
[www.societe-colposcopie.com](http://www.societe-colposcopie.com)

● **5-6 FÉVRIER 2018**  
 ISSY-LES-MOULINEAUX  
 (92)  
 16<sup>e</sup> Journées du  
 Collège National des  
 Sages-Femmes de  
 France  
[cerc-congres.com](http://cerc-congres.com)

● **17 MARS 2018**  
 NANTES - 44 (WESTOTEL  
 LA CHAPPELLE-SUR-  
 ERDRE)  
 Assemblée générale et  
 Colloque de l'ANSFL  
<http://ansfl.org/>

● **15-18 MARS 2018**  
 MARSEILLE (13)  
 11<sup>es</sup> Assises Françaises  
 de Sexologie et de  
 Santé Sexuelle  
<http://www.assises-sexologie.com/>

● **23-24 MARS 2018**  
 STRASBOURG (67)  
 Séminaire annuel  
 Association Française  
 des Sages-Femmes  
 Acupuncteurs  
 Thème 2018 : 10  
 ans de l'AFSFA : de  
 la naissance à la  
 reconnaissance  
[cerc-congres.com](http://cerc-congres.com)

● **22-23-24-25 MAI 2018**  
 MARSEILLE  
 46<sup>es</sup> Assises Nationales  
 des Sages-Femmes  
[www.assises-sages-femmes.eu](http://www.assises-sages-femmes.eu)

● **31 MAI AU 2 JUIN 2018**  
 HÔTEL FAIRMONT  
 MONTE CARLO  
 Gyn Monaco 2018  
<http://www.gyn-monaco.com/>

● **4 JUIN 2018**  
 PARIS 7<sup>e</sup>  
 Journée à thème du  
 Collège National des  
 Sages-Femmes de  
 France  
[cerc-congres.com](http://cerc-congres.com)

● **27-28 SEPTEMBRE 2018**  
 PARIS 3<sup>e</sup>  
 Forum Sein 2018  
[www.eska.fr](http://www.eska.fr)



**Association Nationale Natation & Maternité**  
 PIONNIÈRE DEPUIS 1977

## PRÉPARATION À LA NAISSANCE

ET ACTIVITÉS PRÉ ET POSTNATALES  
 EN MILIEU AQUATIQUE

Formations bi-annuelles

**Prochaines formations**

▷ Clamart (92)

- Stage prénatal : les 23, 24, 25 avril 2018
- Stage postnatal : le 26 avril 2018

▷ *Tarifs préférentiels pour adhérents et étudiants sages-femmes*

**Programme et inscription**

6, Allée de la Tournelle - 91370 Verrières le Buisson  
 Message : 01 69 30 98 01 - Courriel : [infos@annm.fr](mailto:infos@annm.fr)  
 Site internet : <http://annm.fr>

N° D'AGR. FORMATION CONTINUE : 11 92 119 4292



**N'féraïdo**<sup>®</sup>  
 modelages accompagnant  
 la Physiologie

**OUI A LA BIEN TRAITANCE OBSTÉTRICALE**

### Volet obstétrique\*

Réponses manuelles aux maux de

**Cycle I** : La grossesse, l'accouchement et le post-partum

**Cycle II** : La mère et le bébé

<b>Dates Paris</b>	<b>Dates Agen</b>
Cycle I : 19 au 21 fév 2018	Cycle I : 11 au 13 avril 2018
Cycle II : 22 au 24 fév 2018	Cycle II : 21 au 23 nov 2018

\* D.Jacquin D.O.

---

### Volet uro-gynécologique\*\*

Rééducation manuelle par voie externe

Modelages : Bassin, organes pelviens & périnée

<b>Dates Paris</b>	<b>Dates Agen</b>
19 au 21 mars 2018	07 au 09 fév 2018

\*\* Francine Augère S.F.

**Contact et intervenant**  
 Dominique Jacquin, OSTÉOPATHE D.O.  
 Tél. : 05 62 28 39 94  
[www.nferaido.com](http://www.nferaido.com)





## FORMATIONS ANSFL 2018

Organisme de formation enregistré  
sous le n° 53 35 08377 35

TARIFS, DATES, ADHÉSION [www.ansfl.org](http://www.ansfl.org)

TOUTES NOS FORMATIONS PEUVENT ÊTRE ORGANISÉES EN "GROUPE CONSTITUÉ"

### ÉCHOGRAPHIE ET EXAMENS COMPLÉMENTAIRES DANS LE SUIVI DE LA GROSSESSE NORMALE

Intervenantes : Évelyne Rigaut (SF-Écho)  
Lorraine Guénédal (Biologiste)  
Date : 7-8 juin 2018  
Lieu : Lyon (groupe constitué)

### LA CONSULTATION DE CONTRACEPTION ET DE GYNÉCOLOGIE DE PRÉVENTION

Intervenante : Annie Sirven (SF)  
Lieu : St Germain Mont D'Or (près de Lyon)  
• Session I : Date : [site.ansfl.org](http://site.ansfl.org)  
• Session II : Date : 20-21-22 mars 2018  
(Pré-requis : session I)

### L'INSTALLATION EN LIBÉRAL

Intervenante : Laurence Platel (SF)  
Date : 16 fév 2018 - Lieu : Paris 15<sup>e</sup>

### LA PRATIQUE LIBÉRALE : CADRE RÉGLEMENTAIRE ET COTATIONS

Intervenante : Laurence Platel (SF)  
Date : 5 avril 2018 - Lieu : Paris 15<sup>e</sup>

### INITIATION À LA PENSÉE CRITIQUE LES SAGES-FEMMES

Intervenante : Amélie Battaglia (SF)  
Date : 5-6 juin 2018 - Lieu : Paris 17<sup>e</sup>

### LES CONSULTATIONS DE GROSSESSES À BAS RISQUES

Intervenante : Amélie Battaglia (SF)  
Date : 2<sup>e</sup> sem 2018 - Lieu : Paris

### LA SEXOLOGIE DANS L'ACCOMPAGNEMENT DE NOS PATIENTES ET DE LEURS CONJOINTS

Intervenante : Nicole Andrieu (SF)  
• Session I  
Date : 27-28 mars 2018  
Lieu : Crest (26) (groupe constitué)

### EUTONIE : RÉÉDUCATION EN POSTNATAL

Intervenante : Martine Gies (SF)  
Lieu : St Germain Mont D'Or (près de Lyon)  
• Session I : Découverte  
Date : 5-6 avril 2018  
• Session II : Les pathologies urinaires  
Date : 21-22 juin 2018 (Pré requis : session I)  
• Session III : Retrouver la mobilité et le dynamisme  
Date : 27-28 sept 2018 (Pré requis : session II)  
• Session IV : Analyse du mouvement. Respect de soi, de l'autre  
Date : 28-29 nov 2018 (Pré requis : session III)

### ACCOMPAGNEMENT VERS LA NAISSANCE ET LA PARENTALITÉ

Intervenante : Odile Tagawa (SF)  
• Session I : Prénatal  
Date : 2<sup>e</sup> sem 2018 - Lieu : Marseille  
• Session II : Postnatal

Toutes nos formations : FIF-PL

Contact Formation ANSFL : Martine Chayrouse  
formation@ansfl.org - Tél. : 07 82 19 11 59

## Pratiquer dès le lendemain du séminaire



Institut  
Naissance  
& Formations



## Calendrier 2018

### Connaissance & Maîtrise du Périnée

de Dominique Trinh Dinh

Méthode Éducative de Rééducation Périnéale

#### PROGRAMME EN 3 ÉTAPES

- 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> étapes présentiels (dates indiquées ci-après)
- 3<sup>e</sup> étape non présentielle

#### Niveau 1 - St Sébastien de Morsent (Évreux) Hôpital La Musse

Formatrice : Sylvie Nicot-Catherine  
- du 5 au 8/03/18 et du 3 au 6/04/18

#### Nanterre (92) - Espace Chevreul

Formatrice : Anne-Françoise Sachet  
- du 28 au 31/05/18 et du 25 au 28/06/18

#### Vergèze (30) - La Clé des Chants

Formatrice : Corinne Roques  
- du 13 au 16/03/18 et du 10 au 13/04/18

#### Niveau 2 - Nanterre (92) - Espace Chevreul

Formatrice : Anne-Françoise Sachet  
- du 12 au 15/03/18 et du 9 au 12/04/18

#### Vergèze (30) - La Clé des Chants

Formatrice : Corinne Roques  
- du 15 au 18/05/18 et du 12 au 15/06/18

### Travail Corporel en Rééducation Périnéale

- Durée : 4 jours
- Pré requis : activité en rééducation périnéale
- Hôtel Kyriad à Rouen (76)  
Formatrice : Corinne Roques  
- du 22 au 25 mars 2018

Programmation en région possible. Nous contacter.

### Sexualité et Rééducation Périnéale Féminine

- Durée : 3 jours
- Pré requis : activité en rééducation périnéale
- Nanterre (92) - Espace Chevreul  
Formatrice : Anne-Françoise Sachet  
- du 16 au 18 avril 2018

#### Renseignements auprès de Jocelyne Dallem

☎ 03 89 62 94 21 - ✉ cmp.info@free.fr

Institut Naissance & Formations - 2a rue du Paradis - 68190 Ungersheim

🌐 [www.institutnaissanceetformations.fr](http://www.institutnaissanceetformations.fr)

Prises en charge possibles : DPC - FIF-PL



<http://ansfl.org/>

## COLLOQUE DE L'ANSFL

SAMEDI 17 MARS 2018 DE 9 H À 17 H, À NANTES

## TOUT SEUL ON VA PLUS VITE, ENSEMBLE ON VA PLUS LOIN

PRÉ-PROGRAMME À CONFIRMER

### CE QUI NOUS RELIE

Exercer en maison de santé pluridisciplinaire  
Laurence Cassé

Réseaux de périnatalité : apports dans les relations interprofessionnelles  
Rozenn Collin

Du côté des réseaux sociaux  
Mylène Beaudron-Tortajada

### TABLE RONDE INTERPROFESSIONNELLE

Partenaires particulières cherchent partenaires particuliers...

Micheline Boivineau (sage-femme territoriale),  
Catherine Le Biavan (sage-femme hospitalière),  
Dr Teddy Linet (gynécologue-obstétricien),  
Hélène Morin (sage-femme libérale),  
Dr Philippe Marissal (médecin généraliste)...

Ce colloque sera précédé de l'AG de l'ANSFL, le vendredi 16 mars à 14 h.





Charte  
éthique de bonne  
pratique

## Unité d'enseignement Hypnose médicale et périnatalité

### Aucun pré-requis

- Hypnose médicale et périnatalité - Technicien 1 5 jours / 35 H
- Hypnose conversationnelle à l'usage de la sage-femme 3 jours / 21 H
- Autohypnose pour la prévention des douleurs, de l'anxiété et du stress 4 jours / 28 H

### Pré-requis : Module Hypnose médicale et périnatalité - Technicien 1

- Hypnose médicale et périnatalité - Technicien 2 5 jours / 35 H
- Analgésie, anxiolyse, confort et situations d'urgence 3 jours / 21 H
- Hypnose de groupe et préparation à la naissance 4 jours / 28 H
- Hypnose Outils d'accompagnement du couple et de la parentalité 3 jours / 21 H
- Hypnose Développer l'utilisation du sensoriel 2 jours / 14 H
- Quickstart en hypnose 3 jours / 21 H  
*Clés et leviers pour un usage facile de l'hypnose*

### Pré-requis : Module Hypnose médicale et périnatalité - Technicien 2

- Hypnose médicale et périnatalité - Praticien 5 jours / 35 H



**CERTIFICATION TECHNICIEN  
EN HYPNOSE MÉDICALE ET PÉRINATALITÉ**

98 HEURES DE FORMATION



**CERTIFICATION PRATICIEN  
EN HYPNOSE MÉDICALE ET PÉRINATALITÉ**

Au total 203 HEURES DE FORMATION  
comprenant la certification Technicien

Retrouvez toutes nos formations , lieux & dates sur [www.medicformation.fr](http://www.medicformation.fr)



[contact@medicformation.fr](mailto:contact@medicformation.fr)



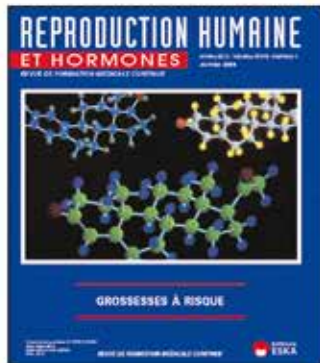
01 40 92 72 33

Medic Formation - 79 rue de Sévres, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT

N° de déclaration d'activité : 11 95 04903 95 - Agréé ANDPC 1251 - Agréé DOKELIO / Intercart-crest Rét: OF-11646

# LA MÉDECINE AUX ÉDITIONS ESKA

## LES REVUES MÉDICALES



**REPRODUCTION HUMAINE ET HORMONES (RHH)**  
4 numéros par an  
Abonnement annuel  
Articles et numéros complets en téléchargements payants sur [www.eska.fr](http://www.eska.fr)



**LES DOSSIERS DE L'OBSTÉTRIQUE**  
11 numéros par an  
Abonnement annuel  
Articles et numéros complets en téléchargements payants sur [www.eska.fr](http://www.eska.fr)



**CANCERS AU FÉMININ**  
4 numéros par an  
Abonnement annuel  
Articles et numéros complets en téléchargements payants sur [www.eska.fr](http://www.eska.fr)



**JOURNAL INTERNATIONAL DES CENTRES DES MALADIES DU SEIN**  
*INTERNATIONAL JOURNAL OF BREAST DISEASE CENTERS*  
4 numéros par an  
Abonnement annuel  
Articles et numéros complets en téléchargements payants sur [www.eska.fr](http://www.eska.fr)



**ANGÉIOLOGIE**  
4 numéros par an  
Abonnement annuel  
Articles et numéros complets en téléchargements payants sur [www.eska.fr](http://www.eska.fr)



**JOURNAL DE GESTION ET D'ÉCONOMIE MÉDICALES**  
8 numéros par an  
Abonnement annuel  
Articles et numéros complets en téléchargements payants sur [www.eska.fr](http://www.eska.fr)

**CFEE**

Des revues éditées par les Editions ESKA

ESKA-CFEE : N° 11753436775  
Inscription à adressée à la CFEE  
aux Editions ESKA CONGRES :  
Serge KEBABTCHIEFF  
Fanny GASMAN  
Olivier PAUL-JOSEPH  
12, rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris  
Tél : 01 42 86 55 69/79 - Fax : 01 42 60 45 35

E-mail : inscriptions et renseignements :  
[congres@eska.fr](mailto:congres@eska.fr)  
Site : [www.eska.fr](http://www.eska.fr)

## LES DOSSIERS DE L'OBSTÉTRIQUE

### TARIF D'ABONNEMENT 11 NUMÉROS PAR AN

Abonnement Particulier	Plein tarif	Étudiant(e)s* Retraité(e)s*
FRANCE	79,00 €	43,00 €
D.O.M.	84,00 €	53,00 €
EUROPE OCCIDENTALE	92,00 €	55,00 €
T.O.M./ÉTRANGER	94,00 €	58,00 €

\* Joindre attestation.

**Abonnement collectif de service** 156,00 €

En cas de règlement incomplet, l'abonnement sera réduit proportionnellement.

## ABONNEMENT 2018

### VOS COORDONNÉES

M<sup>me</sup>  M<sup>lle</sup>  M. (en lettres capitales)

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal [ ][ ][ ][ ][ ] Ville .....

Pays ..... Téléphone .....

E-mail .....

Exercice professionnel (Libéral, PMI, Public, Privé, Autre) .....

s'abonne aux **Dossiers de l'Obstétrique**

Éditions ESKA, 12 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35 - Email : [adv@eska.fr](mailto:adv@eska.fr)

Renvoyer le coupon à : Dossiers de l'Obstétrique - Éditions ESKA - 12 rue du Quatre-Septembre - 75002 Paris - Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35

# 46<sup>e</sup> ASSISES NATIONALES DES SAGES-FEMMES

29<sup>e</sup> Session Européenne

MARSEILLE Parc Chanot

## AVANT - PROGRAMME\*

### Mercredi 23 mai 2018

**8h45** Séance inaugurale  
**NAISSANCE ET PÉRINATALITÉ ACCOMPAGNÉE - LEADERSHIP SAGE-FEMME**

Modérateur : Carole ZAKARIAN (Marseille)

**9h30** \* **Anthropologie historique** - Carole ZAKARIAN (Marseille)

\* **La Casa de Naissance, une expérience de NUAGE**

Laurie FERRANTI, Odile TAGAWA (Marseille)

\* **Point de vue de l'obstétricien** - Nadia SLIM (Marseille)

\* **Point de vue du pédiatre** - Jean-Pierre VINAY (Marseille)

**13h00** ----- Déjeuner -----

**L'INFLUENCE HORMONALE TOUT AU LONG DE LA VIE DE LA FEMME**

Modérateur : Sylvie SAPIN (Pordic)

**14h30** \* **Sexualité** - Sylvie SAPIN (Pordic)

\* **Hormones au travers des âges** - Nicolas CHEVALIER (Nice)

\* **Pharmaco : contraception TSH** - Conférencier à venir

\* **Conséquences du manque de sommeil sur les performances cognitives et émotionnelles** - Claude VALOT (Paris)

### Jeudi 24 mai 2018

**MENACE D'ACCOUCHEMENT PRÉMATURÉ ET PRÉMATURITÉ**

**9h00** Modérateur : Caroline BROCHET (Paris)

\* **Règles de vie dans la prévention de la prématurité** - Caroline BROCHET (Paris)

\* **Mesure de la longueur du col par échographie** - Florence BRETTELLE (Marseille)

\* **Prise en charge des MAP : tocolyse et voie d'accouchement**

Bruno CARBONNE (Monaco)

\* **Prévention des complications pulmonaires et cérébrales chez le nouveau-né** - Barthélémy TOSELLO (Marseille)

**12h30** ----- Déjeuner -----  
ou **SYMPOSIUM Laboratoire BOIRON**

"Recours à l'homéopathie dans les états anxieux : de la grossesse au post-partum"

**14h00** **PRÉSENTATION DES MÉMOIRES LAURÉATS DU GRAND PRIX ÉVIAN DES ÉCOLES DE SAGES-FEMMES**

**LE SEXE FÉMININ**

**14h30** Modérateur : Chantal FABRE-CLERGUE (Marseille)

\* **Le périnée après l'accouchement** - Chantal FABRE-CLERGUE (Marseille)

\* **Prise en charge de la douleur périnéale et nouvelles techniques**

Chantal FABRE-CLERGUE (Marseille)

\* **Le sexe féminin et l'esthétique** - Stéphane SMARRITO (Suisse)

\* **La Méduse** - Alain ABELHAUSER (Rennes)

### Vendredi 25 mai 2018

**L'ALIMENTATION DU NOUVEAU-NÉ**

**9h00** Modérateur : Nicolas FALAISE (Marseille)

\* **Accompagner l'oralité du nouveau-né - Place de la sage-femme**

Michelle-Pascale HASSLER (Marseille)

\* **L'allaitement des premiers jours. Regard anthropologique**

Céline VERGUET (Nice)

\* **Impact de l'administration oropharyngée du colostrum chez le nouveau-né de terme ≤ 32 semaines d'aménorrhée**

Charlotte ISNARD (Nice)

\* **Préventions des allergies alimentaires** - Hind EL MJATI (Paris)

**12h30** ----- Déjeuner -----

**ACTUALITES**

**14h00** \* **RPC relatives aux prélèvements bactériologiques**

\* **Herpès grossesse**

\*Sous réserve de modifications

### Responsables Scientifiques

Mme N. BERLO-DUPONT, Mme N. BLASCO, Mme C. BROCHET, Mme C. BUZENET (Paris), Mme C. LALLEMENT (Metz), Mme V. LECOINTE (Montpellier), Mme M-C. LEYMARIE (Clermont-Ferrand), Mme C. MORIN (Bordeaux), Mme S. MACCAGNAN (Nice), Mme C. ZAKARIAN (Marseille)



### Ateliers pratiques en sessions parallèles (Places limitées)

- > 2 ateliers Sutures périnéales
- > 2 ateliers Échographie
- > 4 ateliers Réanimation néonatale
- > 2 ateliers Analyse du rythme cardiaque foetal
- > 2 ateliers Manoeuvres obstétricales
- > 2 ateliers Pratiques contraceptives - Pose du DIU - Implants
- > 1 atelier Suivi gynécologique de prévention - Frottis - Examen des seins
- > 1 atelier Dépistage des violences faites aux femmes
- > 1 atelier Installation en libéral
- > 1 atelier IVG médicamenteuse
- > 1 atelier Allaitement
- > 1 atelier Homéopathie
- > 1 atelier Etayer sa pratique clinique sur des preuves scientifiques et savoir interpréter les résultats de la recherche maïeutique : quelle surveillance du rythme cardiaque foetal proposer pendant le travail spontané chez une femme à bas risque obstétrical ?

### PRIX POSTERS Recherche en maïeutique

Le comité d'organisation aura le plaisir de remettre un prix aux 3 meilleurs posters :

- > Le **prix Assises Nationales des Sages-Femmes de 500€** remis par le Comité Scientifique des Assises
- > Le **1<sup>er</sup> prix jelouemontirelait.com de 2000€** remis par la société AMA Santé
- > Le **2<sup>ème</sup> prix jelouemontirelait.com de 1000€** remis par la société AMA Santé

### DPC et inscriptions

#### Sessions DPC

- > L'influence hormonale tout au long de la vie de la femme
- > Menace d'accouchement prématuré et prématurité
- > Le sexe féminin
- > L'alimentation du nouveau-né



#### Inscriptions

**N° Formation APSF : 11755452675**

en cours de référencement Datadock



**Droit d'inscription 3 jours : 320€ - Ateliers 30€**

Renseignements et inscriptions : [www.assises-sages-femmes.eu](http://www.assises-sages-femmes.eu)

Assises Nationales des Sages-Femmes - CERC-Congrès - 17 rue Souham - 19000 TULLE

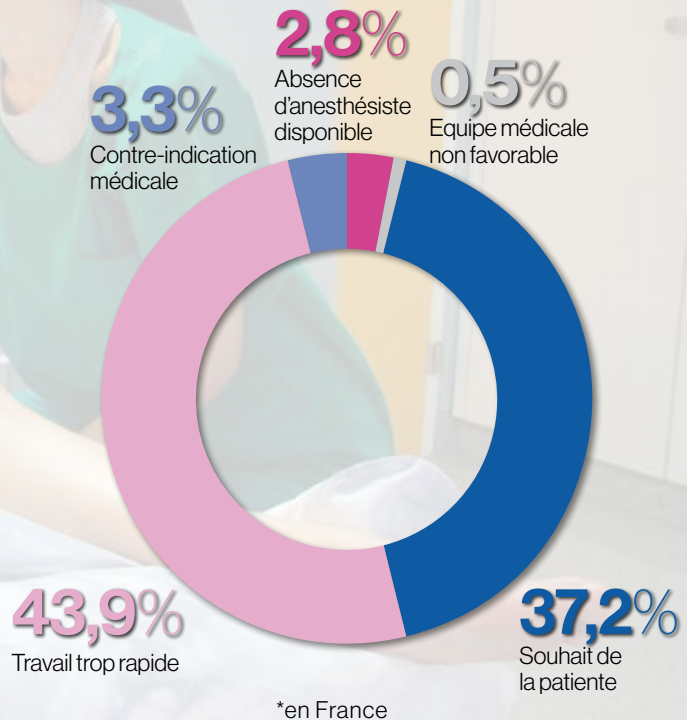
Tél. : 05 55 26 18 87 - Mail : [inscription@cerc-congrès.com](mailto:inscription@cerc-congrès.com)

# En France, **20%** des femmes accouchent **sans péridurale ou rachianalgésie**<sup>(1)</sup>



## Raisons invoquées pour un accouchement sans péridurale ou rachianalgésie<sup>(2)</sup>

Score ENS\*  $\geq$  4 N (%)



> Quelle alternative ?

## **KALINOX™** le soulagement inspiré

Une thérapie analgésique bénéficiant d'une indication spécifique en obstétrique<sup>(3)</sup>:

**Analgésie en obstétrique, en milieu hospitalier exclusivement, dans l'attente d'une analgésie péridurale, ou en cas de refus ou d'impossibilité de la réaliser<sup>(3)</sup>.**

Références :

1 : HAS. Données épidémiologiques générales liées à la grossesse, Service des bonnes pratiques professionnelles / janvier 2012

2 : Le Ray C et al. Factors Associated with the Choice of Delivery without Epidural Analgesia in Women at Low Risk in France - Birth, 2008; 35:171-8

3 : Résumé des Caractéristiques Produit KALINOX™, dernière mise à jour 13 janvier 2015.

Les mentions légales obligatoires sont disponibles sur la base de données publique des médicaments (<http://base-donnees-publique.medicaments.gouv.fr>)

Visa N°17/10/67577233/PM/01

[www.airliquidehealthcare.fr](http://www.airliquidehealthcare.fr)

 **Air Liquide**  
HEALTHCARE